

(Like page 15.)

ERUNO FRAPPAT.

MENTAT CONTRE JEAN-PAUL III

La police cherche, Rome attend

carrière. Une géométrie curieuse, savante, fortement musclée et rythmée : une évidente volonté de conclusion d'érigée. Un carré de

Is Council Head

(Lire page 7.)

L'un et le multiple

Carres. Une géométrie curieuse, savante, fortement musclée et rythmée : une évidente volonté de conclusion derrière. Un carré de

ANDRÉ FERMIGIER.
(1) John Ruskin. Les Sept Lamps
de l'Architecture. Les Presses d'aujourd'hui. Environ 96 F.
(Lire la suite page 5.)

Les résultats officiels de l'élection présidentielle

[illegible]

M. MARCILHACY : j'ai pitié de ce président déchu et renié par ses amis.

M. Pierre Marchal, ancien sénateur, écrit dans la Charente libre sous le titre « Dénosce ».

Le président Giscard d'Estaing a commis de lourdes erreurs que nous avons, en leur temps, dénoncées, et que la nation vient

de sanctionner. Il subit aujourd'hui le désaveu de ses amis. Il, cependant, avait le pouvoir et le devoir d'arrêter, par leurs votes à l'Assemblée nationale ou au Sénat, une politique sur certains aspects, suicidaire

de sanctionner. Il subit aujourd'hui le désaveu de ses amis, qui, cependant, avaient le pouvoir et le devoir d'arrêter, par leurs votes à l'Assemblée nationale ou au Sénat, une politique par certains aspects suicidaire.

M. BERGERON (F.O.) : nous ne voulons pas nous enfermer dans un cadre rigide

[illegible][illegible][illegible]

Responsable et patient : au lendemain de l'élection de la France, M. Henry est le principal composante du syndicalisme enseignant se met au travail pour continuer les œuvres sociales des enseignants. Il a déclaré vendredi 15 mai : M. André Henry, secrétaire général de la Fédération de l'Éducation nationale, a été élu président de la commission administrative

nationale de son organisation. Le F.N.R., a-t-il ajouté, « ne veut rien précipiter ni rien adjuquer » ; elle « s'entreprenait rien qui soit contraire à l'équilibre et s'achèvera les compromis acceptables les plus favorables ».

Mohr semblait au Syndicat national des instituteurs et professeurs de collège (SNI-PEGO), principal syndicat de la Fédération nationale des enseignants, se préoccuper :

« L'enseignement est une tâche pénible. La Fédération des conseils de parents d'élèves (F.C.P.E.), présidée par M. Jean Andrieux, a confirmé cette évidence lors d'une manifestation organisée le 10 mai. M. Pierre Bérégovoy, chargé de l'embauche présidentielle, en demandant un *collectif budgetaire*, ainsi qu'une aide substantielle aux familles » pour la prochaine

[illegible][illegible][illegible]

UNE ANALYSE COMPLÈTE ET DÉTAILLÉE - LES DÉCLARATIONS DES
CANDIDATS ET LEUR PROGRAMME - LE TEXTE INTÉGRAL DU DÉBAT
TÉLÉVISÉ GISCARD D'ESTAING-MITTERRAND - TOUTES LES RÉULTATS
COMMENTÉS - DES CARTES - DES TABLEAUX COMPARATIFS.

UN DOCUMENT D'INFORMATION ET DE RÉFÉRENCE RÉALISÉ PAR **Le Monde**

EN VENTE CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

25 E

Le Monde
dossiers et documents

L'INFLUENCE CULTURELLE AMÉRICAINE EN FRANCE

LA LIBYE

Le numéro : 4 F.
Abonnement en 1911 :

50 د من لامل

Le Monde

Société

JUSTICE

AU CONSEIL D'ÉTAT

La nomination d'un juge de Philippe Maurice est annulée

Philippe Maurice a été condamné à mort par un arrêt de la cour d'assises de Paris du 10 octobre 1980. Il s'est alors souvenu en cassation contre cet arrêt, en contestant notamment la légalité de la nomination d'un des assesseurs qui siègent à la cour d'assises, M. L. Juge à Paris. Mais la chambre criminelle a rejeté son pourvoi le 19 mars 1981.

Il a alors attaqué directement devant le Conseil d'Etat l'arrêt du 10 octobre 1980 qui avait déclaré en cassation ce jugement. Pour lui, cette nomination était illégale car, d'après la loi, les fonctions de juge au tribunal de grande instance de Paris ne peuvent être exercées que par un magistrat qui a été nommé par le Conseil d'Etat.

Les documents d'archive (Hugues) et la procédure de l'arrêt de la cour d'assises de Paris du 10 octobre 1980 ont été remis à la cour d'assises de Paris. Mais les documents ne font pas état de la nomination de M. L. Juge à Paris.

A cette nomination, le ministre répondait que le recours n'avait pas été présenté dans le délai légal. Mais il a été constaté que la nomination de M. L. Juge à Paris n'avait pas été présentée dans le délai légal. Mais il a été constaté que la nomination de M. L. Juge à Paris n'avait pas été présentée dans le délai légal.

Le Conseil d'Etat a en effet annulé la nomination de M. L. Juge à Paris. Mais il a été constaté que la nomination de M. L. Juge à Paris n'avait pas été présentée dans le délai légal.

La solution ainsi adoptée est, en elle-même, sans incidence directe sur la condamnation de Philippe Maurice, qui est devenue définitive depuis le 19 mars 1981.

FAITS ET JUGEMENTS

« Vins des Herbes » : prison avec sursis pour les principaux accusés.

Les quatre principaux inculpés dans l'affaire de la « Vigne des Herbes », une société d'exportation de vins, ont été condamnés, le vendredi 15 mai, à six-trois mois de prison avec sursis, chaque accusé étant condamné à une amende de 30 000 francs.

Le juge de l'affaire, M. L. Juge à Paris, a déclaré que les quatre accusés, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, ont été condamnés à six-trois mois de prison avec sursis.

La solution ainsi adoptée est, en elle-même, sans incidence directe sur la condamnation de Philippe Maurice, qui est devenue définitive depuis le 19 mars 1981.

L'AGITATION A BOIS-D'ARCY

La prison surpeuplée

« Mitterrand au pouvoir », scandale, dimanche après-midi 10 mai, les détenus de la prison de Bois-d'Arcy (Seine-Saint-Denis), qui avaient refusé de signer leurs noms, ont été condamnés à six-trois mois de prison avec sursis.

Le juge de l'affaire, M. L. Juge à Paris, a déclaré que les quatre accusés, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, ont été condamnés à six-trois mois de prison avec sursis.

La solution ainsi adoptée est, en elle-même, sans incidence directe sur la condamnation de Philippe Maurice, qui est devenue définitive depuis le 19 mars 1981.

dans leurs cellules sans que les forces de l'ordre soient contraintes d'utiliser la violence. La plus récente, celle du 10 mai, a été la plus grave. Elle a entraîné la mort de deux détenus.

Le juge de l'affaire, M. L. Juge à Paris, a déclaré que les quatre accusés, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, ont été condamnés à six-trois mois de prison avec sursis.

La solution ainsi adoptée est, en elle-même, sans incidence directe sur la condamnation de Philippe Maurice, qui est devenue définitive depuis le 19 mars 1981.

gardiens les détenus « ont pris conscience de leur très nette supériorité numérique ». La plus récente, celle du 10 mai, a été la plus grave. Elle a entraîné la mort de deux détenus.

Le juge de l'affaire, M. L. Juge à Paris, a déclaré que les quatre accusés, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, M. L. Juge à Paris, ont été condamnés à six-trois mois de prison avec sursis.

La solution ainsi adoptée est, en elle-même, sans incidence directe sur la condamnation de Philippe Maurice, qui est devenue définitive depuis le 19 mars 1981.

U.S.A: prix serrés.

POUR Y ALLER

SAN FRANCISCO	3820F
LOS ANGELES	3820F
NEW YORK	2320F
TAMPA	3145F
MIAMI	3145F

POUR Y CIRCULER

FORFAIT 25 VILLES

1495F

New York pour 2 320 F! Voilà un prix serré. Pan Am. Autres prix serrés : Los Angeles ou San Francisco pour 3 820 F et Miami ou Tampa pour 3 145 F. Ces prix surprenants sont ceux des « Vols Loisirs » Pan Am. Ce sont tous des vols réguliers. Ces « Vols Loisirs » partent de Paris-Orly. Ce sont des vols réguliers et non pas des vols charter. Pan Am. Ces vols réguliers ont un prix serré ne veut pas dire accueil restrictif. Pour connaître les conditions de vente propres aux « Vols Loisirs » Pan Am, contactez votre agent de voyages ou Pan Am : 266.45.45.

1 495 F pour parcourir toute l'Amérique en long et en large ! Encore un prix serré Pan Am. Choisissez parmi les 25 villes que dessert Pan Am et organisez votre voyage à votre guise. Vous pouvez même faire escale à San Juan ou Mexico pour 675 F de plus. Pour bénéficier de cet extraordinaire billet-forfait, le Pan Am Pass, il suffit de traverser l'Atlantique avec Pan Am, de rester de 7 à 45 jours sur place et de ne pas séjourner 2 fois dans la même ville. Pour tout savoir sur le « Pan Am Pass », contactez votre agent de voyages ou Pan Am : 266.45.45.

Pan Am vous ouvre les bras.

مركز امن راحل

Le Monde

Cannes

FINLANDE, HONGRIE, ESPAGNE

Images de malaise et d'orgueil

[illegible]

MUSIQUE

LE RETOUR DE TURANDOT

Hommage à 1968

[illegible][illegible]

construis plus rayonnés les villes que les autres, méritent de rester dans la capitale. Et c'est ainsi comme l'escalier du Palais Garnier ou le planifon de Chagall; et les mouvements fabuleux des chaises dressées et courbées par le vent, les groupes fascinants, les incantatoires processions de l'art, les illuminations lumineuses de la mise en scène qu'il faut tout comme un somp-

[illegible]

THÉÂTRE

Fermeture de l'Old Vic à Londres

La tradition blessée

Les fameux théâtres de l'Oïd Vio a fermé ses portes le samedi 12 mai. Les deux compagnies, épuisées et les dirigeants de la fondation qui ont la charge de ce site classé, cherchant désespérément de nouveaux locaux, laissant entendre que la fermeture était durable, d'un long temps, probablement un an.

L'antenne est grande que les acteurs de la troupe, licenciés dans des conditions financières (plus ou moins) défavorables, ont supervisé leur ont été révoqués. Le directeur de la compagnie, lui, a demandé de son honneur de ne pas se laisser influencer par l'orgueilleuse charge de réputer la troupe comme la plus grande ayant supprimé la subvention de 300 000 livres destinée au financement de la troupe pendant six semaines. Les problèmes de trésorerie ont été résolus par un acompte par l'Ordre. Vivre s'élève à 400 000 livres, malgré une aide financière de 100 000 livres. Puisque la Compagnie avait réussi à obtenir un acompte de 100 000 livres, elle a pu payer les 300 000 livres. Alors que ses pertes de l'année dernière atteignent 100 000 livres, la Compagnie M. W. est à déclinant rapidement.

qu'il était victime d'un « *caprice bureaucratique délibéré* ». Pourquoi réduire à néant les progrès accomplis sur la voie du redressement économique par le régime ? 174 millions de livres, 174 millions de livres de biens privés et les 200 000 livres obtenues par le système d'abonnements.

Apparemment, l'ACR avait un vieux compte à régler avec le monde du théâtre. En 1971, l'effet d'annonce déclencha l'indignité et l'exaspération des intellectuels et des techniciens de divers groupes, compagnies et spectacles de la capitale, de la région (Shakespeare Company), de l'extérieur (Compagnie de la Plume). La réaction devait exclusivement financière, mais elle fut aussi, et surtout, une affaire de recommandation, la troupe s'insula, en 1971, dans la mouvance de la Nouvelle Vague, la venturosa des spectacles londoniens, derniers auteurs les recettes d'un théâtre d'opéra, les grandes productions classiques qui

rentions accordées à une culture officielle, à une culture d'État, sans de l'indifférence du ministère de la Culture, de la démission d'un directeur (il n'est pas membre du conseil) accablant sans tranchement les auteurs, les metteurs en scène, les acteurs, les techniciens sur la scène prestigieuse de l'Opéra, les artistes de la capitale, les médiateurs acteurs britanniques.

Quant au budget, il fut établi, en 1971, à 10 millions de francs, confortable (ou peuploir de spectacles), mais pas phare, derrière celui de la rue Alibi, la dernière trépidation de la Nouvelle Vague, le temps que tout soit par la structure d'une ambassade.

HENRI PIERRÉ

permettant de concurrencer ceux montés par les compagnies provinciales. L'O'd Vio a doublé son audience, mais aussi — tant les productions sont chères, dans la

• Dans une lettre au Times, Jean-Louis Barrault exprime son émotion et sa « fraternelle solidarité » envers les acteurs anglais, insistant pour que l'O'd Vio ne soit pas fermé. « L'âme est fragile

le-de-France

L'ouverture des sections parallèles

Les Amériques inconnues

[illegible]

Si le Festival de Cannes ne l'a pas retenu dans la compétition officielle, nous expliquons-t-on, c'est à cause de sa jeunesse et de la règle tacite qui veut que, désormais, on ne dépasse pas une durée de cent trente minutes.

[illegible]

Les Anglais sont odieux, tolérants, aimés, aimés. L'Église est toute-puissante, exerce sur les consciences et la vie quotidienne un magistère sans partage. La France et l'Allemagne entrent en guerre contre l'Allemagne nazie; le peuple, guidé par la clairvoyance du clergé, rejette la conscription; le cardinal Veuillot se défend au nom des valeurs morales. Entre-temps, l'Église catholique est dé-
 gée. Paro- d'une part, une ma-
 tion diabolique. De l'autre, la
 nation d'une "fillette pour une
 étrangère qui l'a conduite à la mor-
 Catherine Blinét jusqu'au pas de la
 clation des idées et des moeurs
 riques du peuple. Il est son pré-
 Elle étourdit mais ne nous touche pas.

LOUIS MARCORREL.

MUSÉES

Le Musée de la préhistoire de l'Île-de-France

(Suite de la première page.)

Si le respect du site est la première condition de la bonne architecture, la seconde ne peut être que la compréhension, la mise en valeur et d'une certaine manière, l'exaltation du programme : la « fonctionnalisme », dans lequel ignorent et agités violent une conquête du vingtième siècle, est aussi vaine que le monde, et Stendhal disait déjà que le beau c'est jamais que « la sauterie de l'utile ».

peut toujours prouver nos éminentes
musées et muséographiques (voir
la belle page) qui règne depuis
des années au Louvre), le pro-
gramme du musée de Namours répa-
re les collections selon un ordre
chronologique qui recoupe des
groupements par thème, ici, le paléo-
lithique ancien et moyen et le tach-

christian VANDER

Speler 20 H - 40 spelende elms. en 1 van.
grote tegelmaat 80.2

Plus loin, le néolithique, la vie quotidienne des premiers agriculteurs d'Ile-de-France, leurs poteries et leurs rites funéraires représentés par deux sépultures. Puis, l'âge des métaux avec, en particulier, un ensemble d'objets en bronze (fibules, bra-

calets, enroulés) retrouvée à Villefranc. Enfin, les minérales gauloises et les importations romaines, l'art et l'outil du monde gallo-romain.

L'art et l'outil : en fait, il s'agit surtout d'outils et d'ustensiles. Les collections de Nemours ne comportent pas de figures ni de pièces à grand effet, et les auteurs du programme ont sagement réagi à la tentation d'organiser autour de ces objets et de ces polissoirs un peu monotone une quelconque mise en scène. Ils ont donc choisi d'illustrer leurs thèmes par des reproductions de scènes de chasse ou de festin comme on peut les voir dans les tableaux de Fernand Cormon.

Pas de hutte non plus. Une maquette d'habitation néolithique et, surprenants de présence, de forces

poétique, deux moulages de sols archaïques qui font penser aux cornues alchimiques de la Sorbonne. Là parti se veut scientifique, éducatif, les groupes scolaires y trouveront un excellent emploi de leurs loaires dirigés, et tout serait pour le mieux dans la plus sympathique des causes si l'on n'y voyait affiché à l'entrée, cette curieuse phrase d'André Leroy-Grouhion : « On ne fait pas de la botanique en cueillant des salades. »

C'est tout de même par là qu'il faut commencer, et il est difficile d'être plus déboîlé et injuste à l'égard de tous ces amateurs charmants et dévoués qui ont fait de la botanique ici, depuis le dix-neuvième siècle, ont, autant que les spécialistes, rendu

Tout cela recouvre peut-être de

[illegible][illegible]

QUINTETTE PATHE - LES PARNASSIENS - OLYMPIC ENTREPOT

GERARD LEROYVICI présente

**IN GIRUM IMUS NOCTE
ET CONSUMIMUR IGNI**

Un film de GUY DEBORD

Une production SIMAR FILM

BOBINO

Du 12 au 30 mai

MARINA

christian VANDER

LES ÉCHOS DE LA MER

Disponible 20 à 40€ reproductions d'œuvres, en 3 ans.
- petite collection : 60 € -

QUINTETTE PATHÉ - LES PARNASSIENS - OLYMPIC ENTREPOIT

GERARD LEBOVICI présente

**IN GIRUM IMUS NOCTE
ET CONSUMIMUR IGNI**

Un film de GU'Y DEBORD

Une production SIMAR FILM

13 mai 1981

CARNET

Le Monde

économie

SOCIAL

Nouvelle augmentation des demandeurs d'emploi en avril
Le rythme annuel atteint 19,8 %

Une nouvelle dégradation de l'emploi s'est produite en avril. Selon les statistiques qui viennent de paraître, le ministère du travail, le nombre de demandeurs d'emploi a augmenté de 1 800 en avril, soit une hausse saisonnière bien plus faible que celle observée l'année dernière, à la même époque, de 2,5 % en mars et de 2,5 % en avril.

Si l'on suppose que cette augmentation saisonnière se maintienne, le rythme annuel de l'augmentation des demandeurs d'emploi, qui était de 17,8 % en avril 1980, atteindrait 19,8 % en avril 1981. Le nombre des demandeurs d'emploi, qui était de 241 000 en avril 1980, atteindrait 245 000 en avril 1981, soit une hausse de 2 %.

On observe aussi une diminution du nombre de licenciements : 71 900 en avril en lieu de 73 200 en mars.

Cette situation de l'emploi s'explique en partie par l'absence d'entreprises. Les offres d'emploi en demande brutes sont passées de 70 500 en mars à 71 900 en avril (soit une hausse de 1,9 %). Les offres d'emploi en demande nettes sont passées de 61 500 en mars à 61 500 en avril (soit une hausse de 0,1 %).

An total, l'augmentation des demandeurs d'emploi en avril 1981 est de 1,9 %, contre 1,7 % en mars 1981. Le nombre des demandeurs d'emploi, qui était de 241 000 en avril 1980, atteindrait 245 000 en avril 1981, soit une hausse de 2 %.

En grève depuis le 16 avril
DES OUVRIERS DE LA CIMENTERIE
VİKAT (SÈRE) ONT SÉQUESTRE
DEUX DIRECTEURS PENDANT
VINGT-QUATRE HEURES.

(De notre correspondant.)

Grimoult. — Deux cent soixante-dix des trois cent cinquante salariés de la cimenterie VİKAT à Grimoult (Sère) ont été en grève depuis le 16 avril. Ils ont séquestré deux directeurs pendant vingt-quatre heures.

Les grévistes ont exigé une augmentation de 10 % de leur salaire et l'annulation du régime des congés payés. Jeudi 16 mai, les deux directeurs ont été séquestrés par les grévistes. Ils ont été relâchés au moment où quatre délégués syndicaux, soupçonnés d'être à l'origine du mouvement, se rendaient devant le tribunal de Bourges (Sère). En raison de cette affaire, le tribunal n'a pu débiter sur cette affaire.

Une rencontre entre les deux parties est prévue mardi 19 mai à la préfecture.

La fédération de la construction C.G.T. et le comité national C.G.T. des chaux et ciments, a appelé à des « débrayages » dans toutes les cimenteries de France pour le 16 mai.

Un et l'autre syndicats affirmant que la grève est la seule façon de faire entendre leurs revendications, ils ont décidé de se battre et d'ordonner une grève en obéissant à la proposition de la fédération.

ÉNERGIE

Les voisins étrangers de la centrale de Fessenheim s'inquiètent des projets d'E.D.F.

Mulhouse. — Trente mille Allemands du pays de Bade, Suisses et Alsaciens demandent l'arrêt immédiat de la centrale nucléaire de Fessenheim. Il y a quelques semaines, une délégation a remis au préfet du Haut-Rhin des pétitions couvertes de signatures. Ensuite, les écologistes allemands ont adressé une note de protestation au ministre français des affaires étrangères. Leur note a été approuvée par sept députés du Parlement de Bade. Les écologistes se plaignent de la manière dont ils ont été accueillis à Colmar et des tracasseries que certains d'entre eux ont à subir, à la demande au retour.

De notre correspondant

centrales selon les baux. Or, pour réaliser un réacteur, il faut laisser descendre dans son cœur des groupes de turbines de contrôle. Ces dispositifs peuvent entraîner des ruptures de gaines des éléments combustibles, donc des fuites de radioactivité dans le liquide de refroidissement. Il y a la crainte des anti-nucléaires et des protestations.

L'E.D.F. assure que, jusqu'à présent, les essais d'urgence ont montré que les réacteurs ne fonctionnent pas de façon dangereuse. Les réacteurs de Fessenheim ne sont pas en fonctionnement. Ils sont en état de marche, mais ils ne produisent pas d'électricité. Ils sont en état de marche, mais ils ne produisent pas d'électricité.

neobaires. Cette augmentation a été, pour les deux mois d'essai, de 10 % à 20 %. L'essai a aussi mis en évidence le travail plus important demandé à la robinetterie de la turbine. Les écologistes pourraient en souffrir.

Quelles incidences peut avoir le séisme sur les défauts de réacteur qui ont été relevés sur les turbines des réacteurs ? Le docteur Henri Gotsch, président du conseil général du Haut-Rhin et président de la commission de surveillance de la centrale, a répondu que les défauts ne sont pas graves. Ils ne sont pas graves. Ils ne sont pas graves.

AFFAIRES

INTERNATIONAL HARVESTER VEND SA FILIALE SOLAR TURBINE AU GROUPE CATERPILLAR

International Harvester (I.H.) vient de conclure un accord pour vendre sa filiale Solar Turbine International à la compagnie Caterpillar Tractor. L'opération est évaluée à 100 millions de dollars.

L'I.H. l'un des grands du machinisme agricole mondial, affectera le produit de cette vente à la réduction de ses dettes à court terme qui s'élèvent à 1 milliard de dollars. La société négocie la restructuration de ses emprunts auprès des banques locales et vient globalement à quelque 3 milliards de dollars.

Les emprunts de l'I.H. sont évalués à 1 milliard de dollars. La société négocie la restructuration de ses emprunts auprès des banques locales et vient globalement à quelque 3 milliards de dollars.

La filiale Solar Turbine International, basée à San Diego (Californie), est spécialisée dans la fabrication de turbines à gaz, compresseurs, pompes et générateurs pour l'industrie du gaz et du pétrole. Elle a réalisé l'an passé un profit de 11 millions de dollars et a été classée première entreprise du groupe I.H. dont le chiffre d'affaires s'élève à 1,5 milliard de dollars en 1980.

Caterpillar Tractor a 700 millions de dollars de chiffre d'affaires et a réalisé l'an passé un profit de 11 millions de dollars et a été classée première entreprise du groupe I.H. dont le chiffre d'affaires s'élève à 1,5 milliard de dollars en 1980.

CONJONCTURE

FIN MARS

Le déficit budgétaire représentait 40,82 milliards de francs

L'exécution de la loi de finances pour 1981 a permis de réduire le déficit budgétaire de 1,7 milliard de francs. Le déficit budgétaire est passé de 42,52 milliards de francs en février à 40,82 milliards de francs en mars.

Le déficit budgétaire est passé de 42,52 milliards de francs en février à 40,82 milliards de francs en mars.

ÉQUIPEMENT

M. CLAUDE RATTIER
PRÉSIDENT
DE L'AGENCE FONCIÈRE
DE LA RÉGION PARISIENNE

M. Michel O'Connell, ministre de l'environnement et du cadre de vie, a signé le 12 mai un décret nommant M. Claude Rattier, directeur général adjoint de l'Agence foncière et locative de la région parisienne (A.F.L.P.), président de l'agence foncière et locative de la région parisienne.

M. Claude Rattier, directeur général adjoint de l'Agence foncière et locative de la région parisienne (A.F.L.P.), président de l'agence foncière et locative de la région parisienne.

« Nous ne sommes pas des kamikazes »

Devant la commission de surveillance de la centrale de Fessenheim, composée d'élus et de représentants d'associations locales, le sénateur du Haut-Rhin, M. Jean-Pierre Bergeron, a déclaré que les réacteurs de Fessenheim ne sont pas en fonctionnement. Ils sont en état de marche, mais ils ne produisent pas d'électricité.

FAITS ET PROJETS

T.G.V. : LES ENSEIGNEMENTS D'UN ATTENTAT.

L'attentat commis le 11 mai contre une rame de T.G.V. à Fontenay-Trésigny, sur la ligne de Fontenay-Trésigny à Paris, a permis de recueillir de précieuses enseignements sur la sécurité des trains à grande vitesse.

La réorganisation de l'industrie automobile en Iran

QUATRE GROUPES INTERNATIONAUX SONT MIS EN CONCURRENCE

Quatre constructeurs étrangers, Volkswagen, Peugeot, Mitsubishi et Fiat mènent des négociations serrées pour la réorganisation de l'industrie automobile iranienne. Le régime iranien cherche à attirer des capitaux étrangers et à développer l'industrie automobile.

Le régime iranien cherche à attirer des capitaux étrangers et à développer l'industrie automobile.

BIAN HEBDOMADAIRE DE LA BANQUE DE FRANCE

1. OR ET ARGENT SUR L'ÉTRANGER	361 048
2. MONNAIES ÉTRANGÈRES	226 896
3. MONNAIES ÉTRANGÈRES EN DÉPÔT	40 116
4. MONNAIES ÉTRANGÈRES EN DÉPÔT	40 116
5. MONNAIES ÉTRANGÈRES EN DÉPÔT	40 116
6. MONNAIES ÉTRANGÈRES EN DÉPÔT	40 116
7. MONNAIES ÉTRANGÈRES EN DÉPÔT	40 116
8. MONNAIES ÉTRANGÈRES EN DÉPÔT	40 116
9. MONNAIES ÉTRANGÈRES EN DÉPÔT	40 116
10. MONNAIES ÉTRANGÈRES EN DÉPÔT	40 116

Le déficit budgétaire représentait 40,82 milliards de francs

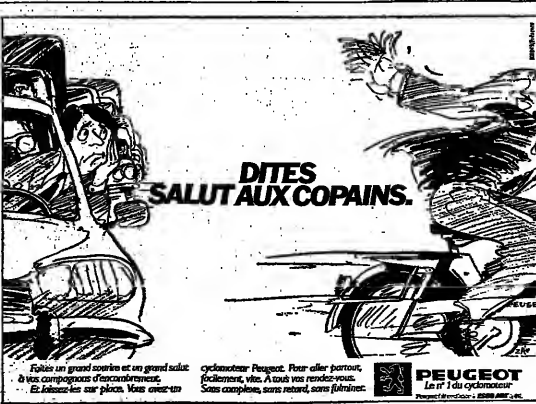
L'exécution de la loi de finances pour 1981 a permis de réduire le déficit budgétaire de 1,7 milliard de francs. Le déficit budgétaire est passé de 42,52 milliards de francs en février à 40,82 milliards de francs en mars.

LA GROGNE DES AIGUILLES BRITANNIQUES.

Importantes perturbations ont encore été enregistrées, vendredi 15 mai, dans le trafic de l'aéroport de Londres-Heathrow, par suite d'un nouvel arrêt de travail des contrôleurs de la navigation aérienne. Tous les vols ont été annulés.

Le freinage d'urgence a permis de réduire la vitesse de la rame de T.G.V. à Fontenay-Trésigny, sur la ligne de Fontenay-Trésigny à Paris, à 100 km/h.

Le freinage d'urgence a permis de réduire la vitesse de la rame de T.G.V. à Fontenay-Trésigny, sur la ligne de Fontenay-Trésigny à Paris, à 100 km/h.



Peugeot

Peugeot

مركزاً من راحل

CRÉDITS, CHANGES ET GRANDS MARCHÉS

L'euro-marché

L'euro-mur d'argent

An lendemain de l'élection présidentielle en France, certains emprunteurs français du secteur public ont approché, à titre de tests, un petit nombre de banques étrangères pour savoir s'il pourrait leur servir de base à des crédits à court terme. Ils se sont déclinés à solliciter le marché des euro-marchés.

La réponse a été positive. Cependant, la démarche des banques étrangères a été d'entraîner la fermeture du marché des émissions euro-obligations à l'égard d'une partie de la clientèle privée et l'appréhension de la clientèle privée et des investisseurs étrangers. En fait, la faiblesse du franc et l'appréhension de la clientèle privée ont conduit à une baisse de la demande de crédit à court terme. Les cours des euro-obligations libellées en francs ont chuté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente.

Un des premiers conséquences de l'élection de M. Mitterrand à la présidence de la République française a été d'entraîner la fermeture du marché des émissions euro-obligations à l'égard d'une partie de la clientèle privée et l'appréhension de la clientèle privée et des investisseurs étrangers. En fait, la faiblesse du franc et l'appréhension de la clientèle privée ont conduit à une baisse de la demande de crédit à court terme. Les cours des euro-obligations libellées en francs ont chuté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente.

Sur le marché secondaire, les obligations en euros-francs de débiteurs de toute première qualité ont été vendues à un niveau de 10 à 15 points au-dessous de leur niveau de la semaine précédente. De la même manière, les obligations en euros-francs de débiteurs de toute première qualité ont été vendues à un niveau de 10 à 15 points au-dessous de leur niveau de la semaine précédente.

En outre, le marché des obligations en euros-francs de débiteurs de toute première qualité a été vendue à un niveau de 10 à 15 points au-dessous de leur niveau de la semaine précédente. De la même manière, les obligations en euros-francs de débiteurs de toute première qualité ont été vendues à un niveau de 10 à 15 points au-dessous de leur niveau de la semaine précédente.

Les devises et l'or

Envolée du dollar, baisse du franc

Les deux événements de la semaine ont été la nouvelle envolée du dollar, dopé par la baisse des taux américains, et la baisse sensible du franc au lendemain de l'élection présidentielle, ce qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Dès le début de la semaine, le dollar s'est envolé. La hausse s'est poursuivie tout au long de la semaine, atteignant son sommet à 1,92 franc pour un dollar. Cette envolée a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

La Banque de France a pris des mesures pour défendre la monnaie. Elle a augmenté son taux de réserves obligatoires et a vendu des dollars sur le marché des changes. Ces mesures ont permis de limiter la baisse du franc, mais elle reste encore sensible.

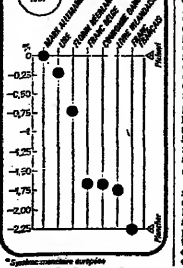
Le franc a baissé de 10 à 15 points par rapport à son niveau de la semaine précédente. Cette baisse a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Le franc a baissé de 10 à 15 points par rapport à son niveau de la semaine précédente. Cette baisse a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre (en francs, sauf indication contraire)

PLACES	Unité	17-18 mai	10-11 mai	Différence
Paris	100 francs	100,00	100,00	0,00
London	100 francs	100,00	100,00	0,00
Frankfurt	100 francs	100,00	100,00	0,00
Bruxelles	100 francs	100,00	100,00	0,00
Amsterdam	100 francs	100,00	100,00	0,00
Geneve	100 francs	100,00	100,00	0,00
Madrid	100 francs	100,00	100,00	0,00
Barcelone	100 francs	100,00	100,00	0,00
Valence	100 francs	100,00	100,00	0,00

LES MONNAIES DU S.M.E. DE LA PLUS FORTE



Le marché monétaire

Flambée des taux en France

L'ascension des taux d'intérêt a été marquée par la flambée des taux en France. Les taux à court terme ont augmenté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente.

Les taux à court terme ont augmenté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente. Cette hausse a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Les taux à court terme ont augmenté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente. Cette hausse a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Les taux à court terme ont augmenté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente. Cette hausse a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Les taux à court terme ont augmenté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente. Cette hausse a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Les taux à court terme ont augmenté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente. Cette hausse a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Cours du 15 mai

(en francs, sauf indication contraire)

Les taux à court terme ont augmenté de 10 à 15 points par rapport à leur niveau de la semaine précédente. Cette hausse a été due à la baisse des taux américains, qui a entraîné la Banque de France à prendre des mesures pour défendre la monnaie.

Le Monde

LA CRISE DE «L'EXPRESS»

Le personnel réaffirme son attachement à l'indépendance du journal

Une nouvelle assemblée générale du personnel de «L'Express», organisée à l'initiative des deux sections syndicales C.G.T. et C.F.D.T., s'est tenue vendredi 13 mai dans l'après-midi à la Maison des Centraux. Une motion votée à l'unanimité, moins deux voix contre, déclare notamment que : «Le personnel réaffirme son attachement à l'indépendance du journal qui est une des conditions nécessaires de sa survie économique».

«Aller ça drôle, je demande la liberté de porter...»

Sur ce thème, plusieurs intervenants — du secteur publicitaire — ont émis des doutes sur la possibilité de se maintenir économiquement sans la direction de l'Express, et qui serait favorable à M. Goldsmith. Quelqu'un lui a même écrit, simplement à la «conscience du journal», de lui faire savoir que M. Philippe Meyer est en place pour le faire. Mais, en fait, c'est la direction qui a le pouvoir. L'intervention de M. Jacques Dorey, de la plus haute instance de la presse, a été la plus intéressante. «Je souhaite longue vie à l'Express», a-t-il dit. «Nous allons vers les élections et il n'est pas question qu'on change la direction de l'Express».

«Après la crise qui vient d'être traversée, l'Express a besoin d'une direction qui soit capable de faire face à la situation économique, mais qui soit aussi capable de faire face à la situation politique...»

«L'Express est un journal qui a une longue histoire...»

«L'Express est un journal qui a une longue histoire...»

Au Japon

A la suite de la démission de M. Ito

M. Sonoda redevient ministre des affaires étrangères

Tokyo (A.F.P.). — M. Sonoda, ministre des affaires étrangères, a été nommé à ce poste vendredi 13 mai, ministre des affaires étrangères, à la suite de la démission de M. Ito. M. Sonoda a été nommé à ce poste vendredi 13 mai, ministre des affaires étrangères, à la suite de la démission de M. Ito.

En Chine

LA VEUVE DE SUN YAT SEN

NOMMÉE PRÉSIDENTE HONORAIRE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE

Pékin (A.F.P.). — Mme Soong (A.F.P.). — Mme Soong, veuve de Sun Yat Sen, a été nommée présidente honoraire de la République populaire de Chine, à la suite de la démission de M. Ito.

En Chine

LA VEUVE DE SUN YAT SEN

NOMMÉE PRÉSIDENTE HONORAIRE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE

Pékin (A.F.P.). — Mme Soong (A.F.P.). — Mme Soong, veuve de Sun Yat Sen, a été nommée présidente honoraire de la République populaire de Chine, à la suite de la démission de M. Ito.

L'échec de la rencontre

entre les constructeurs d'automobiles européens et japonais

«Le problème est entre les mains des gouvernements»

déclare M. Agnelli

A l'issue de la rencontre entre les constructeurs japonais et européens qui s'est tenue vendredi 13 et samedi 14 mai à l'hôtel George-V à Paris, M. Umberto Agnelli a déclaré au cours d'une conférence de presse qu'aucun accord n'avait pu être trouvé. «Il y a eu beaucoup de discussions, mais aucun accord n'a été trouvé», a-t-il déclaré. «Le problème est entre les mains des gouvernements».

«Après la crise qui vient d'être traversée, l'Express a besoin d'une direction qui soit capable de faire face à la situation économique, mais qui soit aussi capable de faire face à la situation politique...»

En Chine

LA VEUVE DE SUN YAT SEN

NOMMÉE PRÉSIDENTE HONORAIRE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE

Pékin (A.F.P.). — Mme Soong (A.F.P.). — Mme Soong, veuve de Sun Yat Sen, a été nommée présidente honoraire de la République populaire de Chine, à la suite de la démission de M. Ito.

UN JOUR DANS LE MONDE

ÉTRANGER

- 2. EUROPE
BELGIQUE : les représentants du Parlement ont adopté la loi sur la réforme de la justice.
- ITALIE : les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice.
- 3. AMÉRIQUES
ÉTATS-UNIS : le président Reagan a annoncé qu'il ne se présentera pas à la présidence en 1984.
- AFRIQUE

POLITIQUE

- 4. LA PRÉPARATION DES ÉLECTIONS législatives.
- 5. L'union économique.
- 6. L'activité des syndicats.

SOCIÉTÉ

- 7. JUSTICE : l'application à la prison de la loi sur la réforme de la justice.
- 8. L'activité des syndicats.

CULTURE

- 9. CINÉMA : le Festival de Cannes.
- 10. THÉÂTRE : le Festival de la Vie.

ÉCONOMIE

- 11. ÉNERGIE : les ventes étrangères de la centrale de Fessenberg.
- 12. LES GRANDS MARCHÉS.
- 13. LA SEMAINE FINANCIÈRE.

RADIO-TELEVISION (11)

- 14. Informations.
- 15. Services.
- 16. Informations.
- 17. Services.

Circulation : Métrologie. Mots croisés. Journal officiel. Carnet (12) : Programmes scolaires (10-11).

NOUVELLES BRÈVES

On s'est réuni et réuni... Les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice. Les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice.

NOUVELLES BRÈVES

On s'est réuni et réuni... Les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice. Les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice.

NOUVELLES BRÈVES

On s'est réuni et réuni... Les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice. Les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice.

NOUVELLES BRÈVES

On s'est réuni et réuni... Les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice. Les députés ont voté la loi sur la réforme de la justice.

EMERBAUDS - R.BIS - SAPHIRS
CERTIFICATS LABORATOIRE
IMPORT-EXPORT
OBADIAT
Diamants 020-003-004
Palladium, or, 2000 JAVIER
(BELGIQUE)
TEL. 193291-214, 215

LE GOUVERNEMENT BELGE
DECIDE LA FUSION
DES DEUX GROUPE
SIDÉRIQUES WALLONS
Le gouvernement belge a décidé la fusion des deux groupes sidériques wallons.

La radio-télévision et le Mouvement d'action humaniste
M. CAILLAVET : pas de «chasse aux sorcières»

SECON LES SAFER
Le coût moyen des terres agricoles a augmenté de 10,9 % en 1980

CATOLICA, ADRIATIQUE
(ITALIE) - Hôtel EMBAZ, via Genova, tel. 1939541/963289.
100 m mer, chambres ou serv. balcon, traitement exotique, park. Hiver saison : Lit. 14.000 (env. 65 FF). Juillet : Lit. 18.000 (env. 85 FF). Août : Lit. 22.000 (env. 104 FF), tout compris.

LE GOUVERNEMENT BELGE
DECIDE LA FUSION
DES DEUX GROUPE
SIDÉRIQUES WALLONS
Le gouvernement belge a décidé la fusion des deux groupes sidériques wallons.

La radio-télévision et le Mouvement d'action humaniste
M. CAILLAVET : pas de «chasse aux sorcières»

SECON LES SAFER
Le coût moyen des terres agricoles a augmenté de 10,9 % en 1980

Hotel Terme Soliero
Montegrotto Terme
BOUE - GROTTES
MASSAGES - INHALATIONS
Régime adapté au grand public. Toutes les formes de rhumatisme, arthrose, polyarthrite, spondylite, etc. sont traitées. Les soins sont complétés par des massages, des inhalations, des bains de boue, des bains de soleil, etc.

55 من رمضان

Afrique du Sud : puritanisme et apartheid au jour le jour

PAGE VII

Pologne : la balade des juges

PAGE VIII

Ronald Reagan ou le retour des puritains

PAGE XIII

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 11289, NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

DOMANICHE 17 MAI 1981

Le Monde

D I M A N C H E



PHILIPPE COUSIN

L'argent de l'Église

« Dis-moi quelles sont tes finances, je te dirai quelle est ta théologie », aime à répéter un évêque auxiliaire. Les rapports de l'Église catholique de France avec l'argent ne sont jamais simples.

MICHEL CLÉVENOT

LA première enquête sur l'argent de l'Église date de dix-neuf siècles exactement. Rédigée dans les années 80, les Actes des apôtres proposent des premières communautés chrétiennes une image vivante et contrastée, dont on ne retient généralement qu'un souvenir trop partiel et idéalisé. Le passage suivant est célèbre : « Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous, selon le besoin de chacun (1) ».

On a glissé indéfiniment, et Engéls lui-même, sur cet cas de « communisme intégral ». Mais il faut lire les pages suivantes et, en particulier, l'épisode d'Ananias et Saphira (2). On y voit un couple puni de mort (riche de moins !) par saint Pierre, pour avoir dissimulé une partie du prix d'un terrain vendu au profit de la communauté... « Une grande crainte s'empara de toute l'Église », note l'auteur des Actes : on le croit volontiers ! Et l'on peut même penser que cette histoire terrifiante n'était racontée que pour décourager les frondeurs éventuels, en leur rappelant que les responsables ecclésiastiques savaient prendre les moyens d'être bien renseignés sur l'état des fortunes et la nature des transactions... Derrière l'idéal d'« unité » se dessine donc une réalité diversifiée et conflictuelle, qui a sans doute toujours été le lot des Églises, comme de toute collectivité humaine.

Il n'est pas superflu de se rappeler cette leçon à propos de l'argent de l'Église de France. En d'abord pour une raison aussi simple qu'attendue : il n'y a pas d'argent de l'Église de France, parce que, du point de vue des finances en tout cas, l'Église de France n'existe pas. A l'image traditionnelle et

largement répandue d'une institution monolithique et pyramidale, s'oppose la réalité d'une multitude de centres de décision pratiquement autonomes quant à leurs ressources et à leurs dépenses. Paroisses, diocèses, convents, congrégations, ont chacun leur budget, tenu selon des procédures infiniment variées, qui vont du cahier d'écolier au plan comptable national. En dépit d'efforts évidents, les Églises de France (il vaut mieux employer ce pluriel, même pour ne désigner que les communautés catholiques) se trouvent dans une situation un peu analogue à celle des provinces de l'Ancien Régime : chacun ayant son système de poids et mesures, il est très difficile de les comparer et quasi impossible d'établir un bilan d'ensemble.

Le traumatisme de 1905

Précédée de l'interdiction des congrégations religieuses (1901-1904), la séparation des Églises et de l'État (décembre 1905) abroge le concordat de 1801 (3) et supprime le budget des cultes, obligeant les clercs à trouver des moyens de subsistance (en 1906, création du diocèse du culte). Pourtant, les bédouins mis sous séquestre auraient pu se retrouver sans difficulté à la disposition des « associations cultuelles » prévues par la loi. Mais l'interférence du pape Pie X en repoussera la création (sous le nom d'« associations diocésaines ») jusqu'en 1924. Vingt ans de vide juridique, pendant lesquels, tandis que les bâtiments devenaient propriété publique, des fictions de toutes

sortes seront imaginées pour assurer la propriété de biens immobiliers innombrables (salles paroissiales, patronages, œuvres diverses, écoles, etc.). Quand les responsables ecclésiastiques chercheront (tout récemment) à mettre de l'ordre dans leurs finances, ils se trouveront souvent devant des situations inextricables ; la plupart en sont encore aujourd'hui à établir un fichier immobilier.

Il faut avouer que leurs méthodes de comptabilité étaient parfois bizarres... inadaptées : en prenant son poste en

1966, un chancelier (responsable des finances diocésaines) de la région parisienne ne trouve-t-il pas dans les dossiers de son prédécesseur trente-cinq carnets de compte fonctionnant simultanément et dix-huit comptes en banque différents (4) ? Depuis dix ans, cependant, un effort considérable a été entrepris à tous les échelons, en vue d'une clarification qui s'imposait et d'un partage qui ne va pas tarder à devenir indispensable. En 1969, une assemblée évêques-prêtres réunie à Lourdes créa un groupe de travail sur la vie matérielle de l'Église et des prêtres, qui pro-

pose un plan comptable oniforme, repris et adapté du plan national. Désormais paroisses et diocèses devraient tenir des comptabilités en partie double et homogènes, poste à poste, tout mouvement de fonds, même une opération de passage, devant y figurer : par ailleurs, budgets personnel et fonctionnel doivent être rigoureusement séparés.

Telle est actuellement la stratégie globale. Comment est-elle appliquée réellement ?

Le pari de Grenoble

Le diocèse de Grenoble (772.000 habitants, 397 prêtres, 45 religieux, 29 catéchistes professionnels) a, après, depuis 1967, une réforme qui peut servir de point de repère. Soutenu par un évêque ouvert et intelligent, le conseil presbytéral a d'abord établi une péréquation des ressources. Puis il a généralisé la comptabilité paroissiale et « dépersonnalisée » le casuel : désormais toutes les offrandes faites à l'occasion de baptêmes, mariages, eucharisties, tombent dans le caisson paroissiale et alimentent une contribution de solidarité proportionnelle aux ressources. Aidé de laïcs compétents, il entreprend alors d'unifier les ressources, de sup-

primer les fonds affectés et d'adopter le plan comptable. Une comptabilité professionnelle est engagée ; enregistrant toutes les entrées et sorties sur un journal de bord, elle co transmet le total, trois ou quatre fois l'an, à un administrateur loué à cet effet. En 1972, l'évêque confie au conseil presbytéral l'examen et le vote définitif du budget diocésain. Et l'on se met à partager les « honoraires de messes » : « de toutes les mesures, c'est celle-là qui a exigé le plus de patience et d'explication, avec l'un des responsables ; mais elle aussi qui a eu le plus de conséquences sur la mentalité du clergé et des chrétiens ».

En 1975, l'association diocésaine est réorganisée : un conseil d'administration de cinq personnes, présidé par l'évêque, est assisté par une centaine de membres, laïcs et prêtres, répartis en cinq commissions : comité de diocèse, vie et ministère des prêtres, catéchistes et apostolats, équipements religieux, gestion financière. En 1977, est créée une caisse d'épargne pour les équipements religieux, réservée aux membres de l'association ; elle emprunte à 4 % et prête à 6,5 % ; elle paie des impôts sur les intérêts.

Processus de décision

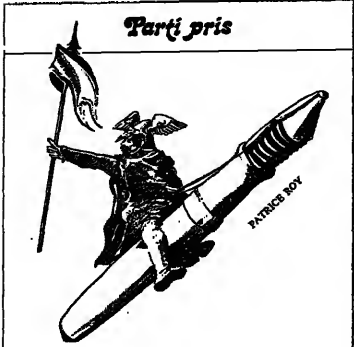
Cette centralisation n'a pu s'opérer qu'avec la participation de tous. Mais comment ce qui a été possible ici semble-t-il ne pas l'être ailleurs ? Éclaircissant à ce sujet, après l'exemple de Grenoble, les trois expériences suivantes :

(1) Actes des Apôtres, 2, 44-45.
(2) Act. 5, 1-11.
(3) Le concordat demeurant en vigueur dans les départements de Meuse, Haute-Rhin et Bas-Rhin. Nous n'en parlons pas ici.
(4) Cité par F.X. Stasse, *Essai sur les finances de l'Église de France*, thèse du doctorat en sciences économiques, Paris-Sciences-Géographie, s.d. (1971).

(Lire la suite page 14.)

PARIS MARRAKECH
à partir de **890 F**
aller-retour
nouvelles frontières
nous luttons pour le droit au voyage
37, rue Violet 75015 PARIS 578 85 40
2, rue Auguste-Beizeux 44000 NANTES 20 24 61

مذاهب من لاجل



Hommes

La cérémonie a coïncidé avec le second tour des élections : le 8 mai 1945, on l'a commémoré la dimanche 10 mai 1981 dans bien des villages. Quelle importance ? La même où l'on vote n'est pas loin du monument aux morts.

Les anciens combattants étaient là, avec leur drapeau. Le président et le maire ont déposé une gerbe. Quelqu'un a fait l'appel des noms gravés sur la pierre, tandis qu'une voix répondait : « Mort au champ d'honneur ». Les enfants ont chanté le Marseillaise, soutenus par le magnétophone de l'institution.

Tous les ans, un ou plusieurs cercueils suivis du drapeau sont conduits à l'église et au cimetière. Pourtant le nombre des anciens combattants ne s'amenuise qu'à peine. Pourtant c'est de 14-18 qu'il se fait rare, c'est de 39-45 qu'il les cheveux gris ou blancs, l'indochine cela fait peu de monde et les anciens d'Algérie républicains, certains en tout cas, à rappeler des souvenirs moroses.

Si le groupe tient bon, c'est qu'il a le titre de l'association qui a ajouté « ... des dévoués ». Il suffit d'avoir fait son service militaire pour s'inscrire. La porte ainsi ouverte a été aussitôt franchie.

Pourquoi ? Culte du souvenir ? Certes. Solidarité des générations ? Sans doute. Mais en dehors des souvenirs qui s'effacent, de l'attente, des pensions et des retraites, le groupe des anciens combattants est le dernier signe d'un temps où les hommes étaient considérés comme les uniques responsables. Seuls décideurs et seuls défunts. Or l'armée — et ce n'est pas fini — représente le passage initiatique de l'adolescence à l'âge adulte, à la virilité.

Même si, parfois, on remarque dans les rangs la présence d'une ancienne résistante, à la campagne, les hommes ont le monopole aux morts indifférent avec un peu de nostalgie sur l'âge des hommes.

JEAN PLANCHARD.

un club pour ceux qui ont le goût et la passion des jeux de société ...

Créé par des passionnés de jeux de réflexion, le Bénédictine Game Club est une association sans but lucratif.

Ses amis se proposent de vous faire connaître, dans votre région, des amateurs de jeux de société.

Dès cette année le Bénédictine Game Club organise des tournois, décernera des trophées et récompensera les meilleurs créateurs de jeux nouveaux.

Pour tous renseignements, remplit-les : le coupon ci-contre et renvoyez-le vite au : Bénédictine Game Club, 76, bd Haussmann, 75008 Paris.

Bénédictine Game Club

DEMANDE D'ADHESION AU BENELECTINE GAME CLUB 76, bd Haussmann - 75008 Paris

Je désire adhérer gratuitement au BENELECTINE GAME CLUB

NOM ou ASSOCIATION _____

ADRESSE _____

Oubliettes

Pardon, madame, quel est votre numéro de vote ?
— Vol U.T. ... eh... numéro... (presque inaudible).
— A quelle heure part votre avion ?

A 15 heures, monsieur (ton plus affirmé mais quelque peu anxieux) ... et il est plus de 14 heures ! Mes bagages sont déjà enregistrés !
— Nous informons immédiatement U.T.A., madame, ne vous inquiétez pas !

Cette conversation paraît tout à fait anodine dans un aéroport, si le monsieur ne se trouvait pas, l'oreille collée à une porte des toilettes « dames », numéro 5 de Roissy-Charles-de-Gaulle, et si son interlocutrice n'était, bien malgré elle, hermétiquement verrouillée derrière ladite porte.

Un conseil d'employés, armés de divers outils, se tint alors devant le bien maudit. Après l'insuccès de tentatives relativement pacifiques de concubage, l'un d'eux suggéra qu'il faudrait mener l'assaut à la hache — ceci aux oreilles consternées de la roulotte, qui manifestait un bruyant intérêt cette fois — son inquiétude.

Calmez-vous, voyons, vous savez bien que nous allons vous servir bien !

Oui, mais quand et en combien de morceaux ?

Un autre préposé argua d'ailleurs que, dans cette perspective, il valait mieux que personne ne se trouvât derrière la porte... Sans doute était-ce aussi pour la réconforter.

Mais deux collègues, forts du succès de l'outil miracle lors du récent défonçage de la porte 3 (situation similaire) l'empêchèrent et de loin.

Craignant la vue d'un spectacle insupportable, je pris la fuite. Combien de réves d'épave vont-ils ainsi se terminer dans les oubliettes de Roissy ?

Voyageurs en partance pour l'aventure, bon conseil : ne vérifiez pas votre rêve.

ANNICK OLLIVIER.
(Droits).

Pas rentable

C'est avec grand intérêt et beaucoup de plaisir que chaque jour je vous lis et tel tel spécialement le numéro qui les ramène à l'apprentissage de votre magazine du Monde Dimanche où vous savez souvent accueillir les marginaux, les paumés et poètes en tous genres.

Mais quand je vois l'immense poids de tous ces articles d'économie, de politique, etc., où il s'agit presque toujours de la plus respectable rentabilité directe ou indirecte, il me prend l'envie de me faire le chantre de la fantaisie, de la non-rentabilité, bref de la plus simple gaucherie.

Je suis mètre au foyer par choix (et aussi possibilité financière il est vrai). Sans doute, pour l'économie familiale, aurait-il mieux fait de tirer profit de mes diplômes. Mais je ne saurais regretter ce choix, rendu possible par les faveurs du destin. Pourquoi moi mari gagne suffisamment pour la famille, je me permets donc de vivre gauchement. Je ne sais même pas faire la cuisine et mes enfants mangeraient probablement mieux à la cantine.

Pourtant ils continuent à préférer mes pâtes trop cuites avec pour toute sauce mûlle et une carottes. Je perds un temps infini à leur lire des histoires, à les écouter, ou tout simplement à les regarder. Bien sûr, de temps en temps, je m'offre l'illusion du triomphe ; mais à l'illure où il avance, et avec l'habileté que je dépense, honnêtement, j'aurais mieux fait de l'acheter à un supermarché. Néanmoins je persiste à croire que mes tricotés sont plus chauds !

Je fais de longues promenades dans la campagne, même dans le but de garder la forme et d'éviter des frais à la Sécurité sociale. Je suis seulement bien content de penser que beaucoup d'hommes fleurissent autour existant rien que par un regard attentif. Non, vraiment, je ne suis pas rentable du tout. Pensez ! Je suis toujours disponible pour écouter celui qui veut m'adresser la parole. J'ai le temps, détaché à rare par les temps présents.

Je pense que le monde tournerait aussi bien si je n'étais pas là. Je suis sans doute aisé pour ce superflu pourtant si nécessaire... comme ces petits vieux qui sou-

rirent les pigeons du square, comme ce débile mental qui rit aux anges dans sa petite voiture. Mais comme finalement, dans quelques années, nous ne serons tous (même les plus célèbres, il suffit d'attendre) au même point de possible et d'oubli, je pense que cela vaut la peine de prendre le temps d'exister.

L'immense accablant dans ma maison tous les enfants — ça trop — de par le monde. Je les couvrais de caresses et de baisers. Ma récompense serait que dans le nombre j'élève beaucoup d'hommes et de femmes capables comme moi au bonheur d'être pour ce si peu rentable bien que l'existence.

Si mon mari ne m'avait épousée que pour bien tenir sa maison il eût été fort marié : je lui suis gré de m'offrir un volage papillon. D'ailleurs que voulez-vous, si je passais mon temps à épouser, je n'en aurais plus pour vous écrire rien que pour le plaisir.

ANNIE FILIPOT.
(L'Arbre).

Croisière jaune

Répondant au très intéressant article de L'Est, survivant de la Croisière jaune, publié dans le Monde Dimanche du 29 mars, et à la question qu'il pose : « Que restera-t-il de cette grande expédition cinquante ans après ? »

A-t-elle servi à quelque chose ? à permettre-moi de préciser que la Croisière jaune a rapporté pour le Musée de l'Homme une collection extrêmement importante de nos jours de cinq objets objets en provenance de Syrie, d'Irak, d'Iran, d'Afghanistan, du Pakistan, de l'Inde, du Soudan, de Mongolie intérieure et de Chine.

Cette très précieuse collection a en outre donné le départ à une série d'autres collections sur l'Asie centrale, constituées

d'abord par l'archéologue Joseph Hackin (membre de la Croisière jaune), puis par plusieurs autres chercheurs à l'époque contemporaine, en Iran, en Afghanistan et en Mongolie. La Croisière jaune a donné aux recherches scientifiques sur l'Asie centrale une impulsion qui se fait toujours sentir de nos jours.

BERNARD DUPAIGNE.
Chargé des collections d'Asie au Musée de l'Homme.

Merci

A l'article qui a paru dans le Monde Dimanche du 6 avril sous le titre « Au secours ! » à l'égard des hôpitaux, je voudrais apporter un témoignage inverse. Celui de mon infarctus et de ma rechute récente. Au lieu de demander un cardiologue, avant de perdre connaissance, j'ai eu le réflexe de faire appeler les pompiers. Ceux-ci sont arrivés à mon bureau en à peu près cinq minutes. Alors que j'étais étendu par terre, me disant tristement que j'étais en train de mourir, ressentant l'affreux décro-

issement — je ne savais pas alors ce qu'il signifiait — des jeunes hommes casqués et bottés — c'est ce que j'en ai vu sur l'instant — m'ont avec un grand sérieux et une précipitation efficace mis sous oxygène, secours et lucide à ne pas m'endormir. En bref, leur intervention m'a permis d'être à l'hôpital, où j'ai probablement survécu.

Ils ont appelé ensuite le SAMU qui, là encore, se trouvait à proximité de mon domicile en quelques minutes. Tous réunis avec leurs gestes utiles en même temps que rassurants pour mon entourage, les infirmiers, charbonniers, ont fait de leur mieux pour me permettre de me rétablir. A 10 heures du soir, le 5 décembre 1980, je franchissais sur un brancard la

porte du service de réanimation polyvalente de l'hôpital Cochin. Dix minutes plus tard j'étais couché, mis sous perfusion et sous oxygène. Cinq ou six jeunes médecins et infirmières m'entouraient et m'ont surveillé en permanence pendant les vingt-quatre heures au cours desquelles on vit ou on meurt.

C'est vrai que quelques portes ont claqué, que l'un des médecins avait des sabots, mais il est également vrai que c'est à leur savoir que je dois la vie. Je suis retourné dans ce même service du 21 au 31 mars dernier pour de nouveaux examens. Moins fatigué, j'ai vu le service pendant dix jours.

C'est vrai qu'un hôpital n'est pas une arène et que personne ne m'a pris la main autrement que pour me prendre le pouls. Mais c'est la vérité que moi qui me proposais pour un bourgeois de travail j'ai trouvé dans cette galerie III un chef de clinique assistant de trente ans dont la capacité de travail m'a étonné ; lors du dernier week-end, il ne s'est pas couché deux heures sans qu'il soit dans le service auprès de tel ou tel malade qui avait besoin de lui sur quarante-huit heures. Dans le même temps Christine, Odile, Pierrette, se remplaçaient toutes les douze heures. Des malades sortaient, entrent. On y savait des vies à long terme, de journaux. De maintenir très ordinaire, avec beaucoup de compétence, sans prétention, mais avec ce qui m'a paru beaucoup de cœur.

PHILIPPE SILVANI
(Paris).

« RECTIFICATIF. — Dans le Bulletin de l'Institut des mines d'Or (Le Monde Dimanche du 3 mai 1981), il est fait mention de la présence de la Croisière II à l'agde de Djibouti. Et ce ne sont pas 2 000 mineurs qui travaillent dans les mines privées et coopératives, mais 8 000.

VOUS et MOI

Vendu

Il fait froid en cet après-midi de mai.

Jean, élané, conduit machinalement le volant qui les ramène de la fête, comme le jour où le Tour de France était passé et où ils avaient vendu plus de 100 poudres rôties dans la méduse, et les ventes de Noël endormies où l'on ne se couchait pas, ou bien alors une heure ou deux seulement parce qu'il fallait préparer les plats de tous les clients.

Et les pommes, dit Suzy, tu te souviens quand on les faisait briller le matin avec un chiffon de laine pour qu'elles soient les plus belles !

Et leur charcuterie, ils avaient élaborés au fil des années. Famosa réputation... pour un cochon de lait ou un marseillais fêté, pour un saumon à l'huile, une lotte au champagne, etc... La renommée est toujours là, mais, comme dit Jean, c'est vingt-cinq ans, c'est trop, les clients nous ont assez vus, il faut partir, sans amertume, sans rancune...

Jean et Suzy ont vendu, ils n'ont pas obtenu le prix espéré, c'est le lot de la concurrence, surtout ce pas ? La banque n'avait que l'embarras du choix, c'est même dérisoire, quand on pense aux heures passées là, le magasin ouvert de 7 heures le matin, fermé à 20 h 30. Et à l'heure de recevoir les rayons avant et ranger les légumes, la charcuterie dans la chambre froide où se pose ce que qu'on pour ouvrir.

Maintenant, Jean et Suzy ont 55 ans... et il faut recommencer, ailleurs, trouver autre chose, un autre commerce possible, car leur âge, il est difficile voire impossible de trouver un emploi salarié, à moins que, suprême dévotion, le supermarché ne leur emploie comme chèvres de rayon. Jean, tout l'expérience, ils l'ont...

La voiture est garée. Ils retrouvent l'arrière-boutique, le silence... Tout d'ailleurs devient leurs yeux, trois enfants qui ont grandi là et

ont fait maintenant leur vie ailleurs. Ils ont fait les études que Jean et Suzy n'avaient pu poursuivre.

Il y avait eu aussi les moments de folie, comme le jour où le Tour de France était passé et où ils avaient vendu plus de 100 poudres rôties dans la méduse, et les ventes de Noël endormies où l'on ne se couchait pas, ou bien alors une heure ou deux seulement parce qu'il fallait préparer les plats de tous les clients.

Et les pommes, dit Suzy, tu te souviens quand on les faisait briller le matin avec un chiffon de laine pour qu'elles soient les plus belles !

Et leur charcuterie, ils avaient élaborés au fil des années. Famosa réputation... pour un cochon de lait ou un marseillais fêté, pour un saumon à l'huile, une lotte au champagne, etc... La renommée est toujours là, mais, comme dit Jean, c'est vingt-cinq ans, c'est trop, les clients nous ont assez vus, il faut partir, sans amertume, sans rancune...

Jean et Suzy ont vendu, ils n'ont pas obtenu le prix espéré, c'est le lot de la concurrence, surtout ce pas ? La banque n'avait que l'embarras du choix, c'est même dérisoire, quand on pense aux heures passées là, le magasin ouvert de 7 heures le matin, fermé à 20 h 30. Et à l'heure de recevoir les rayons avant et ranger les légumes, la charcuterie dans la chambre froide où se pose ce que qu'on pour ouvrir.

Maintenant, Jean et Suzy ont 55 ans... et il faut recommencer, ailleurs, trouver autre chose, un autre commerce possible, car leur âge, il est difficile voire impossible de trouver un emploi salarié, à moins que, suprême dévotion, le supermarché ne leur emploie comme chèvres de rayon. Jean, tout l'expérience, ils l'ont...

La voiture est garée. Ils retrouvent l'arrière-boutique, le silence... Tout d'ailleurs devient leurs yeux, trois enfants qui ont grandi là et

ont fait maintenant leur vie ailleurs. Ils ont fait les études que Jean et Suzy n'avaient pu poursuivre.

Il y avait eu aussi les moments de folie, comme le jour où le Tour de France était passé et où ils avaient vendu plus de 100 poudres rôties dans la méduse, et les ventes de Noël endormies où l'on ne se couchait pas, ou bien alors une heure ou deux seulement parce qu'il fallait préparer les plats de tous les clients.

Et les pommes, dit Suzy, tu te souviens quand on les faisait briller le matin avec un chiffon de laine pour qu'elles soient les plus belles !

Et leur charcuterie, ils avaient élaborés au fil des années. Famosa réputation... pour un cochon de lait ou un marseillais fêté, pour un saumon à l'huile, une lotte au champagne, etc... La renommée est toujours là, mais, comme dit Jean, c'est vingt-cinq ans, c'est trop, les clients nous ont assez vus, il faut partir, sans amertume, sans rancune...

Jean et Suzy ont vendu, ils n'ont pas obtenu le prix espéré, c'est le lot de la concurrence, surtout ce pas ? La banque n'avait que l'embarras du choix, c'est même dérisoire, quand on pense aux heures passées là, le magasin ouvert de 7 heures le matin, fermé à 20 h 30. Et à l'heure de recevoir les rayons avant et ranger les légumes, la charcuterie dans la chambre froide où se pose ce que qu'on pour ouvrir.

Maintenant, Jean et Suzy ont 55 ans... et il faut recommencer, ailleurs, trouver autre chose, un autre commerce possible, car leur âge, il est difficile voire impossible de trouver un emploi salarié, à moins que, suprême dévotion, le supermarché ne leur emploie comme chèvres de rayon. Jean, tout l'expérience, ils l'ont...

La voiture est garée. Ils retrouvent l'arrière-boutique, le silence... Tout d'ailleurs devient leurs yeux, trois enfants qui ont grandi là et

Actualités

La retraite

« Une belle ressource pour celui qui est tombé dans la dispende du prince, c'est la retraite. Il lui est avantageux de disposer, plutôt que de trahir dans le monde le débris d'une faveur qu'il a perdue, et d'y faire un nouveau personnage si différent du premier qu'il a soutenu. Il conserve au contraire le merveilleux de sa vie dans la solitude ; et, mourant pour ainsi dire avec la collectivité, il ne laisse de soi qu'une brillante idée et une mémoire agréable. »

« Une plus belle ressource pour le favori disgracié que de se perdre dans la solitude et ne faire plus parler de soi, c'est d'en faire parler magnifiquement et de se jeter, s'il se peut, dans quelque haute et généreuse entreprise qui relève ou confirme du moins son caractère et rende raison de son ancien favori, qui fasse qu'on le plaie dans sa chute et qu'on en rejette une partie sur son étoile. »

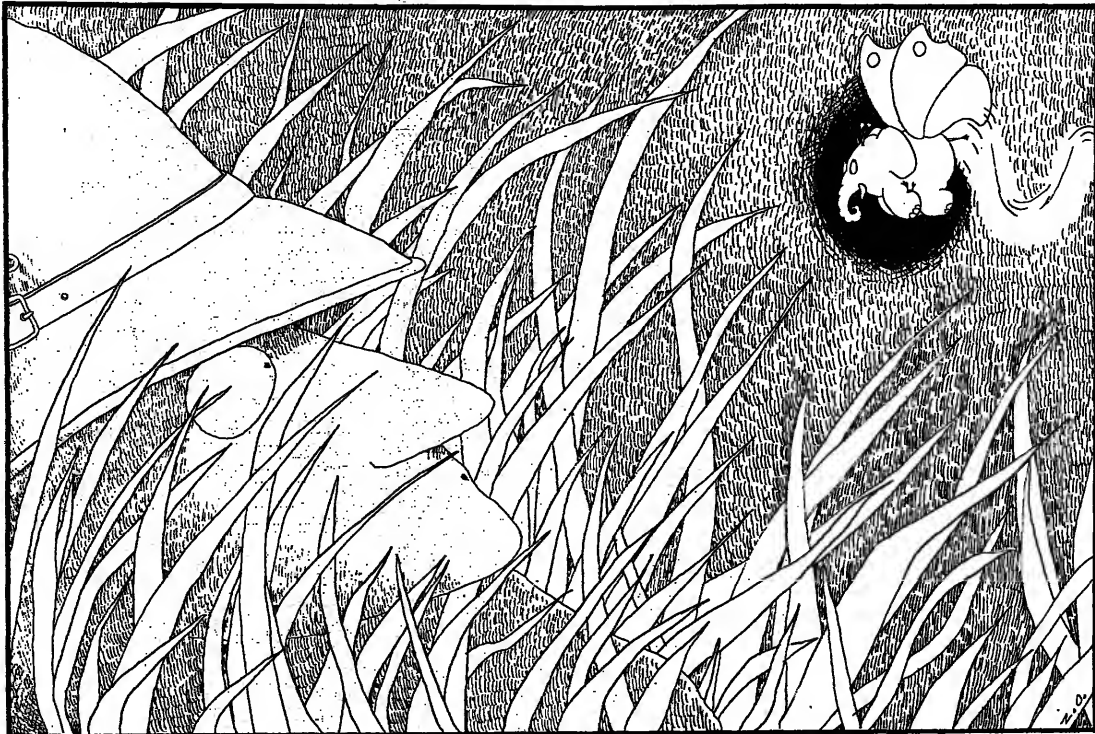
Cette réflexion — qui visait Bussy-Rabutin et Lauzun — figurait particulièrement dans la première édition (1688), et en entier dans la quatrième (1689), des *Corsaires de La Bruyère*, au chapitre « Du souverain et de la République », 19. Elle a été supprimée par l'auteur à partir de la sixième édition (1691).

JEAN GUICHARD-MIEL.

55 من رمضان

AUJOURD'HUI

LE MONDE DIMANCHE
17 MAI 1981 III



ZORAN ORLIK

VIES

L'alchimiste des papillons

EXTERIEUR, nuit. L'obscurité est totale, il fait froid et humide. On gèle dans le camp de chasse installé à plus de 3 000 mètres d'altitude, à la lisière de la forêt équatoriale. A l'affût, seul dans la nuit, le chasseur, Thierry Porion, vingt-trois ans, jette un dernier regard à son installation. Il est environ 21 heures. Tout est prêt.

Soudain, une large tache blanche crève l'obscurité. A côté de la Toyota Land Cruiser, deux petits groupes électrogènes se sont mis à rouler. En quelques minutes, des centaines de centaines de papillons magnifiquement colorés viennent effleurer l'écran éclairé par des lampes à ultraviolets. Dans ce maelstrom silencieux, des spécimens d'une extrême rareté. Il ne faut surtout pas les manquer ou les abîmer. Avec beaucoup de délicatesse, le chasseur en cueille un par le bout des ailes et, très vite, lui injecte une infime dose d'ammoniaque dans le thorax, à l'aide d'une petite seringue. L'animal meurt foudroyé.

Ce flot d'insectes sera pratiquement constant jusqu'à minuit. Puis, après une longue interruption de près de trois heures, il reprendra jusqu'à l'aube. C'est dans cette deuxième vague que se trouveront en fait les espèces les plus rares, celles qui feront courir les spécialistes et se passionner les entomologistes les plus difficiles. Certains représentants de ces espèces se vendront plusieurs millions de francs. Aux collectionneurs privés surtout, parce que les musées français ne sont pas très riches.

Chasser pour de tels particuliers n'est cependant pas ce qu'il y a de plus passionnant : il suffit que l'insecte soit le plus beau, le plus coloré ou le plus grand pour qu'il plaise. Et tant pis pour l'écologie scientifique, l'espèce n'est

veille dont la découverte aura demandé plusieurs mois d'approche théorique.

Mais, ce soir, Thierry Porion a en la main heureuse en capturant un papillon jusqu'alors inconnu. Il a fallu lui donner un nom, on l'a appelé *Porion*. *Cerodirphia Porion*. C'était en janvier 1979. Depuis, Thierry Porion fait partie intégrante de la petite dizaine d'entomologistes patentés en France. Il est pris au sérieux par les pointilleux experts du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Son nom circule parmi tous les collectionneurs français, des contacts lui parviennent de l'étranger. Plus qu'une profession : « mes revenus me suffisent pour vivre, c'est tout », son aventure est une véritable vocation. Une passion. Lien commun ? Certainement pas quand, depuis l'âge de dix ans environ : « depuis toujours en réalité » on a mis toute sa vie en œuvre pour la réaliser.

Bredouille

Son enfance était lorraine. Il n'a cessé, depuis le jour où un papillon s'est retrouvé entre les mailles d'un petit filet, d'amasser des sommes d'informations sur leurs caractéristiques, leurs modes de vie, l'établissement d'une classification. A dix-sept ans, Thierry Porion abandonne les murs gris du lycée Henri-Poincaré de Nancy, sans passer le bac. A quoi bon faire des années d'études interminables quand, avec un fol pucelle, on peut très bien parvenir à l'entomologie en autodidacte ?

Mais la vie a ses exigences : détailler un papillon o'a grande, à moins d'être déjà un professionnel, et donc d'avoir fait ses preuves, nourri personnel. Qu'il cela se tienne ! Décidé à s'asseoir jusqu'au bout, il entre aux P.T.T., puis prend un travail d'imprimeur dans une entreprise de la région. Avec en tête l'idée bien arrêtée de partir. Pas n'im-

De l'Equateur à la Turquie, de Panama au Pakistan, Thierry Porion réalise le rêve de son enfance : découvrir de papillons.

PHILIPPE ROMON

porte où, pour le dépaysement ou la « route », mais là où le domaine entomologique est encore à explorer.

En novembre 1976, Thierry Porion a enfin réuni suffisamment d'argent pour mettre son projet sur pied. Il part pour trois mois en Guyane française. Erreur stratégique : « Il n'y a pratiquement plus rien à découvrir en matière de papillon », reconnaît-il à présent. Mais il fallait alors qu'il obtienne dans cette mauvaise voie, il retourne en Guyane, sans attendre, pour trois autres mois, et revient en France avec des spécimens peu intéressants. Cette fois, il a compris : dorénavant, il sélectionnera avec plus de soin son terrain de chasse.

Les Antilles, la Guadeloupe, les îles de Sainte-Lucie et de Saint-Vincent retiennent son attention. Mais, après quatre mois de pérégrinations infructueuses, il retourne bredouille qu'il auparavant. Pendant six mois, Thierry Porion s'enferme en bibliothèque, absorbe la botanique pour mieux connaître les habitudes alimentaires des chenilles, consulte cartes et archives, se décide enfin. Pen couru, peu exploré par les entomologistes depuis plus d'un demi-siècle, l'équateur semble être le pays tout indiqué pour « réaliser un coup ». Cette quatrième expédition ne doit plus échouer.

Cette fois, changement de « cible », et deux de technique. Thierry Porion s'est spécialisé dans les papillons nocturnes, il va falloir chasser de nuit. Un équ-

pement plus complet s'impose : en fait, un simple écran abrité par un auvent, et les groupes électrogènes. Au total, avec les boîtes de rangement et les quelques produits de conservation, de paracétamol, d'aspirine et un fongicide, 150 kilos de matériel. Et une voiture tout terrain, louée sur place, pour acheminer le matériel en altitude.

Ses estimations sont formelles : c'est à partir de 3 000 mètres qu'il aura le plus de chances de sortir des espèces communes. Deux autres conditions sont nécessaires au succès. L'obscurité complète, tout d'abord. Quinze jours par mois, la lune s'écipe de la nuit équatoriale, rendant la luminosité de l'écran plus attirante. Les deux semaines suivantes sont mises à profit pour sécher les papillons - dans une étuve ou, plus simplement, dans une boîte métallique laissée quelques instants au soleil - les ranger dans des papillotes, petites enveloppes où figurent les caractéristiques essentielles de l'échantillon. Se reporter, aussi. On imagine mal combien cette classe est éprouvante, les longues heures d'attente sans bouger, les papillotes lourdes se fermant sur les yeux rivés à l'écran, l'attention et la minutie nécessaires à la capture. L'humidité, aussi.

Eté 1979, changement de décor. Il parcourt les routes poussiéreuses du Kurdistan turc, près de la frontière soviétique, à bord d'une R4 export suréquipée, à la doter de la dotation. Les routes du

monde-Renault. La bourse, il l'a obtenue avec deux amis. En projet : ramener des carabes de Turquie, prédateurs carnivores redoutables et scarabées d'une grande rareté. Ce sont des insectes nocturnes, mais c'est de jour que se fait la chasse. Il suffit de creuser un trou dans le sol, à l'aide d'une tarière, d'y déposer un piège contenant du vin ou du vinaigre, d'attendre que l'insecte, attiré par l'odeur, s'y précipite. Une dizaine de jours plus tard, il n'y a plus qu'à venir relever les pièges. Nouveau succès.

Quelques mois plus tard, il reprend l'avion, pour le Pérou. Il y passe quatre mois avec un de ses associés équipiers de l'expédition en Turquie. Puis il retourne en Equateur, trois mois, avant de conclure ce périple par un séjour d'un mois près du volcan de Chiriqui, au Panama.

Les yeux brillants

Une sacrée bougeotte. Mais pas très loin de 30° parallèle, à Mandry, du côté de Saint-Dié (Vosges), on peut le trouver dans la ferme de ses parents.

Sous les toits, son univers. Un grenier aménagé d'un côté en atelier, pour la confection des boîtes - il fait tout lui-même, assemblage, collage, mise sous verre - et de l'autre en pièce de travail, genre chambre d'étudiant, pour les insectes. En ouvrant ses armoires, il a les yeux brillants. De ses boîtes à malice il sort ici des coléoptères arc-en-ciel - on penche la tête et le rouge devient orangé, le bleu, vert, ou indigo, ou jaune ; ceux-ci sont monochromes, tachetés, piquetés de points blancs - et là, effrayant, un énorme papillon cornu. Il y en a près de trente mille, de ces insectes, à s'être fixés dans la vie secrète du chasseur de papillons. « Ce que tu vois là, rien que cela, c'est déjà un voyage. »

Une table, une étagère encombrée de bouquins, de produits, d'insectes mutilés, c'est là que Thierry Porion, aventurier du minuscule, exploreur de poussière d'étoiles, prépare ses expéditions, remplit, sèche, durcit et fixe les papillons et les scarabées. Une alchimie.

Dans cette entreprise, rien ne peut plus être laissé au hasard, sinon celui d'une découverte d'espèces totalement inconnues. L'aventure se prépare. Avec minutie. Et pas seulement dans le domaine de l'entomologie. Sur l'étagère, un gros livre de botanique voisine avec des récits d'exploration, des feuilles d'archives toutes rongées avec des dictionnaires bilingues. Thierry Porion va repartir pour quatre mois, dans le nord du Pakistan, aux confins de la Chine, de l'U.R.S.S., de l'Inde et de l'Afghanistan.

Il a été par terre la grande carte de la région. Son doigt pointe les zones d'exploration, Kagan Valley, Sont Valley, suit le cours de l'Indus, du Gligit, s'arrête sur le Kohistan. Là, il chassera, de jour et au filet, des papillons *Parnassius*. Pour capturer les spécimens les plus rares, il faudra monter jusqu'à 5 500 mètres d'altitude et surveiller de près les plants de saxifrage, hautes herbes qui abritent le *Parnassius*. Plus bas, entre 2 000 et 3 500 m, en forêt, vivent les *Imbricaria*, sorte de scarabées. Un trou foré par la tarière, un gobelet rempli de vin dans le fond, le piège est le même que pour les carabes de Turquie. Mais cette année ses valises contiendront près de mille cinq cents de ces pièges.

La pluie mouille la vitre du grenier. Les étranges papillons aux reflets métalliques ont encore changé de teinte. Cela sent la naphthaline et le bois brûlé.

(Suite de la première page.)

● A Versailles, diocèse issu des modifications de l'ancien département de Seine-et-Oise, le chancelier élabore, en 1969, un projet de centralisation des ressources et de paiement d'un traitement uniforme pour tous les prêtres. Taxe d'irréalisme, peut-être, il démissionne. Son successeur met en place une commission qui propose des réformes. Mais la disparité entre doyennés (ensemble de paroisses) se révèle très forte : les doyennés riches renâclent devant les taxes qui leur sont demandées.

A. La Sèze (Suite), c'est en 1955, à la tête des équipes de sociologie religieuse du chanoine L. Lacroix, qu'il a initié la pastorale sociale. Ces critiques, collaboration et partage des responsabilités, ont amené certains prêtres à quitter le sacerdoce. En 1960, à la fin de son mandat, Lacroix a encouragé vivement un chanoine acclimaté et vivant en communauté, qui a été élu à la tête de la paroisse. En 1968, une enquête sur la paroisse a permis de recueillir de nombreuses réponses, qui justifiaient la mise en œuvre de la pastorale sociale en faveur d'une préoccupation d'ensemble. Un traitement pastoral a été élaboré, qui a été mis en œuvre par la sous-commission et le chanoine est proposé à la paroisse. En 1970, une enquête a été menée, qui a permis de constater l'application en 1970, à la paroisse, de la pastorale sociale, qui a été mise en œuvre par la sous-commission et le chanoine est proposé à la paroisse. En 1970, une enquête a été menée, qui a permis de constater l'application en 1970, à la paroisse, de la pastorale sociale, qui a été mise en œuvre par la sous-commission et le chanoine est proposé à la paroisse.

En somme, la réforme ne réussit que là où la maison entre les différents échelons a été maintenue : là où la base n'a pas eu l'impression d'être manipulée par l'autorité ou par ses propres représentants ; là où des expériences-pilotes ont permis une prise de conscience progressive ; là où évêque et chancelier ont intelligemment poussé à la roue ; là enfin où les privilégiés ont accepté de jouer le jeu. Voilà un ensemble de conditions que peu de groupes humains peuvent se flatter de savoir réunir ! Rien d'étonnant que les diocèses français avancent chacun à son rythme vers la réforme de leurs fi-

Grenoble, où le chanoine chancelier n'a consenti à nous recevoir qu'après être convenu d'un rendez-vous avec ses deux collaborateurs laïcs, n'est pas un cas isolé. De plus en plus, s'organisent des comités où clercs et laïcs se trouvent à parité. Dans le diocèse de Saint-Denis, de 1979-1980, des réunions de formation ont rassemblé des délégués de toutes les paroisses : les deux tiers étaient des laïcs ; ils

Edité par la S.A.R.L. *Le Monde*
Gérants :
Jacques Favre, directeur de la publication

Imprimerie
du « Monde »
5, r. des Italiens
PARIS-IX.

Commission paritaire des journaux
et publications : n° 57 437

ont appris à établir un bilan, à servir du plan comptable.

Une seconde série de rencontres a permis de corriger les erreurs et de répondre aux questions. Résultat : la contribution des paroisses au budget diocésain a augmenté de 50 %, parce que des gens informés, motivés, responsables, se sentent maintenant personnellement concernés.

Les ressources du diocèse de Grenoble marquent une nette progression du dernier du culte au contraindre des bonnaires, messes et autres recettes. Une enquête au plan national est en cours de dépouillement; elle indiquera des tendances, semble-t-il, bien que les honoraires de messes continuent d'être abondants dans les régions plus « traditionnelles ». Il semble que cette modification du type de ressources manifeste un changement de mentalité assez important : les églises vivent de moins en moins des actes du culte et de plus en plus des contributions volontaires des chrétiens.

Va aussi dans ce sens le portage, qui se généralise, des hono-
raires de messes. Ce système a
l'avantage d'être clair et prati-
que. Mais il masque quelque peu
un grave problème... Nous avons
rencontré un nombre non néglige-
able de prêtres qui acceptaient
des honoraires pour des messes
qu'ils ne célébraient pas. En hau-
lien, on assure qu'il ne s'agit que
de quelques cas isolés ; ce n'est
pas notre impression. Et il faut
convenir que, tant que le poste
« honoraires de messes » conti-
nuera à représenter le quart envi-
ron du traitement des prêtres, le
cas de conscience demeurera :
faut-il ne célébrer la messe que
pour pouvoir manger à sa
sain (5) ?

Il est évident, d'autre part, qu'il n'est pas possible de renou-

Prêtres séculiers [en 1975]	38.014
Religieuses	77.000
dont hors de France	6.000
nombre de congré- gations	373
Moniales [contem- paines]	7.800
nombre de monas- tères	317
Religieux	18.936
dont hors de France	4.136
dont Moines	1.500
nombre de congré- gations	159

per d'un coup à cette source de revenus. Il faut donc chercher les moyens d'augmenter les autres, en particulier le denier du culte.

Tout les tracts distribués dans les paroisses françaises à l'occasion du denier du culte présentent le traitement des prêtres comme « proche du SMIC ». Le rague de la formule indique qu'il y a là un problème. En effet, les fiches de traitement (*« Surout, que dites pas salaires ! »*) des prêtres de Grenoble montrent que chacun touche du diocèse la somme de 1 800 F par mois. La différence avec le SMIC correspond à ce que l'on appelle des avantages en nature ». Comment sont-ils estimés ?

Un prêtre du diocèse d'Autun fait le calcul. Logé en H.L.M. dans un F3 (dont une pièce, servant de bureau, est décomptée), il touche un traitement mensuel de 1 550 F, soit 18 600 F par an : une cotisation à la mutuelle complémentaire est de 325 F; loyer 4 427 F; chauffage : 1.321 F; eau, gaz, électricité : 586 F; impôt locaux : 815 F; assurance : 1 993 F; soit 6 382 F par an pour le logement: total pour l'année

1979 : 25 307 F, soit 2 109 F par mois. Le SMIC de l'époque était de 24 076 F, soit 2 006 F par mois. Mais, ajoute honnêtement ce prêtre, « l'ouvrier ne reçoit pas cette somme ; celle-ci est destinée des cotisations d'assurance maladie et vieillesse, de la retraite complémentaire et de l'assurance chômage ; en outre, le salarié célibataire est passible de l'impôt sur le revenu ».

En effet, la circulaire L. Martinig de la ministre des Finances (7 janvier 1966) classe les revenus du clergé dans la catégorie des « bénéfices non commerciaux », donc un soumis à l'impôt sur le revenu ; elle recommande de « *faire purement et simplement abstraction des honoraires de messes* » et reconnaît le droit à un abattement de 30 % pour « *frais professionnels* ».

Certes ces privilèges ne sont pas plus exorbitants que ceux obtenus par d'autres catégories sociales, mais on ne les voit jamais figurer dans les comptes et on omet généralement de les rappeler quand on compare les revenus des prêtres à d'autres.

Et puis d'autres avantages sont aussi obtenus dans cette évaluation (6) : jouissance gratuite des églises ; exemption totale d'impôts directs sur les sommes versées par les paroisses et certaines limites d'encroissement (circulaire 1231-10 du code général des impôts) ; revenus des biens immobiliers ; indemnités de biens immobiliers vendus par les communes propriétaires des églises ; exonération des impôts directs pour certains prêtres (suppléments ou chercheurs au C.N.R.S., que devient leur salaire ?) ; fait de bénéficier d'une employée de maison salariée sur un autre budget (selon du ou des prêtres ; mais le cas est d'ailleurs exceptionnel) ou de la voir, les prêtres-ménages exceptionnels (sur des ker-messes par exemple) et le produit des troques et ventes de porcelaines (encore parfois importées) ; et, enfin, la possibilité d'obtenir le statut de commerçant. Ouest a récolté 19 813 F en 1980 sur la vente des dantes.

En somme, en dépit d'efforts souvent remarquables pour rationaliser leurs comptes, les églises relèvent encore, par tout un côté peu visible de leurs ressources, du vieux système des « bénéfices » (terme du vocabulaire féodal, repris par le droit canonique pour désigner une entité juridique comportant un office sacré à remplir, avec le droit de percevoir les revenus attachés à cet office).

Il y a une dizaine d'années, aucun chancelier n'était en état de dresser seulement la liste exacte des propriétés des églises et de leurs propriétaires... C'était la conséquence de la séparation de 1905, mais aussi, on l'oublie trop souvent, de l'inflation de « personnes morales » imaginées au XIX^e siècle pour fonder d'innombrables « œuvres » ; non concernées par l'étatisation, ces multiples associations, sociétés civiles ou anonymes, survécurent mais prirent souvent leurs liens se dissolvant avec les églises. D'où des situations inextricables. Au-

Pour lui encore, l'archevêché de Paris conclut son récent dossier sur l'immobilier de l'Église à Paris — (7) par cette note :
 Seul est classé le patrimoine immobilier de l'association diocésaine : églises, presbytères etc., soit un peu moins de 0,05 % de la superficie de Paris intra-muros. Pour les autres biens, plus importants, la diversité de leurs possédants rend difficile même une approximation.

En effet, outre l'Association diocésaine et la SIKP (Société immobilière de la région parisienne) fondée en 1907 pour grouper les propriétés appartenant à l'Eglise et transformée, en 1970, en association « loi 1901 », il existe une centaine de sociétés commerciales et une soixantaine de sociétés civiles propriétaires d'immeubles et que l'archevêché ne contrôle qu'à 60 ou 70 % (nous ne comptons pas ici les propriétés des congrégations religieuses, sur lesquelles nous reviendrons). A ces difficultés, j'ajoute le fait que les milieux professionnels passent parfois des semaines à discuter des décisions — voir les affaires de Saint-Honoré d'Eylau à Paris (8) et de séminaire d'Anvers (9).

Tous comptes faits, l'immobilier des évêques plus que les neufs évêchés de France en 1979, le diocèse de Grenoble (dont presque toutes les églises sont propriétés des communes) a dépensé 320 000 F en réparations et gros travaux ; en revanche, le diocèse de Saint-Denis, récent et pauvre, qui comporte 113 églises (dont 40 appartenant aux communes) et des presbytères (dont 14 seulement aux communes), a dépensé plus de 5 millions de francs en charges immobilières, soit quinze fois plus que celui de Grenoble, pour un budget total cinq fois moindre (2.245 000 F contre 12 800 000 F). Certes le diocèse de Saint-Denis bénéficie de l'organe de prébération au sein de l'immobilier, que sont les Chantiers du cardinal et d'une prébération de la part des diocèses voisins, plus sésés comme Paris et Nanterre.

La loi du 2 janvier 1978 a intégré tous les chômeurs, prêtres, religieux et religieuses à la Sécurité sociale. En 1945, les fondateurs de la Sécurité sociale lui donnaient pour objectif la solidarité matérielle entre bien portants et malades, actifs et retraités, sans pécuniaire et chargés de famille.

Mais plusieurs catégories sociales ont été exclues de la Sécurité sociale : les fonctionnaires du régime général ; salariés de l'État et du secteur public, mariés et exploitants agricoles et travailleurs indépendants relèvent donc de régimes « spéciaux » ou « autonomes ». En 1948, les ministres de la culture sont mentionnés parmi les « professions libérales », mais les artistes constituent une cause d'assurance-vieillesse ; mais, en décembre 1948, l'assemblée des cardinaux et archevêques (l'assemblée plénière de l'épiscopat est alors toujours interdite par Rome) s'y oppose.

prote de la loi Viatte : « L'exercice du culte catholique n'est pas considéré comme une activité professionnelle au regard de la législation sociale, en tant qu'il se limite à une activité exclusivement religieuse. » Ainsi le clergé catholique est-il exonéré de toute obligation de retraite-vieillesse et de toute contribution aux allocations familiales. « Personne n'a échappé à la loi, sauf le clergé », commente un chancelier (10).

La loi, ajoute-t-il, prenait acte que le clergé faisait son affaire personnelle de sa protection sociale. »

En effet, la même année 1950, l'épiscopat créait la Mutuelle Saint-Martin, unifiant ainsi toutes les mutuelles diocésaines. Surtout, il faut noter que, au rebours de toutes les autres, la Mutuelle Saint-Martin n'a pas été créée par ses membres, les prêtres, mais par les évêques sans consultation de la « base ». Par le même procédé (la décision de l'organe supérieur (c) s'impose (c) s.)

UN EVÊQUE

Traitement de base	1 150
Résidence épiscopale	2 750
Traitement brut	3 900
Total retenues	— 0
Net imposable	3 900
Forfait meses	650
Rembours. déplacem.	580
Acomptes mensuels	— 2 750
Net à payer	2 380

UN CURÉ RURAL	
Traitement de base	1 150
Traitement brut	1 150
Total retenues	- 0
Net imposable	1 150
Forfait menues	650
Rembours. déplacem.	432
Caisse motorisation	-150
(emprunt pour achat voiture)	
Net à payer	2 082

UN PRÊTRE RETRAITÉ	
Traitement de base	396,67
Traitement brut	391,67
Total retenues	- 0
Net imposable	391,67
Forfait masses	650
Cemovic	758,33
[retraite vieillesse]	
Net à recevoir	1 800

les religieux en 1959, les religieuses en 1963, adhéreront à la mutuelle.

Pourtant, « il est avec le ciel des accommodements... ». C'est l'enseignement libre qui fut l'objet de la loi de 1959, qui a un dogme apparemment inflexible (et si la jurisprudence de la Cour de cassation) ; ou sait que les écoles catholiques peuvent en fait bénéficier d'un statut d'association, soit un contrat simple ; dans le premier cas, les cotisations patronales des enseignants sont de 100 %, dans le second l'Etat à 50 %. Mais dans l'autre cas ? Et bien : une circulaire conjointe du secrétaire de l'épiscopat et du ministre de l'Education, l'enseignement catholique, en date du 22 octobre 1979, conseille aux religieux sous contrat simple d'adopter le statut d'association, « en raison des avantages » de la loi. Notre chancelier commente : « L'Eglise de France démontre, une fois de plus, qu'elle est soumise aux autorités, que les considérations de droit ne tiennent pas devant les considérations financières. Je ne suis pas en mesure de dire si c'est une démission ou une astuce commerciale ! »

Quant à la retraite vieillesse, malgré l'obligation légale (1945), elle n'existait toujours pas. On se faisait d'ailleurs pas scrupule de demander pour les prêtres, religieux et religieuses âgés les allocations du Fonds national de solidarité, en se mettant soudain à considérer comme des individus isolés et démunis. Les allocations pour personnes âgées ont été, par conséquent, tout d'abord destinées à faire échapper à la solidarité nationale, qu'ils appartiennent à une collectivité solidaire ou non. Il faut donc que le ministre des finances lui-même (M. Giscard d'Estaing) abroge, en décembre 1969, les clauses à prendre en considération les fameux « avantages en nature » pour obtenir les

Enfin, en 1972, était créée la Caisse d'assurance pour les prêtres âgés (CAPA) ; l'âge de la retraite était fixé à soixante-dix ans. Les prêtres cooptés/allocationnaires étaient donc âgés de 67 ans, ce qui était extrêmement positif. Mais le rapport démographique pouvait évoluer très vite dans le mauvais sens. C'est ce qui explique le retournement complet de l'épiscopat envers la Sécurité sociale : alors qu'il avait encore fait échouer sa généralisation en 1967, il l'eut finalement d'autant plus volontiers généralisée que la loi du 24 décembre 1974 prévoit la compensation entre les différents régimes sur une base démographique.

Et c'est la loi de 1978, qui crée une caisse mutuelle d'assurance-maladie des cultes (entrée en vigueur le 1^{er} juillet 1980) et une caisse mutuelle d'assurance-vieillesse des cultes (entrée en vigueur le 1^{er} janvier 1979). Par le jeu de la compensation démographique (3 pour la population

française, presque 1 pour le clergé), cette dernière a coûté 257 millions de francs aux autres régimes en 1979 et 300 millions en 1980 (l'allocation annuelle par prêtre sera probablement de 10 360 F en 1981, soit 863 F par mois ; la cotisation payée par les moins de soixante-cinq ans sera de 5 100 F).

Ce que certains ont appelé « la chance inouïe de l'épiscopat » n'empêche pas celui-ci de chercher à obtenir encore d'autres fautes. Actuellement, le fonds national de solidarité n'est qu'un calcul simple : en 1980, la pension vieillesse vaut 9 100 F, les avantages en nature sont évalués à 7 681,40 F, soit un total de 16 781,40 F, qui dépasse donc le plafond de 16 500 F. Or une circulaire de la caisse vieillesse des ecclésiastiques (juillet 1980) indique que les hautes instances ecclésiastiques entendent bien ne pas céder là. Elles semblent être actuellement sur le point d'obtenir du ministre de la santé une réduction substantielle de l'évaluation des avantages en nature.

Des groupes de prêtres et de religieuses, en milieu ouvrier notamment, ont discuté, surtout au nom d'une solidarité avec les travailleurs qui est bien, en effet, dans l'esprit de la Sécurité sociale, les décisions prises par leurs évêques et supérieurs. Ceux-ci les ont traités de « gauchistes ».

Une bonne partie de ces groupes ont fondé, le 20 mai 1979, une Association pour la protection sociale et la défense des cultes (APSECC). Se refusant à être un syndicat, celui-ci se présente comme « un organisme des usagers, les regroupant en tant que citoyens, respectant et/ou prenant en compte les analyses des mouvements sociaux » (1). En fait, il s'agit de constater de l'extérieur, il semble que les membres de l'APSECC (ils sont actuellement plus de trois mille cinq cents) aient choisi de jouer le jeu de l'intégration à la Sécurité sociale. Maintenant, grâce à des sections locales, ils ont organisé un travail sérieux d'information, ils tendent promouvoir « le droit pour tous à une vraie Sécurité sociale ».

D'autre part, les prêtres, religieux et religieuses « qui sont partis » (selon l'expression courante) se sont regroupés dans l'A.P.R.C., l'Association pour une retraite convenable (12). Pour trente-sept ans et demi de ministère, ils ne recevaient, en 1979, qu'une retraite de 7 500 F par an, soit la moitié du minimum vieillesse. Ils ont obtenu des évêques une aide qui prévoit d'assurer à tous 20 000 F par an (avec 20 % en plus par enfant à charge).

« Il est plus habile de montrer ce qu'on a, maintenant qu'on n'a plus rien à cacher ! », déclare un responsable religieux. En effet, à l'exception de quelques monastères masculins fort connus et de certaines congrégations féminines, qui ne nous ont naturellement pas fait de confidences, la plupart des religieux et religieuses, nobles désormais de « compter leurs sous » et assaillis par la Sécurité sociale à aligner leur comptabilité sur celle de tout le monde, répugnent de moins en moins à une politique de clarification et d'ouverture.

On sait que le clergé régulier ne fait pas partie, à strictement parler, de l'Eglise de France, qui ne comprend que le clergé séculier sous la responsabilité des évêques. Toutes les congrégations religieuses sont indépendantes financièrement. Et, à l'instar des diocèses, elles sont autonomes entre elles. Mieux : chaque couvent, chaque maison, a son propre budget, que ne connaît pas toujours l'économe général. Moins encore que pour les diocèses, il sera donc possible d'établir ici une évaluation d'ensemble et des comparaisons.

Les religieuses sont près de six fois plus nombreuses que les religieux. Parmi elles, les sœurs

ARTISANS D'HIER
des communications d'aujourd'hui
1850 1950
HOTEL DE ROHAN
87 rue Vieille du Temple - Paris 3e
T.L.J. (sf mardi) 11h à 18h, du 9 Avril au 8 Juin

[illegible]

[illegible]

AFRIQUE DU SUD

Puritanisme et apartheid au jour le jour

« L'Afrique du Sud change », entend-on dire surtout à l'étranger. C'est vrai, le discours officiel a évolué. Et, dans certains milieux blancs, anglophones et afrikaners, on commence en privé à se sentir un peu honteux du système. Mais les scènes de la vie quotidienne de Johannesburg au Cap demeurent marquées par un puritanisme victorien et la froide violence de l'apartheid.

PATRICE CLAUDE

JOHANNESBURG, février 1981. — André Le Roux du Toit, un poète afrikaan, accompagné d'un jeune homme, se promène devant un juge de la ville de Port. Il a écrit une satire « ignoble et offensante » d'un verset du Grand Livre. Le poète, qui cherchait surtout à railler l'ignorance du rand (la monnaie sud-africaine) de ses contemporains, mettait Dieu, revêtu sur terre, dans la peau d'un hémorroïdier de la Loterie nationale. L'œuvre impie et la venue qui l'aurait été interdites. Comme le sont chaque mois des dizaines de livres, des centaines d'études, des posters, des tee-shirts, des films et des magazines qui ont en l'idée « révolutionnaire » d'aborder la résistance noire, le communisme ou le sexe.

En Afrique du Sud, on ne se baigne ni avec Marx ni avec Jésus. Le 7 avril, à Johannesburg, c'est la fête du Rand Show, vaste foire internationale consacrée à l'art, à la culture, à la science, à l'histoire, au savoir et à ce qui se passe dans le monde. Un sculpteur allemand, Kurt Lössgott, a été invité à présenter ses œuvres. Parmi elles, une superbe croix de fer sur laquelle l'artiste a sculpté le squelette d'un cochon. Kurt Lössgott a, bien entendu, été sommé de retirer sa croix « blasphématoire ». Les Allemands de Berlin et de Francfort, qui ont, paraît-il, acclamé l'œuvre du maître, sont des impies.

Les Afrikaners, eux, respectent la religion, avant même l'apartheid. D'ailleurs, 90 % des Blancs sont des chrétiens et ardeurs pratiquants. Martin et noir, radio et télévision nationale diffusent des sermons. Le dimanche, aucune activité commerciale n'est tolérée. Les magasins, les cinémas, les théâtres et les discothèques sont fermés. On ne s'amuse pas le jour du Seigneur. Mais on peut boire et frissonner en privé. Les loueurs de films vidéo, ouverts le dimanche sur autorisation spéciale, se font de riches fortunes. Ceux qui ont les moyens et les contacts peuvent même trouver au marché noir quelques bons vieux pornos bien gras qu'on se projette entre amis.

Pudeur

PRETORIA, novembre 1980. — Un publicitaire a l'idée d'utiliser le David de Michel-Ange pour une campagne de papiers peints. Pourquoi pas ? En Afrique du Sud, à la télé, on utilise bien les femmes noires pour vendre de l'assurance. « Oh merci à la madame, avec Beuk non travail est plus facile ». Bref, on rédige les messages radio, on imprime les affiches, on envoie les photomontages aux journaux. Tout est prêt, la fusée Michel-Ange va décoller. Mais un fonctionnaire, d'un haut poste, découvre le projet. Décision administrative. « Vous ne pouvez pas faire ça, pensez à la famille ». Pour éviter de mettre la clé sous la porte, notre publicitaire dut habiller le beau David d'un minipol noir.

Mlle Almeda Kruger, pulpeuse petite blonde boer, au début du même mois, s'est fait expulser de la piscine centrale. Motif : le soutien-gorge

de la joyeuse maîtresse était resté au vestiaire. Almeda Kruger se souviendra longtemps de l'incident. A trois ans (deux plus un) on a de la mémoire. Seuls, les gosses noirs dans des endroits qui leur sont attribués ont droit — au premier degré — au bronze intégral, parce que « eux, vous comprenez, ce n'est pas pareil, c'est leur costume ». Vive la différence !

La chair n'est tolérée que si elle est noire. Ou rouge, bien taillée : « La violence, n'est-ce pas, est inhérente à notre société ». Par contre, tout ce qui ressemble au galbe d'un sein blanc, sur les plages, la pellicule ou le papier, est inamoviblement puni par la loi.

Le nudisme est évidemment interdit et les petits malins qui s'y risquent tous les week-ends sur une certaine plage du Cap s'exposent, outre la brulure des coups de soleil, à de lourdes amendes distribuées à la pelle-toutte par des constables, tenus camouflés et rangés, qui lancent précipitamment des rafales sur les « endroits de débauche ». Il existe pourtant exactement 100 mètres de sable réservés aux adeptes de R.A. Sea-Point, au Cap, sur une longue plage de 2 kilomètres, on a dressé entre vagues et ville un mur de béton haut comme trois pieux. Spring-boks, derrière lequel se promènent des Blancs du sexe masculin âgés d'au moins dix-huit ans, sont autorisés à montrer leur anatomie.

Des charters entiers de caduc, de fonctionnaires, d'hommes d'affaires et même d'ouvriers s'envolent chaque fin de semaine des plus grandes villes du pays vers ces « îles du vide » qu'on appelle spécialement construits à l'étranger, dans les *homelands* pseudo-indépendants réservés aux ethnies noires. L'entre-deux-semaines, la radio clame à longueur d'antenne les « *factes existants de Sun-City* », au Bophuthatswana. Dans cette « cité du soleil », mini-État de lune sur un océan de misère, on a bâti un complexe hôtelier, le « Las Vegas d'Afrique », où l'on trouve tout. Les « *brigades cochonnes du week-end* », comme dit un journaliste local, viennent s'y livrer à tous les plaisirs interdits chez eux. Ici, fini l'apartheid et la censure. On peut voir des millions de Blancs patienter des heures, boire en main, devant le club porno. Ici, les puristes puritains de Johannesburg s'offrent pour quelques piécettes dorées les plus belles « *jungle girls* » d'Afrique. Ici, le paysan du Transvaal peut flamber sur les tapis verts et passer avec sa maîtresse à sous sans risquer l'embastillement. D'ailleurs, « les hôtels et les jeux constituent une part essentielle des revenus des *homelands* ». C'est la cuisine pour toutes les populations de tomber comme des mouches à cause de la malnutrition et des poches tropicales qui l'accom-

pagnent, mais c'est une autre histoire.

Durban, Noël 1980. — On se demande pourquoi les Indiens ont choisi de vivre dans cette ville. Il y fait chaud et humide, c'est un des rares endroits du pays où sévit un vrai climat tropical. Et cette belle matinée de la Noël, des centaines de familles sont venues faire trempe dans les vagues sèches de l'océan Indien. C'est la fête, on boit au peu, on fait de la musique, les enfants hurlent, on s'écoule. Soudain surgit la mari-chausse. Démarche martiale, les tuniques blanches s'approchent des bords. « *Dégagez ! Ici, c'est réservé aux Blancs ! Vous ne savez pas lire ?* » A Durban, cité estimée où vivent 60 % des Indiens du pays, les enfants de Gandhi, qui à lui-même longtemps vécu ici, ont rebaptisé la grande bleue « *Océan européen* ». Comme à Port-Elizabeth, East-London ou Le Cap, les plus belles plages, les mieux situées, sont interdites aux Indiens et aux non-Blancs. Au début avril, au Cap, Mme Wachiela Brown traverse avec son fils de cinq ans une plage réservée aux hommes blancs du nord. Mme Brown a été condamnée à 20 rands d'amende. « *Nous les voleurs sur les plages* », disait Churchill au parloir d'autres gens.

La zone « grise »

Pretoria, janvier 1981. — Pour la première fois, deux restaurants n'ayant pas la qualification « internationale » reçoivent l'autorisation d'ouvrir leurs tables à toutes les races. Bien. A Johannesburg et au Cap, plus compliqués, il en existe déjà plusieurs dizaines, mais la majorité, l'immense majorité des débits de boissons et des restaurants du pays demeurent classifiés, noir ou blanc.

Le 20 février 1981, une célèbre discothèque du Cap située dans une « zone grise » (où Noirs et Blancs cohabitent sans se mélanger) reçoit l'ordre d'interdire l'entrée aux Blancs. Il y a trop de « *coloureds* » ; et puis le patron, M. Averet Irmel est un Indien. Pour s'en sortir et éviter d'avoir un « *officier contrôleur des races* », à sa porte, M. Irmel s'est offert une belle page dans les journaux locaux : « *Membres de la communauté blanche, sachez que nous, les Noirs, nous détestons autant l'apartheid que vous. Mais évitez-nous des ennuis, ne venez plus au club, merci !* »

M. Pietro Cassani, un Napolitain, propriétaire d'un excellent restaurant, « La Fiesta », à Beaufort, se voit enfin attribuer la licence qui va lui permettre de faire la cuisine pour toutes les races qui ont les moyens de s'offrir sa table. Il court au bureau local de l'administration. Là, déception, il devra, s'il veut son permis, faire construire de nouvelles toilettes pour les non-Blancs et séparer sa salle en deux comme un dindon. « *Ce soir, je jure avec les blancs, tu prends les noirs* ».

Une trentaine de journalistes sud-africains invités par la société Fort-Afrique du Sud font le tour d'un grand hôtel de Johannesburg, le Rand International.

mal. Après les libérations, les invités grimper à l'étage supérieur au club disco « Raffles », la plus grande chaîne de discothèques du pays. Avec eux, trois Noirs du service de relations publiques de la firme. Blanc, mais compréhensif, le directeur du Rand, qui n'a pas la licence internationale, autorise « *exceptionnellement* » les Afrikaners à entrer, mais il y met une condition : « *Surtout qu'ils ne dansent pas* ». Comme un seul homme, les trente invités et les cinq invités se sont levés et ont pris la porte. Ce qui prouve qu'il y a des gens bien en Afrique du Sud.

William

Johannesburg, mars 1981. — William Ramaputtha est grec de café depuis quinze ans à Johannesburg. Avec les pour-boires, en travaillant quinze heures par jour, il se fait dans les 150 rands par mois (environ 900 francs). Ce qui n'est pas beaucoup si l'on sait que 1 litre de lait vaut 1/2 rand et 1 kilo de viande de bœuf 4 rands. Quand une usine d'automobiles lui propose 200 rands par mois pour quarante-cinq heures par semaine, il rend son tablier. William est allé se mettre en règle avec les autorités. Étranger sur la terre où, lui et bon nombre de ses confrères ont vu le jour, William n'est pas autorisé à changer d'emploi si de catégorie sans se faire eunegriste. Contrairement à ce qu'il croyait, il n'est pas non plus qualifié pour habiter de façon permanente dans la cité noire de Soweto, située en zone urbaine blanche. D'accord, la loi prévoit que tout employé noir qui a travaillé dix ans de suite pour le même patron obtient après dix ans la même ville, peut bénéficier d'un permis de résidence permanente dans la cité d'à côté. Mais voilà, citoyens d'un *Homeland* « indépendant » où il n'a jamais mis les pieds de sa vie, mais qu'on lui a attribué en fonction de la langue qu'il parle. William reçoit chaque année un permis de travail de douze mois. C'est rentrer au moins une fois par an dans sa tribu, il ne peut prétendre à la citoyenneté. Il ne peut travailler pour le même employeur pendant quinze ans. Astucieux en diable, non ? Bref, « *travailleur contractuel* ». William, d'ailleurs, n'avait pas le droit de se marier avec sa femme et ses trois gosses dans le deux-pièces sans électricité qu'il occupait à Soweto-Noirs. Tous les cinq ans, il reçoit un délai de soixante-douze heures pour aller s'installer dans un appartement voisin (1).

Tous les jours, des Noirs se font arrêter classés du rang de ceux qui posent problème. La scène de l'expulsion aurait pu se passer à Johannesburg même, « *white* » signifie « *blanc* » en anglais, mais on encourage à y travailler le jour et à rentrer dans leurs chièvres la nuit. Elle aurait pu concerner Elizabeth Thokozani (vingt-quatre ans) qui avait, d'ailleurs, comme des centaines d'autres, à l'ouest un grenier en ville blanche à côté de son travail, avec la complaisance d'un Blanc qui signait les papiers à sa place, Elizabeth et Willem — oui, Afrikaner — ont payé chacun 200 rands d'amende (ou trois mois de l'impré) : La femme a, bien entendu, été expulsée.

Quelques statistiques pour bien fixer les idées. En 1980, 81 000 Noirs ont été arrêtés pour violation des règles sacrées de l'apartheid. Certains n'avaient pas leur « *passbook* » en règle, d'autres étaient restés plus de soixante-douze heures en zone urbaine blanche (il n'y en a pas de Noirs, mais une autorisation, etc. Depuis 1948, mille blancs ont les descendants des Boers ont pris le pouvoir, douze millions et demi de Noirs ont été mis à l'emprison pour une heure, six mois ou dix ans.

Un universitaire du Cap, le professeur Savage, a fait une savante étude pour calculer le coût de cette seule partie visible de l'apartheid (112 millions de rands) : lettres pour les non-Blancs 350 000 Noirs vivant sur le territoire sud-africain, le leur, ont été rééduqués par camions, par trains ou par avions des barreaux tout neufs.

On n'avait plus besoin de leurs services en « terre blanche ».

(Lire la suite page VIII.)

REFLETS DU MONDE

000ПРВАВА

Un faste exagéré

La commission de contrôle du comité central du parti communiste de l'U.R.S.S. a eu à connaître d'une affaire scandaleuse concernant d'étranges pertes de chasse organisées en Yakoutie, en Sibérie orientale.

Selon la Pravda, c'est un véritable braconnage, et non pas une chasse, qui fut organisée dans la région de Tompon en l'honneur de personnages moscovites en visite dans la région : le président du syndicat des Travaillateurs de l'industrie charbonnière et un chef de section du même syndicat. Ce fut le 1^{er} secrétaire local du parti qui se chargea de l'organisation de la chasse à laquelle prirent part également les petits potentats locaux.

Ainsi, sous prétexte d'inspecter des travaux forestiers, il se procura un hélicoptère de l'aviation civile en indiquant de faux noms de passagers. Et c'est à partir de l'hélicoptère que furent tués deux ours et un élan, dont les participants se partageaient la viande. De plus, pour pouvoir justifier la chasse à l'élan, le secrétaire local du parti rédigea un document et, du plus, tenta de faire pression sur un inspecteur des chasses, qui dénonça la fraude et estima les dommages causés à l'État à près de 24 000 francs.

Le mauvais secrétaire a été chassé du parti, de même que six principaux fauconniers de ce braconnage. Et, de surcroît, ils devront comparaître en justice.

LA LIBRE BELGIQUE

Des pêcheurs heureux

Le quotidien belge *La Libre Belgique* raconte qu'un Japonais « un pêcheur de chiquette et un an, son fils et son frère, sont devenus propriétaires de 46 kilos d'or. Ils ont trouvé le fabuleux trésor, qui représente une course de 28 millions de francs, (environ 4 millions de francs), en pleine mer, le 3 mai 1978. Les trois japonais allaient à la pêche à la ligne, voguaient au fil de l'eau, fides des chambres à air. La police pense que l'or appartenait à des trafiquants qui l'avaient introduit en fraude, probablement de Corée du Sud, qui n'est distante que de 200 kilomètres. Comme le veut la loi, les propriétaires du trésor disposaient d'un délai de trois ans, pour revendiquer leurs droits ».

LISTY

C'est l'initiative personnelle qui manque le plus

« LISTS », organe de l'opposition socialiste tchécoslovaque fondé à Rome, relate que l'Inchodmatrice économique du comité central du P.C. tchécoslovaque « *Homopodarsk Noviny* », alerté par le fait qu'il ne recevait de moins en moins de rapports sur l'adoption d'initiatives personnelles, a fait une enquête sur l'initiative personnelle dans le travail, ou plus exactement sur les obstacles les plus importants à la mise en pratique d'une initiative personnelle, engagée et non formalisée. L'enquête est intéressante parce qu'aucune des personnes interrogées n'a osé mentionner les raisons profondes de ces faits, mais qu'il s'agit pour- tant tous d'initiatives personnelles. « *Homopodarsk Noviny* » écrit notamment : « Cela paraît incroyable de les entendre (...) parler d'irresponsabilité et d'incapacité d'envie, de survie du passé, de doctrines et même de cas de pour et de l'absence qui faussent la mise en pratique de l'initiative personnelle ».

« LISTS » relève dans l'énumération des principaux « obstacles » faits par les personnes interrogées à l'Inchodmatrice du P.C. tchécoslovaque : « Tout d'abord, le manque de matériel et le comportement des fournisseurs : l'impossibilité d'assurer à temps et régulièrement le matériel et des pièces de rechange, les livraisons irrégulières de produits semi-finis, le manque de matières premières qui empêchent les machines, etc. En fait, le système de rémunération : l'indifférence des travailleurs nait du fait que ceux qui travaillent beaucoup et bien ne sont pas suffisamment payés que ceux qui ne font pas grand-chose. Enfin, la centralisation, le bureaucratisme et le formalisme : on considère comme plus important de prendre beaucoup d'engagements pour remplir le plan plutôt que de s'interroger sur l'apport concret ainsi réalisé ; il y a une trop grande quantité de règlements et de décrets contradictoires (...) ; il y a peu de possibilités de prendre des décisions sur quoi que ce soit sur les lieux de travail (...) ; l'incompétence professionnelle, l'indifférence bureaucratique, l'arrogance, l'altéisme (...) quand les gens travaillent à une tâche dont ils ne sont pas persuadés qu'elle a un sens, on ne saurait s'attendre à des initiatives individuelles (...) ; plus l'indifférence à l'égard de tout ce qui se passe dans notre société (...) ».

Si un y ajoutait la corruption et la concussion, ce serait la liste des doléances qui, en Pologne, a fait naître le syndicat Solidarnosc. Mais, en Tchécoslovaquie, il y a fort à parier que si une enquête était faite dans une entreprise, on ne saurait s'attendre à un tel constat. Mais, en Tchécoslovaquie, il y a fort à parier que si une enquête était faite dans une entreprise, on ne saurait s'attendre à un tel constat. Mais, en Tchécoslovaquie, il y a fort à parier que si une enquête était faite dans une entreprise, on ne saurait s'attendre à un tel constat.

000ПРВАВА

Rien à faire pour la belle blonde !

« La maladie est délicate, attrayante, charmante et séduisante », raconte le magazine ouest-allemand DER SPIEGEL en parlant avec la médecine elle-même de la blonde. Elle étudie ses propres de jargon psychologique. Mais, quel que soit le diagnostic, auquel le médecin parvient (tristesse, dépression ou hystérie), et quel qu'il soit de faire pour la soigner, rien ne réussit. Ces schémas inférioritaires, ont constaté des scientifiques australiens, ont couramment le même schéma : le syndrome de la blonde idiote. « *Grâce à son apparence, elle a pénétré dans un monde brillant, où elle se sent constamment déçue sur le plan intellectuel. Sur les salons jolis cobayes examinés par les Australiens, il a été constaté que le Q.I. déclinait à mesure que la beauté mentale »*.

مکذا من راصل

La balade des juges

CATHERINE KONRAD

L'alcoolisme

Les prisons bondées

Le premier, c'est l'allègement général des peines : trop de gens croussent depuis trop longtemps en prison pour des infractions mineures. Les géolés pourraient renforcer plus de cent mille détenus pour une population de 34 millions d'habitants. L'encombrement pén-

Autre sujet d'insatisfaction :
des peines de prison prononcées
par les collèges répressifs. Tribu-
naux municipaux formés unique-
ment de jurés populaires élus, ces
collèges statuent sur les petits dé-
lits : infractions routières, alcoo-
lisme, etc., ils prononcent sept
cent mille condamnations par an.
Des peines de substitution de tra-
vail social peuvent être imposées

Indépendance

explicables ont été signalés au DR. A l'issue d'une garde à vue quarante-huit heures, le procureur décide seul d'inculper, emprisonner et d'instruire. L'accusation et l'instruction, profondes sont entièrement et

de cette dernière afin que les
connaissent à vivre et à tra-
vailler ou pays » avec leur tradi-
tion, leur culture, leur religion,
leur nationalisme et leur patrio-
tisme. Cette écrasante majorité,
dominée par un pouvoir qui vou-
lait ignorer, redonne un sens et
un dynamisme à de vieux mots
qui, elle veut que les choses cor-
respondent aux noms qu'elles
portent : elle exige une vraie dé-
mocratie, vraiment populaire,
vraiment socialiste et vraiment
française.

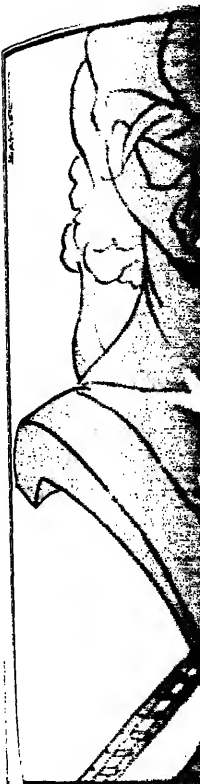
1 F = 7 zlotys au cours officiel et
25 zlotys au noir.

Puritanisme et apartheid

Willy doit remettre à la caisse la somme de 588 rands. Le salaire d'un infirmier mérité est fixé à 35 rands, et encore moins pour le Noir. Willy doit rembourser le top-perçu. Il refuse, l'argent a été dépensé. L'affaire s'est enca-gitée quand le mérité-blanc a annoncé au juge qu'il voulait être coloured -, un point c'est tout. On imagine la mine horrifiée du magistrat. *Choiest ? Voilà un zidist qui choisit de rendre sa*

... ont du sang noir dans les
... , associée stérilement l'in-
... . Oui, en raison des ma-
... interraciaux sur lesquels,
... dix-septième et dix-huitième
... , on n'avait pas encore jeté
... mathématique, et de la dispersion
... géographique qui a suivi, « peu
... *frankofonians* peuvent se vanter
... d'avoir une ascendance purement
... nche ». Tous les héros de
... l'Afrikanerdom, du grand Trek
... la guerre des Boers : Le roi

...jusqu'à la barbe puante de M. Louis Stofberg, maire général du parti d'extrême droite, le H. N. P. En 1961, la classification raciale de cinquante-deux personnes a bégayé. Le détail vaut le dépeint un métis sont devenus blancs. Les Blancs ont été les Métis, ont été Indiens ont été blancs en Métis et quatre en Métis, mais dix Malais ont été blancs chez les Indiens, de ce que dix Métis. Ce n'est pas tout. Trois Métis et six Blancs ont été classés Chinois, tandis que les Chinois était réintégrés les Blancs, et deux redescendus chez les Métis. Enfin, Blancs sont passés chez les Indiens. Le compte y est, un peu étrange. Comme tout ce qui



Jack

[illegible]

LES HOMMES DE LA FRATERNITE
Michel Clevnot



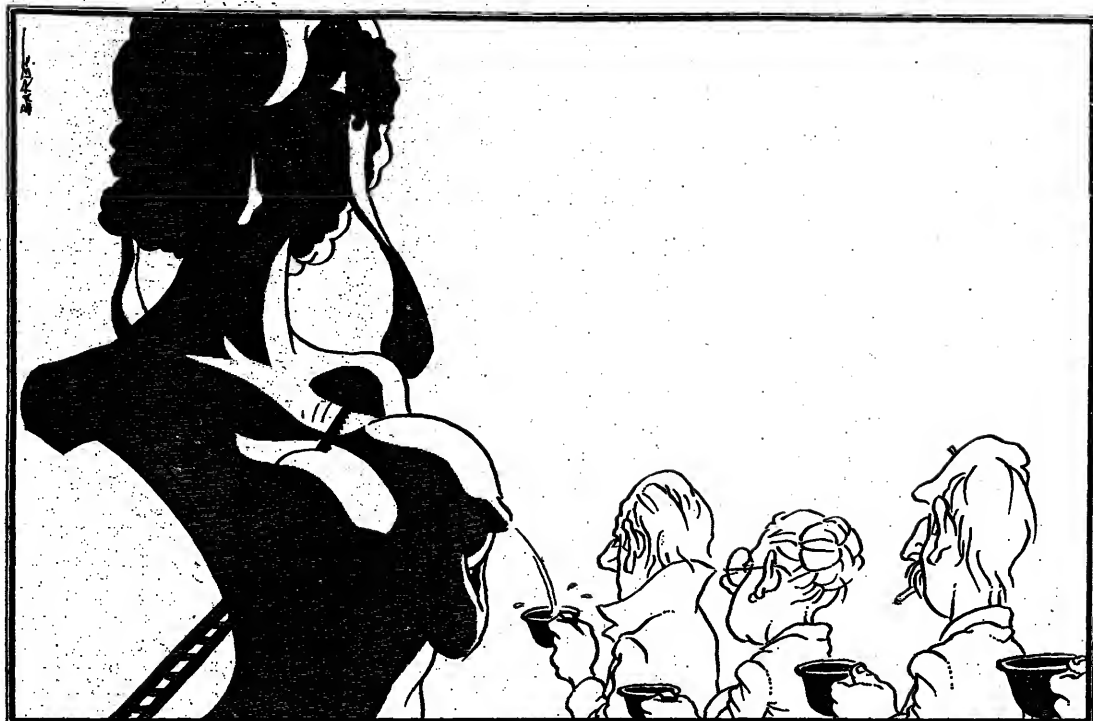
LES HOMMES DE LA FRATERNITE
par
Michel CLEVNOT
511 pages
Format 16 x 24

FERNAND NATHAN

Ce premier tome d'une grande fresque retrace l'histoire du christianisme en commençant au premier Nôê de notre ère.

De grands tableaux colorés, vivants, pleins d'anecdotes et d'aventures, fruits d'un immense travail de recherche et de documentation.

FERNAND NATHAN



ANDRÉ BARBE

DÉMOCRATIE

Jacques Lesourne face aux groupes de pression

JACQUES LESOURNE, cinquante-deux ans, est professeur au Conservatoire national des arts et métiers et à l'Institut Auguste-Curie. Après avoir été l'un des principaux artisans du calcul économique en France, il a axé sa réflexion sur l'analyse et la prospective des grands problèmes de notre époque (relations internationales, emploi...). Il a écrit les *Systèmes du développement*, le rapport « Interférences » pour l'O.C.D.E., et joué un rôle important dans la préparation du VIII^e Plan. Il est actuellement sur le point d'achever un grand ouvrage de prospective économique, sociale et politique.

« A l'heure des bouleversements planétaires et de la croissance ralentie, l'évolution sociale, pourtant nécessaire à l'adaptation, semble largement freinée par de nombreuses rigidités. Certaines ébranlent la société bloquée, vous pouvez parler d'oligopolisation de la vie sociale ; qu'en pensez-vous par là ? »

— Dans le concept d'oligopole social, l'analogie économique est évidente. Un regard sur le passé permet de mieux comprendre. En 1789, la bourgeoisie triomphante crée les corporations pour éviter les coalitions d'ouvriers ; elle ne désignera ni les droits de douane, ni les ententes, ni la recherche de situations de monopole. Elle apprendra à ses dépens que la concurrence par les prix peut être mortelle, qu'il faut circonscrire la lutte économique et ne pas chercher en toute circonstance à détruire un concurrent. Avec l'abaissement des coûts de transport, la consommation de masse et les économies d'échelle, bien des marchés élargissent vers des structures d'oligopole : quelques producteurs en face de la multitude des acheteurs. Mais les membres de l'oligopole ne se battent pas jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils manipulent les prix avec prudence, privilégiant le combat par la publicité ou par l'innovation, grignotant ou concédant des pourcentages de parts de marché...

« Face à des entreprises se consultant sur les salaires ou disposant d'un monopole local du recrutement, qui ne connaît la réponse du monde ouvrier du dix-neuvième siècle ? La création de comités pour contraindre les entrepreneurs à négocier ou pour détruire l'économie capitaliste. »

« Professeur de tous les pays, aimez-vous ? » Les structures économiques et politiques des pays développés en ont gardé la trace indélébile.

— Mais le mécanisme d'oligopolisation ne s'est pas arrêté là : il a englobé progressivement les autres groupes sociaux — en premier lieu, les paysans aux revenus depuis longtemps irréguliers à cause des aléas climatiques et de l'effondrement des cours en cas de mauvaises récoltes. Puis les fonctionnaires embauchés par le peu de risques qu'ils couraient et désireux d'opposer une bureaucratie syndicale à la bureaucratie de leur employeur sans visage. Puis les cadres, puis les médecins, puis...

— Quelle est l'origine de l'oligopole social en France ? Pourriez-vous citer quelques-uns des groupes de pression qui le constituent ?

— Il faut bien voir que, dans la plupart des pays occidentaux, en réponse aux aspirations des groupes sociaux, l'oligopole a prospéré à l'abri de la croissance durant près de trente ans, augmentant la sécurité de chacun, mais au prix de l'ossification de l'ensemble.

— En France, les exemples abondent : les producteurs de choux-fleurs, les éleveurs de lamons, les vignerons du Languedoc ont leurs organisations

La floraison des groupes de pression traduit l'oligopolisation de la vie sociale et modifie profondément le fonctionnement de la vie démocratique.

MICHEL GODIT

quedoc ont leurs organisations spécifiques au sein de la grande famille agricole tout comme les boulangers (suivez le bouf...) ou les boulangers (la guerre du croissant) au sein de la famille boulangère. Une autre nouveauté ? L'apparition d'associations qui se proposent de défendre sur des points précis les intérêts de vastes catégories hétérogènes : les abonnés au téléphone, les motocyclistes, les automobilistes, les contribuables, les locataires, les propriétaires, les consommateurs, les femmes...

Le mécanisme est simple : chaque réglementation de l'Etat fait naître son lobby, et chaque lobby s'efforce de faire adopter une réglementation. D'ailleurs, s'en est-il plus commode pour les gouvernements. Point n'est besoin de s'interroger sur les modalités de la participation. Pour chaque mesure qui se prépare, il suffit de consulter le lobby correspondant. Peu importe qu'il exprime assez mal les aspirations de la base. Il est là : ses fonctionnaires parlent le même langage que ceux de l'Etat, ils commencent exactement le tracé du front, la liste des mots codés qui doivent déclencher leurs colères, le point fortifié qui constituera un objectif raisonnable... Le soufflé des grands débats d'après-guerre a disparu de ces manœuvres qui ne se résolvent que par une complexité accrue du droit.

— Un afflux supplémentaire de petits groupes organisés vient encore compliquer l'oligopole social, groupes d'écologistes, associations de défense, groupes linguistiques... Ensuite, avec le respect des autres, la possibilité pour quiconque, pour peu qu'il représente un groupe identifiable, aussi minuscule soit-il, de bloquer au nom de ses intérêts le fonctionnement de systèmes immenses.

« Mais les nouvelles aspirations qui émergent dans les sociétés industrielles ne changent pas seulement le jeu de l'oligopole : elles le remettent en question. L'individu qui se libère n'a que faire de consignes syndicales choisies en fonction des luttes sociales à l'échelle d'un pays ; le groupe où il s'inscrit a des exigences plus immédiates : s'exprimer sur son travail, en adapter le contenu à ses aspirations, utiliser pleinement ses capacités, disposer de liberté dans l'utilisation de son temps... Dès lors, les syndicats prennent peur. Pendant des années, ils ont cherché à limiter le jeu dans l'entreprise à un échange entre la direction et leurs représentants, et voilà que risque d'apparaître un troisième partenaire : la base.

— Quelles sont, à votre avis, les principales conséquences de cette extension de l'oligopole social que vous venez de décrire ?

— Elles sont, me semble-t-il, d'une double nature : en premier lieu, l'oligopolisation sociale tend à freiner la croissance et à ralentir l'adaptation au sein des sociétés développées. En d'autres termes, il est en général plus important pour les organisations émanant des groupes sociaux d'obtenir des avantages directs pour leurs mandats que de promouvoir un développement économique d'ensemble.

« D'où la seconde raison de l'importance du phénomène et qui tient aux procédures de négociation : l'oligopolisation sociale tend à transférer du système économique au système politique la satisfaction de nombreuses demandes. Or rien ne peut être plus différent que le fonctionnement de ces deux « marchés ».

Sur le marché économique, toutes les mises s'additionnent, le vendeur tient compte de tous les acheteurs, même des plus petits. Sur le « marché » politique, seuls comptent les bénéfices et les pertes de taille suffisante pour accéder à la conscience des personnes concernées. Aussi, le pouvoir politique satisfait-il, l'une après l'autre, les demandes des divers groupes en négligeant ceux que fois les pertes que ces mesures infligent au plus grand nombre. Pertes faibles au niveau de chacun, mais parfois considérables à l'échelle de la collectivité. Mais il y a pire : chaque joueur de l'oligopole est censé représenter la totalité des intérêts d'un groupe social. C'est la fiction des organisations représentatives que la France connaît bien.

« La conclusion tombe d'elle-même : l'oligopolisation sociale altère les performances d'une société. Défavorable à l'efficacité et à l'adaptabilité, elle renforce la sécurité en se consacrant en priorité au maintien et à l'amélioration des avantages acquis ; ses effets sont ambigus en termes d'égalité, de liberté et de participation, car elle peut aussi bien contribuer à la protection des privilèges qu'à la défense des

groupes opprimés, à la libération des dominés qu'à la multiplication des règlements, à l'extension de la participation qu'à sa confiscation par les structures de représentation.

Trois démocraties

— Dans un système démocratique, les citoyens sont supposés être égaux en droit et les élus être représentants du peuple. L'oligopole social n'a-t-il pas transformé cette règle du jeu démocratique en fiction puisque les citoyens isolés n'ont aucun moyen de se faire entendre par des élus qui sont avant tout à l'écoute des groupes d'intérêts ?

— Les démocraties occidentales sont un mélange de trois démocraties. Une démocratie formelle qui, par les bulletins de vote, donne la légitimité au législatif et à l'exécutif dont dépend l'appareil de l'Etat. Une démocratie corporatiste qui réunit le gouvernement et les autres membres de l'oligopole sociale. Une démocratie spontanée qui fleurit çà et là à l'initiative de groupes multiples de citoyens.

— Entre ces trois démocraties, le jeu est incessant, complexe, souvent heurté. Une grève éclatante à la base (démocratie spontanée) que patrons et syndicats cherchent à y mettre fin par des négociations (démocratie corporatiste) ou demandent même à l'Etat que soit pris un décret ou votée une loi (démocratie formelle). Le Parlement s'apprête-t-il à discuter d'un texte (démocratie formelle), que les groupes de pression se mobilisent pour influencer les députés et lancer leurs cadres dans la rue (démocratie corporatiste) ; les masses suivent ou non (démocratie spontanée).

(Lire la suite page X.)

Le Canada prépare l'exploitation intensive de ses réserves de gaz dans l'Arctique. Un projet titanesque que Jules Verne aurait sûrement apprécié...

BRUNO BETHOMAS

Depuis lors, le cours du gaz naturel a presque été quadruplé. Le temps passé a permis par ailleurs de préparer les dossiers techniques et de tenir de nombreux *hearings* (auditions publiques) sur l'environnement, la sécurité et les effets socio-économiques du projet pour la population immit.

Véritables monstres marins de 375 mètres de long, ces bateaux devront pouvoir passer dans une glace de 2,5 mètres d'épaisseur et naviguer au milieu d'icebergs de 20 mètres d'épaisseur et de 120 mètres de large. Ils auront une coque trois fois plus épaisse que celle des méthaniers courants, et leur propulsion sera cinq fois plus puissante (de l'ordre de 150 000 chevaux). Quant à leur capacité de transport, elle sera de 140 000 mètres cubes. Ces navires pourront parcourir la distance complète de l'usine de liquéfaction à l'unité de regazéification en treute-trois

Retombées

De plus, la société américaine a accepté de prendre la majeure partie du risque financier à sa charge. Dès lors qu'un méthanier sera arrivé, elle s'est en effet engagée à équilibrer le compte du vendeur même si aucun bateau ne livre de gaz pendant trois ans et pour les sept années suivantes si 50 % des cargaisons seulement parviennent à bon port. Une garantie que ne peuvent donner ni Gaz de France, ni Alstom Atlantique, ni même sans doute

Depuis lors, les deux sociétés, les plus engagées dans la partie canadienne de ces zones boréales, Panarctic et Dome Petroleum, ont mis au point la construction d'îles artificielles d'exploration. Et Dome dispose d'un driftoir, la *Kigoriak*, qui doit prouver qu'il est possible de naviguer toute l'année dans une mer de Beaufort dont la glace a parfois une épaisseur de plusieurs mètres.

En 1969, le *Manhattan*, pétrolier brise-glace de 350 000 tonnes, avait été le premier navire de commerce à vaincre le passage du nord-ouest. Pourtant, les difficultés de la navigation polaire avaient fait préférer, pour l'exploitation du pétrole de l'Alaska, la construction d'un oléoduc de 1 360 kilomètres. Le coût de celui-ci, les menaces portées à un équilibre écologique très fragile (le lichen que broutent les rennes met vingt-cinq ans à se reconstituer, les empreintes de pas subsistent durant trois ans) augmentent aujourd'hui à rebroussement la voie maritime.

Mais, dans une aventure aussi exceptionnelle, ne faut-il pas faire preuve d'imagination dans les modes de financement et prendre sa part de risques ? Car, pour s'être que pilote, le projet s'en doit pas moins coûter près de 1,5 milliard de dollars de 1980. Les mécaniciens, par exemple, une fois construits, reviendront à près de 1,7 milliard de francs chacun.

Au-delà de la vente possible de matériels français, participer à ce projet, donc prouver que les ré-

Jacques Lesourne

(Suite de la page LX)

pléide de la minorité; dont les adeptes vivent intéressés les mêmes demandes, cherche à vivre, comme un poison, dans l'eau d'une majorité bienveillante; elle s'efforce de s'insinuer dans l'administration, les partis, les sociétés, les associations sociales. Son drame, c'est celui de tous les spontanéismes : la permanence de l'action suppose des institutions et toute institution introduit des différences dans la vie sociale; elle ne peut donc être que pour ainsi dire un faux pont sur le faire reconnaître de la démocratie formelle et de la démocratie organique. L'association, légale ou occulte, l'action en justice ou l'attentat, voilà le moyen de dire par la démocratie ce qu'elle n'a pu dire par la démocratie; c'est-à-dire à des compromis qu'elle n'avouera pas. La grève sauvage, la revendication du droit à l'expression dans l'entreprise, voilà le moyen de mettre en marche ou de court-circuiter la démocratie

syndicats nouveaux, la démocratie spontanée court à tout moment le risque de voir ses bataillons les plus actifs incorporés dans les autres démocraties.

« Les sociétés industrielles, ces sociétés qui se croyaient historiquement arrivées, vont avoir à faire face à plusieurs décennies d'adaptation. L'oligopole social risque d'être un frein à cette évolution. Ainsi est-il souhaitable que cet oligopole se transforme, que les stratégies des groupes se diversifient et s'assouplissent pour que la société française réponde mieux aux pressions de l'extérieur et aux aspirations de ses membres.

[illegible]

ANNIE BATLE

REPÈRES

Moulins à vent

Les Hollandais vont renouer avec le passé en redécouvrant le moulin à vent. Le Centre national pour la recherche énérgétique va en effet installer sur les dunes battues par les vents de Pettau, à 65 km au nord d'Amsterdam, une turbine expérimentale. La turbine de Pettau aura une puissance installée de 300 kW, ce qui sera suffisant pour alimenter de l'énergie à cobracte mène, la puissance efficace devant être de 180 kW. Si cette turbine tient ses promesses, l'énergie éolienne pourrait fournir, en l'an 2000, aux Pays-Bas, une puissance installée de 1 500 à 2 500 MW, ce qui permettrait d'économiser de 0,5 à 1 million de tonnes de pétrole. (Le Centre d'énergie, Institut européen d'écologie, 1, rue des Récollets, 57000 Metz.)

Le krill impropre à l'alimentation ?

Des chercheurs norvégiens ont mis en évidence dans le chair du krill de fortes concentrations de fluorure qui le rendraient impropre à l'alimentation humaine et qui réduisent à néant les espoirs mis dans le petit crustacé du pôle Sud. Mais... selon de récents travaux réalisés en R.F.A., les inquiétantes concentrations fluorées ne se trouvent pas dans le chair comestible du krill, mais dans sa carapace de chitine, dans ses antennes et dans ses pattes. C'est seulement après la mort qu'elles se répandent dans son organisme.

Si l'on parvient à séparer le plus rapidement possible la chair de la carcasse après le pêché, la migration du fluor peut être limitée, et la quantité de fluorides passant dans la chair ne dépasse pas celle que l'on peut trouver dans la chair de poisson. L'Office fédéral de recherche s'efforce maintenant de mettre au point des procédés économiques de traitement, car la méthode de décontamination par centrifugation

Les grands du soleil

Les compagnies pétrolières ont investi 80 millions de dollars en recherche et développement consacrés au solaire et en achat de capital de sociétés moins importantes. Ces dépenses, permises par les hauts profits de 1979, promettent d'être encore plus élevées au cours des années à venir.

C'est ainsi que Atlantic Richfield (ARCO) a consacré l'an dernier 25 millions de dollars à ce que l'on pense être le plus important de tous les investissements privés de tous les temps dans l'énergie solaire. Par sa filiale, ARCO Solar, la compagnie pétrolière entre déjà pour 25 % dans la production mondiale de cellules photovoltaïques, qui convertissent la lumière solaire en électricité. De plus, ARCO a acheté deux sociétés solaires américaines pour environ 20 millions de dollars.

Cette tentative de monopolisation du solaire n'est pas le seul fait de compagnies pétrolières comme ARCO. Parmi les autres géants fortement engagés dans le solaire, il y a General Electric, Westinghouse, IBM, Honeywell, Boeing, Saint-Gobain, Renault et Mitsubishi. (Forum Développement Palais des Nations unies, CH1211 Genève.)

BOITE A OUTILS

L'énergie inson'en 2030

Les ressources énergétiques sont suffisantes pour faire face aux besoins mondiaux d'ici à 2030, horizon auquel la population du globe pourrait atteindre 8,5 milliards d'individus... C'est la principale conclusion d'une étude «l'énergie dans un monde limité» de l'International Institute for Applied System Analysis (IIASA), Institut Est-Ouest qui étudie la problématique et les méthodes d'investigation des perspectives mondiales à long terme.

— D'ici à l'année 2030, selon le rapport, le monde sera

contraint de passer de ressources relativement bon marché et propres de pétrole et de gaz à des sources d'énergie beaucoup plus onéreuses et polluantes comme les schistes bitumineux et les sables asphaltiques. Il sera également nécessaire de quintupler la production de charbon et d'en digérer de plus en plus.

Conséquences des réserves géologiques de charbon et de pétrole découvertes par les Etats-Unis, l'U.R.S.S. et la Chine, ces trois pays joueront un rôle considérable dans l'approvisionnement en charbon, dont la part sera de 34 % du bilan énergétique contre 28 % actuellement.

En ce qui concerne le pétrole, ce part tombera à 20 %, tandis que celle du gaz repré-

BLOC-NOTES

● **INFORMATIQUE DE GESTION.** — L'université de Paris-IX Dauphine organise les 21 et 22 mai dans ses locaux un colloque sur le thème « L'informatique de gestion des années 1980 à 1990 ». (Renseignements : tél. 505-14-10, poste 2371.)

é « L'EUROPE DES TECHNIQUES ». - Ce colloque, organisé par l'Ecole nationale supérieure des arts et métiers à Paris, le 4 juin 1981, traitera les thèmes suivants : Énergie en Europe ; Aéronautique en Europe ; Télématique en Europe ; Industries mécaniques en Europe ; Normalisation et les brevets en Europe ; L'ingénieur en Europe ; L'Europe des techniques face au reste du monde ; « table ronde » animée par Philippe Beauchard, conseiller au journal *l'Expansion*. (M. REIL, *un des élèves de l'Ecole nationale supérieure d'arts et métiers*, 151, boulevard de l'Hôpital, 75640 Paris Cédex 13. Tél. : 336-49-66).

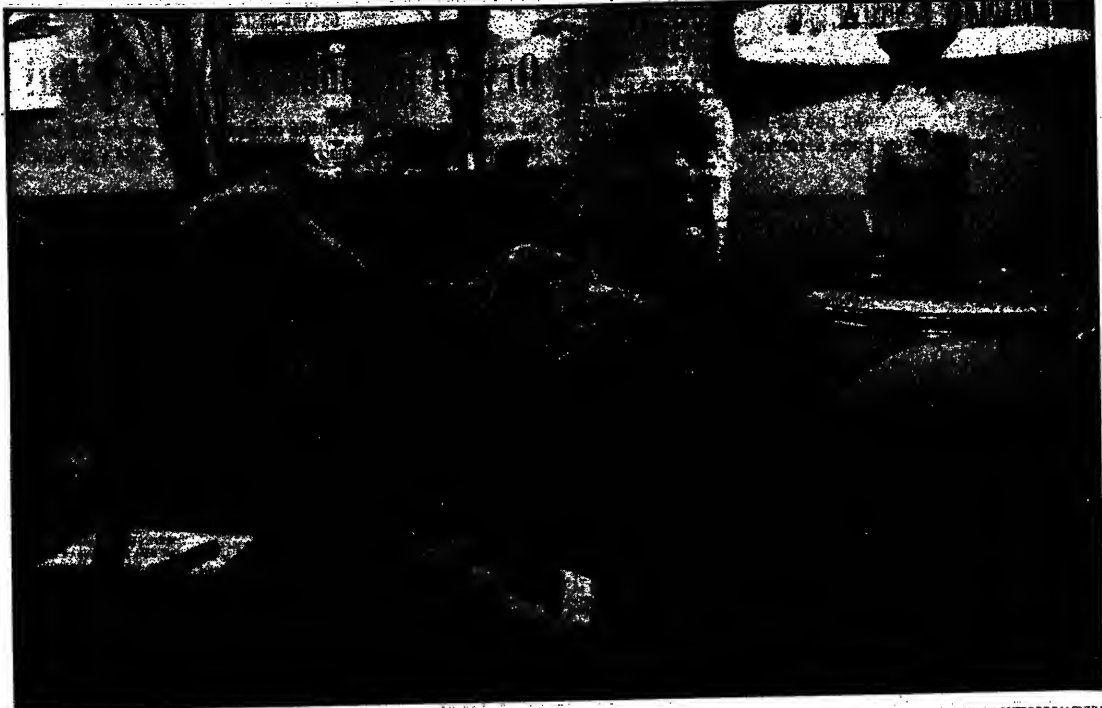
seniers 17 %. L'énergie mondiale traditionnelle comptera pour 9 % et les 1,1 % actuellement. Toutefois, les surgénérateurs pourraient fournir, en 2030, 14 % des besoins énergétiques mondiaux. A cet horizon, la contribution de l'énergie solaire ne sera que très minime. L'étude ne lui assigne qu'une part de 1 %. Toutefois, elle ne s'arrête pas là. Elle nous propose de développer très activement par la suite.

La revue *Futuribles* présente une synthèse de l'étude de l'IIASA, qui a mobilisé 140 chercheurs de dix-neuf pays pendant cinq ans sous la direction du professeur Else Kitzinger, de l'IIASA à Laxenburg, Autriche. *Futuribles* - 55, rue de Valenciennes, 75007 PARIS.

Techniques d'avenir

Dire en termes simples mais rigoureux « toute la vérité » sur les énergies renouvelables et prouver qu'il est possible, individuellement, eu niveau de la petite exploitation, de produire son énergie, tel est le but de l'ouvrage *Produire son énergie*. Réalisé par une équipe d'ingénieurs constitués en coopérative à Toulouse, l'ARES (Applications de recherches sur l'énergie de la société), il est patronné par l'Institut rural d'informations de Sarlat, qui est l'un des organismes le plus complètement documentés sur tout ce qui concerne le monde rural contemporain.

Biomasse sèche, biomasse
humide, bois, éolienne,
hydraulique, énergie solaire,
traction animale, pour tous ces
domaines un point historique
est effectué, les principes de
base sont posés et explicités,
ainsi que l'ensemble des techni-
ques disponibles, à quels
prix, à quelles conditions. Un
lexique des termes techniques
termine l'ouvrage, qui est par-
semé d'illustrations très
claires. (« La Maison rusti-
que », Librairie de l'Académie
d'Agriculture, 26, rue Jacob,
75006 Paris.)



GUY LE QUERREC/MAGNUM

RÉVÉRIES

Promenade avec Jorge Luis Borges

Depuis qu'il est aveugle, Borges aime beaucoup voyager. Il peut plus aisément flâner dans un univers fait de rêveries, de contacts et d'odeurs.

EDUARDO MIGUEL FEBREO

JORGE LUIS BORGES est né à Buenos-Aires, dans le faubourg de Palermo, en 1899. Créateur d'une littérature qui va de l'épopée au quotidien fantastique, hanté par les labyrinthes et les miroirs, les figures et les êtres, sa lecture nous propose un univers insaisissable de créatures et d'objets infinis.

Tout en développant cette œuvre, Borges, voyageur infatigable, n'a cessé de sillonner les continents à la recherche perpétuelle de l'homme qui flâne dans les faubourgs à la quête d'un autre... d'un rêve.

Lire Borges, comme Artaud, comme Joyce, comme Bataille, est une expérience limite : dialoguer avec lui en est une autre. Tous en parlant, Borges fait des grimaces, récite des poèmes ; s'efface chaleureusement à celui qui l'écoute. Son discours est une invitation à la rêverie, une recherche de l'infini. Un infini qui, peut-être, se trouve au cœur d'une humble lecture.

Par une chaude après-midi, dans sa maison de la calle Maipú, à Buenos-Aires, Borges m'a demandé :

« Est-ce que vous savez d'où vient exactement le mot latin ? »

« Non, je ne sais pas. »

« Cela veut dire jus du lait, du latin *lactis*, et signifie la même chose que gâteaux, qui vient elle-même du mot grec *gala* : lait ; c'est pour cela que j'ai dit la Voie lactée. C'est-à-dire que si vous aviez une liaison dans vos mains, vous auriez sans doute un reflux de l'univers, un extrait du cercle de la Terre. Macedonio Fernández disait : « Nous sommes l'univers et moi, né en 1874. » C'est une blague, bien sûr, mais c'est comme avoir une liaison dans les mains. »

Souriant, Borges me regarde fixement de son œil gauche et

continue à me poser des questions.

« Croyez-vous en Dieu ? »

« Non. »

« Moi non plus. Je ne pourrais sans doute pas croire en un Dieu individuel, parce que, si je croyais en lui, il serait responsable de moi, et cela je ne pourrais lui pardonner. Je crois d'ailleurs qu'il suffit d'une simple douleur physique pour nier l'existence d'un Dieu tout-puissant. »

« Ce que vous venez de dire me fait penser à vos dialogues avec Sabato. »

« Oui, c'est très amusant. »

« Dans ces dialogues, vous dites que « Dieu est la plus grande création de la littérature fantastique. » »

« La théologie est aussi une œuvre de genre fantastique. »

« Et le bouddhisme ? »

« Ce que nous offre le bouddhisme, c'est justement la possibilité de nier l'existence même de Bouddha, sans pour cela nier la doctrine. C'est celle des religions qui ne réclament pas de nous la crédulité, et supposent que la croyance ou fait historique n'est pas important ; l'important est de croire en la doctrine. Le bouddhisme n'est pas seulement une religion, mais aussi une mythologie, une cosmologie ; une série de symboles métaphysiques qui se débattent parmi elles. »

« En Argentine, on vient de publier votre dernier livre : *Sinfin*. »

« Oui. Mais ce ne sont que des rapports écrits à la suite de mes conférences, pas mes écrits ; et je ne veux être jugé que sur ce que j'écris personnellement. Il est bien dommage que vous soyez en cela. S'il fallait lire cinquante choses de moi, ce serait *El Libro de arena*, ou bien *El Informe de Brodie*. Il y a peut-être, dans *El Libro de arena*, la seule nouvelle que j'ai écrite : *Ulrica* — bien que celle-ci soit très peu ingénieuse. »

Je pense que *Ulrica* est une histoire qui conte, tandis que dans les autres il y a quelque chose de vaineux, de baroque, et je n'aimais ni la vanité ni le style baroque. D'autre part, il y a aussi *El Congreso*, qui est, je crois, une de mes meilleures nouvelles, mais, bizarrement, personne ne l'aime. Avez-vous remarqué que, au début, elle ressemble à du Kafka, tandis que, à la fin, elle se rapproche plus de Chesterton. La nouvelle commence avec cette idée d'une aventure impossible, puis, à la fin, tout se confond, et tous les personnages deviennent très heureux. J'avais pensé l'allonger un peu et en faire un roman, puisque la trame était déjà créée... je ne sais pas. »

Borges, au contraire, constant sur le visage, garde le silence, essayant peut-être d'imaginer mon visage d'après sa silhouette et les mimiques de ses yeux.

« J'ai déjà quatre-vingt ans, dit-il, et c'est comme un excès ; les Seigneurs Écrivains conseillent soixante-dix, je pense que j'exagère un peu. »

Le noir

Nous sortions pour faire une petite promenade ; il est presque onze heures, et il fait déjà 30 degrés à Buenos-Aires. Nous marchons dans la calle Maipú, vers la plaza San-Martin. Borges me parle de son dernier voyage au Japon, puis il me fait remarquer la « beauté » des Scandinaves qui le proposent toujours pour le prix Nobel. Au

coin de la rue, il y a un arrêt d'autobus ; Borges m'y attire de toutes ses forces, puis, s'arrêtant devant celui-ci, il frappe le poteau trois fois de sa canne. Nous continuons à marcher, puis, en ralentissant, il me dit : « Ce que je viens de faire est une espèce de superstition que j'ai le peu que je vois je veux le toucher, quand même. »

Vous arrivez à voir certaines choses, certaines couleurs ?

« Oui ; avec un seul œil, je peux déchiffrer certaines couleurs : le vert, le bleu. Le jaune, par exemple, est une couleur qui ne m'a jamais abandonné. Le rouge, le noir sont des couleurs que moi-même en dormant, je vois, mais, me manque énormément. J'ai perdu le monde noir. L'obscurité n'existe plus pour moi. Même en dormant, je vis dans un monde de brume, de verdure ou bleuâtre, aveugle, je ne peux plus compter sur le noir. »

Dans votre dernière publication en Argentine, vous définissez la cécité comme une espèce de don. Vous dites même : « La cécité doit être un autre instrument parmi tous ceux, si bizarres soient-ils, que le destin ou le hasard nous procurent. »

Oui, mais certainement. Je lui dois de m'avoir permis d'écrire plusieurs livres, bons ou mauvais. »

Dans le poème que vous m'avez dicté l'autre jour, il y avait un vers où vous disiez : « La cécité qui n'est que pénombre et prison. »

« Oui, certes. C'était un humble poème... Je pensais aussi au goût du cacao et aux encyclopédies. »

De quelle manière construisez-vous un poème, une nouvelle ?

« Il m'arrive de sentir comme un ébranlement, une sensation, et je sais que cela peut être un projet esthétique — le langage est en lui-même une création esthétique. J'adopte alors une attitude passive de l'esprit ; puis je vois le début et le bout d'une histoire peut-être possible. J'entrevois le début et la fin, sans apercevoir le milieu, qui reste obscur, enfoui ; cela se démonte au fur et à mesure que j'y pense, ou bien quand je commence à écrire. »

Quand vous écrivez, vous suivez toujours vos personnages dans des époques imprécises. Mais les alternatives des personnages restent toujours saisissables, contemporaines.

Certes. Je crois qu'il ne faut pas provoquer un excès de curiosité chez le lecteur, ni le désir de l'enquête. Il ne faut pas non plus incommodes sa lecture avec des références qui pourraient l'entraîner dans une recherche ponctuelle des détails. »

Il y a déjà une bonne demi-heure que nous sommes au café qui fait l'angle de l'avenida Santa-Pé et de la plaza San-Martin. Borges boit son café, et s'exclame :

« Ah, le café, on le redécouvre chaque fois ! »

La Boca

Un inconnu s'approche pour lui servir la main. L'homme lui parle un peu de sa vie, raconte qu'il habite depuis quinze ans aux Elms, et qu'il est né à Buenos-Aires, dans le barrio de la Boca, où il résida jusqu'à son départ. Il commence à parler de la Boca, de l'époque de Qui-

nela Martin et de la grande vague de l'immigration. Ils étaient d'accord sur le fait que la Boca restait un quartier très nostalgique, très vivant, et que l'on sentait encore dans l'air l'ambrière du tango. Borges lui dit qu'il ne connaissait pas la Boca ; l'homme reste bouche bée, puis, au moment de partir, caresse doucement le dos de Borges en lui disant : « Je suis très content de vous avoir connu, et je vous salue encore beaucoup d'années de santé. »

Allons, ne soyez pas pessimiste, répond Borges. Mon désir est de mourir bientôt ! Puis il reprend notre conversation.

Est-ce que vous aimez voyager ?

Oui, beaucoup. Mais vous n'êtes-vous pas un grand voyageur ? Vous devez certainement déjà connaître le monde entier ?

Mais non, pas du tout. Il est vrai que je connais quelques pays. Mais, curieusement, jadis quand je n'étais pas aveugle, je n'aimais pas voyager ; maintenant que je suis aveugle, j'aime beaucoup cela : je sens plus les choses. »

Vous avez un projet de voyage ?

Oui, je crois que je partirai vers la fin de l'année. Mais cela dépend d'une conspiration benévole.

Une conspiration benévole ?

Oui, il s'agit d'amis que j'ai à Paris qui vont peut-être me préparer des conférences. Voilà ce dont ce voyage dépend. Quoique je préférerais m'installer dans une petite ville pluvieuse que dans une grande ville que je n'aimerais pas ; je pense me fixer à Genève ou à Florence. »

Est-ce une décision définitive, ou simplement un projet ?

Non, c'est un projet ; je ne peux pas avoir l'espérance. J'ai peur de l'espérance. »

ALLEMAGNE FÉDÉRALE

Un théâtre cogéré

Un théâtre peut-il être entièrement géré par son personnel ? L'expérience a été tentée à Francfort. Deux témoins en font le récit.

ERHARD FRIEDBERG

EN Allemagne peut-être plus qu'en France, le monde du théâtre a été frappé de plein fouet par la vague de contestation culturelle et politique de la fin des années 60. Au nom d'une conception politique de la culture et du travail théâtral (le théâtre considéré comme lieu de « pédagogie sociale », comme instrument de changement culturel et politique à travers la « conscientisation » du public, comme signe et expression des contradictions de la société...), la forme et le contenu du théâtre traditionnel « bourgeois » furent soumis à des critiques radicales : on en déconstruisait le caractère distillé, déincarné et de ce fait conservateur. On mettait en cause sa fermeture sur les problèmes concrets et actuels de la société et son manque de relation avec des publics réduits à de simples consommateurs culturels passifs. Enfin, on critiquait le fonctionnement routinier et autoritaire, pour ne pas dire féodal, des institutions théâtrales. Cette critique visait le rôle, considéré comme démodé, des metteurs en scène dans les activités théâtrales, mais surtout le réseau très dense de théâtres publics, le plus souvent municipaux, dont le fonctionnement était — et continue d'être — tout entier centré sur le personnage-clé de « l'intendant général », nommé par l'instance politique et seul maître à bord.

Comité artistique

Les conséquences pratiques de cette contestation culturelle furent variées : profondes sur le plan esthétique, plutôt limitées sur le plan institutionnel. L'innovation s'est incarnée plus particulièrement dans les nouvelles troupes plus ou moins expérimentales, mais n'a guère pénétré le monde des théâtres subventionnés, tout au moins en ce qui concerne son organisation et son mode de fonctionnement.

Il y eut pourtant une exception notable : le théâtre municipal de Francfort (Schauspiel Frankfurt) où, à la faveur d'un départ à la retraite, le poste d'intendant général fut supprimé et remplacé par une organisation participative originale, visant à réaliser les conditions d'une cogestion intégrale du théâtre par tous les personnels artistiques. Réunis dans l'assemblée générale, ceux-ci élisent par collèges (pour les acteurs, les metteurs en scène, les dramaturges et compositeurs, les décorateurs et enfin les souffleurs) leurs représentants au comité artistique. Enfin, les acteurs élus au comité artistique élisent un directeur. Lié par les décisions du comité artistique, celui-ci s'en fait le représentant des personnels artistiques à la direction du théâtre, qu'il assure avec deux autres directeurs choisis — avec l'accord de l'assemblée générale des personnels artistiques — par l'administration.

DELACORTA
ROCK

Un
Nouvel
Insigne
Policier
FAYARD/NOIR

culturelle de la ville, parmi les metteurs en scène et décorateurs du théâtre.

Individualisme

A l'occasion du départ de Peter Palitzsch, metteur en scène — et qui, étant un des trois directeurs du théâtre depuis 1972, fut un des principaux animateurs du modèle — cette expérience de cogestion artistique d'un théâtre municipal, unique en son genre par son étendue, son ambition politique et culturelle, et sa durée fait l'objet d'une première évaluation. Sous le titre provocateur *War der War* (ce qui peut se traduire par « S'est-il passé quelque chose ? »), G. Loschütz et H. Laube (ce dernier puise dans son expérience en tant que dramaturge au théâtre de Francfort de 1972 à 1980) essaient moins d'analyser ces huit années de cogestion artistique que d'en présenter tous les aspects par des images. Le livre comporte un grand nombre de photos sur les productions de ces huit années et par des témoignages des intéressés eux-mêmes (1).

Pour partiel et contestable que puisse paraître leur parti pris subjectif, il n'en présente pas moins l'avantage d'être une apologie du modèle en partant de l'expérience des intéressés eux-mêmes et en fournissant — à partir de leurs remarques plus ou moins spontanées — simple matière à réflexion sur les difficultés que soulève la participation dans le contexte très particulier de la production théâtrale avec ses personnalités charismatiques, son affectivité à fleur de peau et son individualisme exacerbé.

Si le bilan d'ensemble est plutôt positif — une telle expérience aurait manqué l'expérience et la plupart affirmant être parvenus à une meilleure compréhension de leur travail — il se dégage néanmoins de leurs remarques un fort parfum de dégoût et de défection devant l'étendue des problèmes rencontrés et la difficulté de leur porter remède. Trois thèmes en particulier ressortent. Le premier touche à ce qui en vient comme l'échec d'entraîner la position prépondérante du metteur en scène. Au Schauspiel Frankfurt, l'introduction de la cogestion semble être allée de pair avec un faitement en de mini-ensembles, groupes autour des metteurs en scène dont le prestige et les conceptions politiques en ont été renforcés. La suppression de l'intendant — contrairement aux attentes — n'a fait que renforcer les metteurs en scène et les cloisonnements entre dans groupes autour d'eux.

Difficultés

Le deuxième thème illustre la difficulté de gérer l'individualité entre les intéressés eux-mêmes. Implicitement, le modèle semble avoir reposé sur l'idée, sinon d'une égalité parfaite, du moins d'une relative homogénéité parmi les membres de l'ensemble. Or cette idée n'a pas résisté à l'épreuve des décisions à prendre : au plus tard lorsqu'il s'est agi de se mettre d'accord sur la distribution pour une pièce ou de décider la résiliation ou la prolongation des contrats, les capacités différentes des membres de l'ensemble ont fini par s'imposer. Or cette idée n'a pas résisté à l'épreuve des décisions à prendre : au plus tard lorsqu'il s'est agi de se mettre d'accord sur la

distribution pour une pièce ou de décider la résiliation ou la prolongation des contrats, les capacités différentes des membres de l'ensemble ont fini par s'imposer. Or c'était d'autant plus insupportable que dans la nouvelle organisation, il n'y avait plus de bouc-émissaire. La pression du groupe s'exerçait au contraire pour que chacun reconnaisse lui-même la justesse de la décision prise, même si c'était à ses dépens. Ne pas parvenir à un premier rôle n'était plus alors que le reflet de sa propre incapacité.

Le troisième thème, peut-être le plus intéressant, touche aux contradictions entre la créativité et le fonctionnement collectif. Les discussions sans fin sur le contenu de telle pièce, sur le « bon » façon de dire telle scène ou de jouer tel rôle finissent — aux dires des acteurs — par figer les choses, et éliminer l'ouverture, la découverte progressive, l'apprentissage de la réalité d'une pièce. De même, la tendance à privilégier l'auteur, sa compréhension de son rôle finissent par confirmer l'acteur dans sa routine et dans ses tics, que les instructions d'un tiers (par exemple le metteur en scène) lui permettraient de surmonter. Et on ne peut compter pour cela sur la pression des collègues : leur comportement a plutôt tendance à se conformer à l'usage : « Je ne viens pas dans son jardin, ne viens pas dans le mien ». Bref, la créativité et l'ouverture ne parviennent pas aller de pair avec un fonctionnement collectif.

(1) G. Loschütz et H. Laube (éd.) : *War der War? Theaterarbeit und Mitbestimmung am Schauspiel Frankfurt 1972-1980*. Francfort/Mélin, Syntaxis, 1980.

GRANDE-BRETAGNE

Orwell prophète d'aujourd'hui

Au seuil des années 80, l'actualité de George Orwell est de plus en plus frappante. La considérable biographie de l'auteur de « 1984 » qui vient de paraître à Londres en fournit une nouvelle preuve.

EDMOND A. EL MALEH

« POLITICAL writer », c'est la formule que Bernard Crick s'efforce de préciser. « Pourquoi l'écrire ? » (1). Orwell lui-même pose la question, dans un article, et y répond : « ... Lorsque je revois mon œuvre, je constate qu'il y a toujours une certaine dose de but politique que j'aurais dû laisser aller à des compositions littéraires, des phrases sans signification, des adjectifs colorés, de la guimauve trafiquée... Il serait donc un écrivain engagé, le pendant anglais de l'intellectuel de gauche français. En fait la comparaison se souvient difficilement et l'originalité singulière de George Orwell s'affirme, quand, par exemple, il écrit en 1946, soit deux ans avant la parution de « 1984 » : « Ce que j'ai le plus désiré faire tout le long de ces dix dernières années, c'est transformer

l'écriture politique en art... ». Doit-il trancher et se démarquer, fait de l'écrivain militant, bien qu'il se situe sur la gauche du parti travailliste et, qu'il y milita. « Farouchement égalitaire, libéral et démocrate, mais par comparaison avec le Contre-État d'une surprise absence de théorie, un mélange d'évangélisme et de révolte », voilà comment Bernard Crick le décrit. Ce qui frappe chez Orwell c'est cette vocation, ce désir d'écrire qui s'affirme tout long de sa vie, réelle ou modérée, une sensibilité aiguë au pouvoir de découvrir et de détruire, par les seules voies de la création littéraire, un climat, un temps, un monde donné.

George Orwell, de son vrai nom Eric Arthur Blair, après des études au collège et aristocratique collège d'Eton, prend du service dans la police impériale en Inde. Il débarque à Rangoon, capitale de la Birmanie, en 1922 à une époque où le mouvement nationaliste, conduit par les bouddhistes, commence à se manifester. Une fois sur place, il va assumer les fonctions d'inspecteur de police. De son séjour, de cette découverte d'un monde autre, il rapporte un livre, un de ses premiers : *Homage to Catalonia*. Ce n'est pas un écrit idéologique, qui dénoncerait l'impérialisme britannique, mais un roman de forme classique et très influent, écrit plus tard. Dans le sillage d'une expérience dont ce livre témoigne, on voit prendre naissance chez Orwell un sentiment de révolte, de refus de toute domination. Mais cela ne le conduit pas à prendre des positions politiques déterminées. Il reste, selon la formule par laquelle il qualifie lui-même son attitude : « un Tory anarchiste », un conservateur anarchiste.

Espagne

L'Espagne où « le meurtre nécessaire », c'est la formule qu'Orwell emprunte à un poème de W.H. Auden consacré jadis au thème de la « guerre civile » qui venait d'éclater. Elle traduit bien son sentiment, à cet égard, qu'il applique à lui-même : « A Tory anarchist », un conservateur anarchiste.

Orwell est à Barcelone, en mai 1937, quand, au milieu de la confusion générale, des combats de rue éclatent entre les gardes d'assaut et les miliciens du P.O.U.M. D'instinct, comme il le dit, il se range aux côtés de ses camarades miliciens. Ce qui est en cours c'est la liquidation des anarchistes et des trotskistes à l'inspiration du parti communiste. Moment crucial où le voile se déchire et fait apparaître, dans toute son ampleur, la tragédie espagnole. Plus que de la faim, des dangers qui court, Orwell

souffrit de ces « mauvais jours » de combats de rue « qui brisent les nerfs » plus que toute autre chose et le rendent malade. Il écrit au père, son indignation quand il prend connaissance des mensonges grossiers de la presse démocratique internationale, qui présente les événements de Barcelone comme une provocation des anarchistes et des trotskistes au service du fascisme. Pour lui, cette pure falsification est autre chose que la distorsion des faits par la propagande : elle annonce déjà le monde de 84.

Quelques jours après, il romane sur son lit le 20 mai, est blessé à la cuisse par une balle de franc-tireur et échappe à la mort par miracle. Convalescent, il revient le 20 juin à Barcelone et réside au fameux Hotel Continental. Mais pas pour longtemps, car, dans la capitale catalane, les richesses aux anarchistes et aux trotskistes lat sont pleins. André Nin, calé et tué par des blancs russes. Echappent aux boucanes de la police, Orwell et sa femme passent clandestinement la frontière à Perpignan. *Homage to Catalonia* est le journal de ces jours terribles, auquel s'ajoute un appendice un essai d'analyse politique.

« 1984 »

« 1984 ou le Dernier Homme de l'Europe », autre titre au moment éphémère, est la chef-d'œuvre d'Orwell, écrit dans la souffrance, sur un lit d'hôpital, les derniers jours de sa vie. L'ouvrage parut le 8 juin 1949, à Londres, quelques mois avant sa mort qui survint le 21 janvier 1950. Les deux poumons atteints de tuberculose grave, il souffrait de plusieurs mois dans deux sanatoria. Le livre le travaille, le dévore, il parle dans la correspondance qu'il continue d'entretenir malgré tout avec ses amis. Faut-il de pouvoir obtenir les services d'une secrétaire capable lui-même à la machine son texte au prix d'efforts qui l'épuisent.

Jusqu'à son dernier souffle, il vit sur son lit, sur les relations avec ses éditeurs, refuse les coupures qu'on lui propose et se précipite à défendre le sens de sa pensée et de son œuvre contre les colonnes des distorsions les tentatives de le récupérer dans un sens ou dans l'autre... Il écrit notamment : « Je crois que les idées totalitaires ont pris racine partout dans les esprits des intellectuels et j'ai essayé de tirer les conséquences logiques de ces idées ». Et il ajoute : « Le totalitarisme, s'il n'est pas combattu, peut triompher partout ».

St Thomas Hobbes, comme le souligne Bernard Crick, a dans *Le Leviathan*, caractérisé par le justifier le pouvoir autoritaire, Orwell, lui, a parodié pour en montrer la plausibilité le pouvoir totalitaire. Ce pouvoir qui, une fois les derniers vestiges de l'idéologie communiste ou fasciste disparus, émerge en une hiérarchie singulière d'oppression de ce pouvoir et pour son seul et unique intérêt. 1984 un livre prophétique d'autant plus convaincant que l'auteur n'a jamais eu l'intention qu'il le soit quand il l'a écrit.

(1) George Orwell « *Life Between the Worlds* » New York et Weyburn Londres copyright 1980.

DANS SON NUMÉRO DE MAI

Le Monde DE L'EDUCATION
LES ENFANTS ET L'ARGENT
LES BOITES A BAC
Lycée, les nouvelles filières
La renommée du scoutisme

DES RÉPONSES AUX QUESTIONS

QUE VOUS VOUS POSEZ ?

Le Monde de L'EDUCATION La publication de référence

VOUS PROPOSE DE VOUS ABONNER
VOUS NE PAIEZ QUE 80 F, 1 AN FRANCE
POUR ONZE NUMÉROS AU LIEU DE 88 F

Le Monde de L'EDUCATION BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI je m'abonne au Monde de l'Education et vous joins la somme de 80 F (étranger 104 F).

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE

Envoyez votre règlement à : LE MONDE, Promotion Abonnements, 5, rue des Italiens, 75421 PARIS Cedex

Ronald
ou le retour

25/05/1981

HISTOIRE Ronald Reagan ou le retour des puritains

Un cow-boy honnête mais agressif, un Pinay botté qui fera trembler les Soviétiques... La personnalité de Ronald Reagan est perçue, en France, de façon souvent caricaturale. On oublie qu'il est, en fait, le produit de toute une tradition puritaine américaine.

PATRICK HIGNONNET

L'IMAGE de marque de Ronald Reagan que nous proposons les médias français a rapidement évolué. Après avoir repris à leur compte, et cela pendant des années, le portrait d'un Ronald Reagan quel que peu démocratique, brossé par l'établissement du nord-est des États-Unis, la presse et la télévision françaises nous présentent actuellement un Reagan californien, bon enfant, et qui n'a que le tort de dire tout haut des Soviétiques ce que nous pensions tous en *petit*. Après un Jesse James vraiment méchant, voici donc Buffalo Bill, occupé mais bon tireur quand même, et qui fera trembler les Soviétiques, un Pinay botté en quelque sorte.

A vrai dire, l'observateur étranger est souvent mal placé pour saisir la personnalité du quarantième président des États-Unis. Les appréciations portées sur Ronald Reagan reflètent souvent l'héritage fantasmagorique propre à bien des Français et marqué par trois thèmes bien connus : le cow-boy honnête mais agressif, l'Américain boné partisan attaché d'un libéralisme capitaliste dépourvu, et l'Américain grand enfant, sympathique

ailleurs. L'exemple des États-Unis sera donc éternel pour l'humanité tout entière, et il n'est pas surprenant que Reagan ait pris à son compte, à l'occasion de son discours d'inauguration, le harangue de John Warren à ses hommes à la veille de la bataille de Bunker-Hill, dans la bataille homonyme en 1775 : « Vous allez décider de la question importante dont dépend la liberté des générations à venir. Soyez dignes de vous-même ».

En un mot, l'Amérique, comme l'écrivit Reagan dans son autobiographie, sera « a shining city on a hill » (« une cité brillante sur la colline ») ou elle ne sera pas. Deuxième thème puritain que

nécessité et son travail, attitude qui méritera les vertus bourgeoises. Mais, ce qui importe davantage, c'est que l'angoisse des puritains déterminera sur la façon dont les Américains envisageront le part du destin dans la condition humaine. Chaque homme a son destin (nous citons ici une fois encore le discours rituel et hautement symbolique de l'inauguration présidentielle) mais ce destin varie selon l'effort de l'individu.

C'est de ce même point de vue que Reagan envisage la marche de l'histoire. Certes, le plan de Dieu est le meilleur, mais le texte sacré, facilité la tâche du fidèle, qui reste cependant soli-

gauche. C'était suivre l'exemple de son père, Irlandais d'origine, catholique et alcoolique. Vers 1930, il se ressaisit, vint vers des républicains et retrouva, en quelque sorte, la tradition politique de sa mère, fervente presbytérienne. Il est curieux de voir en quels termes Reagan envisage la nature de cette conversion politique : « Je me décidais à faire quelque chose pour susciter la régénération du monde, tandis que j'avais jusqu'alors supposé qu'elle surviendrait automatiquement ».

Reagan est no converti, comme l'était nécessairement tous les vrais puritains. Ce fut là d'ailleurs le grand drame du dix-septième siècle dans le Massachusetts : on ne pouvait appartenir à une Église d'élus par héritage. Chaque adulte, chaque enfant devait à chaque moment mériter de Dieu et célébrer un événement retour au bercail par un acte d'adhésion publique. D'où le despotisme des familles face à l'indifférence des enfants qui, dès en Amérique et corrompus par une vie trop facile, étaient plus en mesure de comprendre les exigences de la foi et l'importance de la ville sur la colline.

Troisième thème portait, enfin, dont Reagan se fait l'écho : celui des lieux qui unissent l'homme à la société. Pour ces protestants, pionniers par surcroît, chaque homme est face à Dieu. Sa prière est un dialogue avec le Seigneur. Le pasteur, par ce service et sa communion du texte sacré, facilite la tâche du fidèle, qui reste cependant soli-

pas jugulé ? Les ouvriers non assistés seront-ils les fournisseurs du socialisme ou de la subversion ? Ce n'est pas sous cet angle que Reagan envisage la question. Le chômage est une humiliation morale pour le travailleur plutôt que source de désordre social. Le chemin de l'économique passe par la morale.

Pluralisme

Les affinités entre le puritanisme et l'impérialisme sont nombreuses, mais il importe de souligner que Reagan, comme ses compatriotes, accède à cette idéologie protestante du dix-septième siècle par l'intermédiaire de l'expérience révolutionnaire et post-révolutionnaire américaine de la fin du dix-huitième siècle (1). L'équilibre entre la communauté et l'individualisme que préconisait Cotton Mather en 1700 reste suggestif par la part qu'il accorde à l'individu. En ce qui concerne l'Idéal communautaire, par contre, l'expérience historique de l'Amérique de 1775 à 1787 a été marquante. En effet, la révolution, à ses débuts, en 1776, est à la fois populaire et communautaire. Le peuple américain, en principe unanime, rejette la tyrannie corrompue de George III.

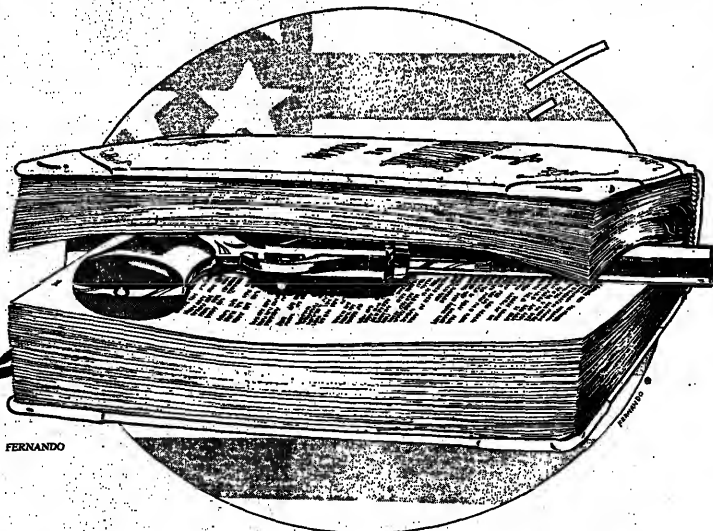
La Constitution de 1787, arché sacrée du système politique américain, apportera cependant d'importantes modifications à ce que doit être cette communauté nationale. En effet, il s'agira désormais des communautés (2). Certes, le peuple

qui ont créé le gouvernement fédéral : ce n'est pas le gouvernement fédéral qui a créé les États.

Dès 1787, donc, le système idéologique, culturel et politique de l'Amérique est en place. Tous se situent à l'intérieur de ce nouvel appareil, tout en se réservant la possibilité d'en accentuer certains traits. L'individualisme pour les uns, le régionalisme pour les autres, l'important souvent sur les exigences communautaires ou nationales. La richesse et la simplicité de l'ensemble rendent possibles des interprétations très variables.

Ce sera dans ce contexte idéologique d'un puritanisme ajourné et pluraliste (qu'il importe de distinguer de la tradition ministérielle, populiste, médiatique, émotive, et spontanée dont se réclamait Carter) que s'inscrira la problématique du capitalisme industriel américain du dix-neuvième siècle. Que l'histoire des États-Unis, à l'ère des Du Pont de Nemours, Vanderbilt et Carnegie, se soit déroulée autour de ce thème ne surprendra personne. Les particularités du débat américain, par contre, sont d'une grande originalité : en effet, tout se passe à l'intérieur d'une éthique capitaliste qui ne sera jamais mise en cause. Il y a des ouvriers pauvres, très pauvres même, dont les chances de promotion sociale sont quasiment nulles (3). Mais il n'y a pas de lutte de classes, et le parti socialiste restera insignifiant. Le mythe communautaire de l'Amérique bourgeoise désamorce toute tentative de guerre civile sociale.

Certes, l'adaptation des ouvriers, et surtout des immigrants paysans et analphabètes aux exigences de la vie de la future, n'est pas chose facile, et les confrontations sociales aux États-Unis seront souvent d'une extrême brutalité. L'Amérique est un pays violent. La lutte sera éternelle entre les détenteurs du pouvoir financier et industriel du Nord-Est et les petits producteurs du Midwest et des États du Sud. Mais la lutte sera archaïque et esclavagiste du Sud



FERNANDO

certes, mais qui risque de cesser les nouvelles. C'est se méprendre sur ce qui est au cœur de l'Amérique, proférée par Reagan, dont l'ancien élève des Christian Brothers a fait sienne la version populaire du message de l'Amérique des grands ancêtres, celle du dix-septième et du dix-huitième siècle, religieuse, puritaine et républicaine.

La grâce

Dans l'héritage puritain, ce qui a le plus visiblement marqué la vision du monde de Ronald Reagan, c'est sans doute l'idée de la mission divine émise à l'Amérique. Peuple d'Israël, les puritains arrivent en Amérique, en 1620-1640, non pas pour fuir la persécution en se retirant du monde, mais pour créer une société modèle qui inspirera l'Angleterre, tyrannisée par les Stuarts, et qui régènera par son exemple le chrétien tout entier.

L'idéal puritain était, il va sans dire, religieux, mais il sera couramment repris sous une forme laïque et politisée lors de la guerre de l'indépendance, et ce sera aujourd'hui un des éléments fondamentaux de la pensée du président. L'Amérique, selon lui, a une mission divine : « Dieu nous a destinés à être libres », et, variante curieuse, « en vertu d'un plan divin » qu'elle se situe entre deux océans. Le peuple américain est « unique » et la liberté que l'on trouve en Amérique est inconnue partout

l'on retrouve chez Reagan, mais plus complexe et plus fondamentalement : celui de la nature même de l'homme. Pour les puritains, tout tourne autour de la question du libre arbitre, thème qui engendre une appréciation particulière de la volonté, de la corruption et de la conversion.

Calvinistes et augustiniens, ces jansénistes protestants sont obsédés par la question de la grâce. Descend-elle des cieux, comme se le demandait Malebranche, aussi arbitrairement que la pluie arrose les océans plutôt que les déserts ? Faut-il au contraire mériter cette grâce divine par le travail et la dévotion ? La théologie, dite fédérale, des pasteurs puritains du dix-septième siècle, incapable de résoudre cette aporie, s'arrête sur un compromis banal : l'octroi divin de la grâce est arbitraire (l'Église est donc inutile), mais illogiquement pas de grâce pour ceux qui ne savent ni travailler ni prier (l'Église est donc utile).

Sur le plan religieux, l'Amérique protestante finira par se rallier à un compromis méthodiste global, ouvert, qui insiste sur le mérite de l'individu, sur son hon-

prété était celui du déclin de la deuxième loi, Reagan rejette le déclin de l'Amérique. Dieu abandonnera l'Amérique si les Américains ne se montrent pas dignes de lui. Il n'y a pas de dialectique historique, mais un mouvement perpétuel, une lutte manichéenne entre les forces du bien et celles du mal. Un Colosse qui s'abandonne succombera à David. La vie est une lutte morale, un effort continu. Toute faiblesse morale (le dévergondage sexuel, par exemple, symbolisé par la tolérance de l'avortement) entraîne inévitablement l'échec matériel. L'Amérique, au fait de sa puissance, peut donc succomber d'un moment à l'autre.

Converti

Mais inversement, une Amérique qui se renouvellera pourra se montrer digne de son destin. La volonté du sacrifice est la garantie du succès (thème puritain) et légitime la puissance (thème californien). Il n'y a pas de loi de l'histoire, mais Dieu n'abandonne pas les justes. Reagan, on le sait, a été pendant de nombreuses années démocrate de

gauche. C'est dit, ce fidèle fait aussi partie intégrante du peuple élu d'Israël. Il doit aimer son prochain. L'obligation individuelle de la charité chrétienne n'est pas une vaine parole. D'où le thème quelque peu surprenant, mais pourtant très cher à Reagan, de la compassion. L'Amérique sera grande, mais elle ne le sera que si Blancs et Noirs, riches et pauvres, juifs et chrétiens, le sont également.

Le démantèlement de l'appareil social-démocrate de l'assistance aux pauvres se situe dans ce double contexte d'individualisme et de compassion : un assisté ne sera jamais un homme libre, ce qui est tragique, car la liberté est la première des valeurs. Il faut l'obliger à assumer ses propres responsabilités, mais on ne peut cependant se détourner de lui, car les pauvres servent toujours avec nous. Il conviendrait d'être bon, mais il ne faut pas institutionnaliser la « déindividuation » du travailleur. Le travail, garantie de la liberté, est une valeur en soi. D'où l'importance de la répartition du chômage. Le capitalisme sombrera-t-il si le chômage n'est

américain est un : le souverainisme populaire est inadmissible. Mais après avoir rabâché pendant plus d'un siècle la leçon munitariste des whigs anglais contemporains de Cromwell, les Américains, ayant conquis l'indépendance nationale, inventent une nouvelle conception de la souveraineté, plus conforme aux structures de leur société. C'est le pluralisme, dont toutes les bourgeoisies occidentales contemporaines se réclament sans comprendre que le pluralisme américain est tout le contraire de la société en miettes. Souverainisme populaire et multiplicité sociale constituent désormais au sein d'un système fédéral unitaire et démocratique : « Ce sont les États, nous rappelle Reagan

(1) Voir *The Puritan Ethic and the American Revolution*, d'Edmund Morgan, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Goussier, éd. du Seuil, 1968.

(2) Cette transition est le sujet du livre fondamental de Gordon Wood, *The Creation of the American Republic, 1787-1790*.

(3) C'est le thème de l'ouvrage important de Seymour Martin Lipset, *Power and Progress*, 1964.

pendant la guerre civile, et contre les populistes conjugués du Sud et de l'Ouest à la fin du dix-neuvième siècle. L'élection de Jackson en 1828, la guerre de Sécession, la défaite de Bryan en 1896 sont des dates-clés qui marquent le châtiment de l'Amérique. Et, cependant, tous acceptent les règles du jeu capitaliste et industriel, filtré par l'idéologie politico-religieuse américaine.

Les perdants

Inévitablement, il n'y a pas que des gagnants dans ce système qui prend son élan vers 1825, culminant en la réforme de 1932, et dont l'élection de Reagan vient de sonner le glas. Les gagnants, ce sont les hommes d'affaires de l'Est, le gros de la troupe étant recruté chez les fermiers et dans la moyenne bourgeoisie du Midwest. West surtout, classe sociale qui sera le balancier du système politique américain, et dont la fonction est analogue à celle de la paysannerie et de la moyenne bourgeoisie provinciale radicée en France sous la III^e République. Les perdants, ce sont le Sud, qui deviendra le théâtre de la guerre civile et jusqu'à la deuxième guerre mondiale, un pastiche américain de l'impérialisme européen : les immigrants des grandes villes, catholiques et juifs, et la plupart des intellectuels.

Perdants et gagnants s'installent aux deux extrêmes du champ idéologique américain, la « gauche » démocrate cherchant à réaliser la liberté individuelle en donnant substance au mythe communautaire, la « droite » défendant une trajectoire inverse. « Droite », le terme doit être nuancé avec beaucoup de prudence.

(Lire la suite page XIV.)

مركز الامم المتحدة

DOSSIER

Les techniques de la vidéo

Après la télévision, le public découvre aujourd'hui les moyens de production d'une image télévisée, de la caméra au magnétoscope et à la régie. La vidéo regroupe toutes ces techniques. Dernier-né des arts, elle n'a pas encore, malgré ses fantastiques progrès, trouvé un mode d'expression vraiment spécifique.

FRANK VERPILLY

Contrairement à une idée très répandue, le cinéma et la vidéo sont tous deux issus de recherches presque centenaires. Mais le cinématographe, plus simple dans son principe, a pu se construire des outils mécaniques et chimiques qui étaient à la disposition des ingénieurs de nos grands-pères. Son évolution a été plus rapide et sa technique est maintenant presque « morte », c'est-à-dire que les innovations technologiques y sont rares et marginales : une bonne caméra fabriquée il y a presque quinze ans reste une bonne caméra.

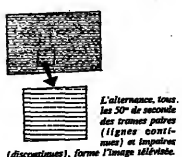
Il n'en va pas de même avec la vidéo, dont les matériels se développent en cinq ans au plus et dont les prix sont divisés par deux en quelques années. Son apparition avait été annoncée aussitôt après l'invention du téléphone par Bell en 1876 (Julius Verne parlait de « téléphonoscope »). A l'époque existaient des systèmes d'analyses d'images, appelés « télégraphes copiers », qui produisaient des images parallèles de l'image en lignes parallèles (Bain en 1847, puis le Français Bain, père du béliographe).

Le problème de la télévision consistait en effet à explorer les rapidement l'espace devant la caméra, et à dresser la liste des brillances de chaque des points considérés successivement y sont restés plus alors qu'à transmettre par un fil (ou par onde hertzienne) la série des informations correspondantes, qui seront dirigées vers un système capable de modifier sa brillance proportionnellement au signal reçu.

Les premiers analystes télévisés par la radio ont été ceux de l'Institut de la radio à Paris, qui ont réalisé l'effort. Néanmoins, le disque à trous (rouleau de Nipkow, 1884) et le dispositif à miroirs tournants (Rosing, 1907) assurent déjà une possibilité d'analyse, en particulier en 1924-1925, en Allemagne (Baird). Leur utilisation persista jusqu'en 1939 pour certains matériels.

Mais ces systèmes mécaniques, qui comportent des pièces en mouvement, seront peu à peu remplacés au musée par l'apparition de la télévision à tube cathodique, qui prendra son essor définitif avec la construction de l'Iconoscope (Zworykin, 1923).

Le tube cathodique : les tubes modernes de télévision fonctionnent grâce à un balayage de plusieurs électrons. La norme française prévoit que l'écran sera divisé en six cent vingt-cinq lignes horizontales, regroupées en deux séries alternées (lignes paires et impaires), ou trames, parcourues successivement en un cinquième de seconde. Chaque ligne (deux trames) dure donc un vingtième de seconde.



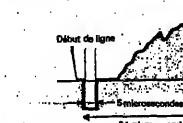
Dans le tube cathodique, la surface sensible (cible) est placée dans la plus-image de l'objectif, c'est-à-dire à la place qu'occuperait le film dans une caméra cinéma. La cible est formée d'un matériau photoconducteur, et tout ce qui passe comme si elle était tapissée de quelque chose de très fin, de petits conducteurs qui vont canaliser l'énergie que la lumière va venir y déposer.

Tous les vingt-cinquièmes de seconde, le faisceau électronique vient toucher le conducteur, qui se décharge d'un coup dans le cir-

cuit : c'est la succession des tensions de ces conducteurs (chaque conducteur au niveau d'éclairement) qui constitue le signal vidéo.

Dans le tube récepteur, la face avant est composée d'un matériau électro-luminescent qui va émettre une lumière proportionnelle au nombre d'électrons qu'il va recevoir. Ce nombre d'électrons sera proportionnel à la tension à cet instant. Ainsi, si les deux faisceaux sont synchronisés, chaque point de l'écran du récepteur va émettre une lumière proportionnelle à celle reçue par le point correspondant du tube caméra.

Le signal vidéo (noir et blanc) : le gros problème reste celui de la synchronisation. Pour le résoudre, les ingénieurs ont donné au signal vidéo d'une ligne la forme suivante : en tête de ligne, un « top » de synchronisation-ligne permet de donner le départ à « vos électrons ». Puis, après une marge de noir, vient le courant variable dont chaque tension représente l'éclairement d'un point. Ce courant varie entre 0 (noir) et 0,7 volt (blanc).



A la fin de la trame, lorsque le « spot électronique » est parvenu au bas de l'écran, un top de synchronisation-ligne permet de donner le départ à « vos électrons » à la caméra qui doit faire tourner le spot au sommet de l'écran. Puis, après vingt-cinq lignes en principe, vient le début de l'apparition de la première ligne de l'image qui se comportera donc que deux cent cinquante-cinq lignes « actives » par vingt-cinquième de seconde au lieu de six cent vingt-cinq.

La couleur : ce dispositif fonctionnait fort bien pour le noir et blanc, lorsqu'il devait (commercialiser) nécessaire de transmettre des signaux couleurs. Le plus simple était de travailler avec les trois couleurs qui sont physiologiquement le base de la vision chromatique : le rouge, le vert et le bleu. Mais cela aurait conduit à émettre trois fois plus d'informations qu'en noir et blanc, et il en aurait résulté rapidement un encombrement de la bande de fréquence. Il fallait donc comprimer ces signaux riches.

Tout se passe, dans l'œil, comme si le blanc était un mélange précis des trois couleurs de base (50 % de vert, 31 % de rouge, 19 % de bleu) ; par ailleurs, le pouvoir de séparation de l'œil est bon dans le vert et faible pour les autres couleurs. Le cerveau perçoit le monde dans un noir et blanc (luminescence) précis, barbouillé à larges traits de touches de couleur chromatiques.

Naturellement, les électroiciens ont cherché à reproduire les signaux des performances de leurs matériels : environ les trois cinquièmes des informations concernent la

luminance, et le reste la chrominance. La réduction du signal chrominance s'appelle le processus de l'image. Il existe actuellement trois codes, le NTSC (américain), le PAL (allemand), et le SECAM (français).

Le trajet d'une image : on imagine volontiers qu'une image passe ainsi aller de la caméra à l'écran. Pour les besoins de la production professionnelle, deux types de matériels deviennent alors : les régies et les magnétoscopes.

Les régies permettent d'utiliser simultanément plusieurs sources et de passer de l'une à l'autre par un « effet », ce qui suppose résoudre les problèmes de synchronisation (il faut que les spots des caméras commencent l'image au même instant).

Les magnétoscopes remplissent l'indispensable fonction de stock des images. Ils fonctionnent sur le même principe que le magnétoscope : simuler plus ou moins, à l'aide d'un petit électroaimant parcouru par un courant variable, des nœuds continus d'un matériau magnétique. Mais le nombre d'informations est si grand en vidéo qu'il faut que la bande se déplace devant la tête magnétique à une vitesse de 5 m/s !

C'est à l'époque impensable d'un déplacement linéaire. On a donc inventé le système dit « scan », où les têtes magnétiques sont fixées sur un tambour dont l'axe est utilisé pour reporter à la bande et qui tourne à grande vitesse. C'est la rotation du tambour qui permet le déplacement des têtes. Différentement de la bande n'est plus qu'un mouvement d'« avance » qui range les pistes magnétiques, parallèlement. Les nœuds aux autres, en oblique sur la bande.

Néanmoins, certains constructeurs ont pu, depuis quelques années qu'il est possible de se débarrasser de la lourdeur de la tête tournante, et ils ont développé un système longitudinal dans lequel la bande défille à grande vitesse devant la tête. Quand la bande arrive en fin de tête, la tête descend d'un cran, et le mouvement de défilement s'inverse.

Les formats : on trouve encore quelques matériels noir et blanc « à vent » sur bande 1/4 et 1/2 pouce de large, mais les magnétoscopes actuels permettent en général l'enregistrement couleur.

Les magnétoscopes d'aujourd'hui, sur bande 1/2 pouce, sont essentiellement le Betamax de Sony et le VHS de JVC. Une part importante du marché est occupée par les formats VCR de Philips et son dérivé le S-VCR.

La bande 3/4 pouce du format U-Matic, extraordinaire résolu, est utilisée par le marché de l'industrie (industriel, animation cinéma).

Les machines professionnelles ont longtemps utilisé le format 2 pouces, puis les premières machines 1 pouce sont apparues. Mais ce n'est que vers 1970 que les machines professionnelles en format 1/2 pouce commencent à apparaître.

Les premiers magnétoscopes L.V.R. (à défilement longitudinal) qui ont fait leur apparition sont si petits qu'ils sont placés, dans la caméra électronique.

De progrès en progrès

L'évolution technique continue au rythme effréné de celle de l'électronique et de l'informatique. Les prochaines évolutions se préparent dans le secret des laboratoires et viendront dans les dix ans modifier nombre d'habitudes techniques.

La digitalisation du signal. — Nous l'avons vu, le principe de la vidéo consiste à produire un courant variable, dont la tension varie de façon analogue à celle de l'éclairement des surfaces à reproduire. Cette première méthode, dite « analogique », présente le double inconvénient suivant :

— le signal est impossible à traiter par ordinateur ;

— la perte de qualité est sensible quand on recopie la bande (de la même manière qu'une photographie photocopiée perd de ses détails et de ses nuances).

Pour pallier ces défauts, les ingénieurs ont imaginé une autre méthode (dite « digitale »), qui consiste à chiffrer en chaque point les valeurs des différentes couleurs. Le signal transmis n'est donc plus un courant variable, mais une suite de signaux en mode binaire informatique. Rien de plus facile, alors que de ranger les lignes dans une mémoire informatique, et c'est là le principe des mémoires de trames dont nous avons évoqué les fantaisies possibles.

Par ailleurs, si nous comparons notre comparaison avec la photographie, nous voyons que la photographie a été remplacée par un tableau de chiffres que l'on pourra photographier plusieurs fois successivement sans perdre d'informations. Il en est de même avec le signal « digital », qui supporte un grand nombre de recopies successives sans perte de qualité.

A l'heure actuelle, cependant, si les régies (et sans doute bientôt les caméras) se digitalisent, ce nouveau type de signal occupe encore la bande un tiers de plus que le mode analogique. Ce n'est sans doute pas avant plusieurs années que les magnétoscopes professionnels fonctionneront sur ce principe.

La vidéo-couleur. — Elle est un matériel indissociable du signal digital, d'est bien ce vidéo-couleur que les Américains ont vu apparaître timidement dans leurs foyers depuis maintenant deux ans (le Monde du 13 octobre 1976 et du 21 avril 1979 ; le Monde Dimanche du 20 janvier 1980).

En effet, deux grands principes de fonctionnement : l'optique et le capteur. Dans l'optique, un rayon laser vient se réfléchir (ou traverser) une série de minuscules ouvertures sur le disque (Philips, Pioneer, Thomson C.S.F.). Dans le capteur (qui consiste d'ailleurs, en mesure des variations de capacité

entre une électrode lumineuse et le disque (RCA, JVC).

Aux Etats-Unis, le lecteur coûte environ 3.000 F, et un film de deux heures (sur deux disques) moins de 100 F. En France, les constructeurs ne nous laissent pas espérer un lecteur grand public avant deux ans.

L'écran plat. — Quelques années seront également nécessaires avant que les tubes à composants électroniques ne remplacent complètement les « vieux » tubes cathodiques, et réduisent l'épaisseur de nos récepteurs à quelques centimètres seulement.

Le principe consiste à taper la paroi de micro-composants, de manière que chaque point puisse lui-même émettre un signal (dans le cas de la caméra) ou de la lumière (dans le cas de l'écran récepteur). Plus simple, donc, du canon à électrons, qui allonge l'arrière du tube.

Une première caméra vidéo (« plate ») d'analyseur de couleur, mais de longues années seront nécessaires avant que les écrans récepteurs plats, dont les prototypes sont visibles aux Etats-Unis et au Japon, soient commercialement commercialisés.

La haute définition. — D'autres recherches sont en cours un peu partout dans le monde, qui portent sur l'augmentation du nombre de points contenus dans une image. Le laboratoire américain Image Transform, spécialisé dans le transfert vidéo-film, propose à ses clients un format qui contient à peine plus de lignes (555, au lieu de 525 aux U.S.A.), mais un nombre de points par ligne augmenté de près de 50 %. La netteté de l'image est donc considérablement accrue.

D'ici quelques années, la télévision attendra peut-être mille lignes, ce qui autorisera une réception de haute qualité sur écrans de grandes dimensions (un mètre de base, par exemple), et en format « cinémascope ».

La télévision en relief. — Elle existe, au stade du laboratoire. Il s'agit d'adresser à chaque œil deux yeux une image différente. L'application commerciale ne semble pas pour demain, surtout si l'on rêve d'échapper à la lourde contrainte des lunettes que chaque spectateur doit se faire passer les yeux.

L'image informatique. — Il est d'ores et déjà possible de se servir de l'ordinateur pour créer des images animées, ou même pour synthétiser l'image d'objets qui n'ont jamais existé (le Monde Dimanche du 11 janvier 1981). Quel qu'il soit, l'utilisation du calcul dans l'image va changer inéluctablement l'esthétique à laquelle nous sommes habitués.

Une production très particulière

Tout le monde est plus ou moins familiarisé avec l'œuvre générale d'un studio vidéo. Son activité est, en général, répartie en trois lieux différents : le plateau, la régie et la salle des magnétoscopes.

On peut également classer fonctionnellement les matériels :

- les sources, tout d'abord, sont constituées soit par les caméras, soit par un télécinéma (qui transforme en signaux vidéo des images de cinéma), soit par des magnétoscopes reliés des images précédemment enregistrées. Naturellement, plusieurs de ces sources peuvent fonctionner en même temps. L'ingénieur de la vidéo assure la qualité du signal de chaque source ;

- en aval vient la régie, sorte de table de mélange qui permet au réalisateur de choisir quelle image il veut utiliser, que ce soit une source particulière ou le mélange de plusieurs d'entre elles ;
- l'image sortant de la régie (qui est maintenant « codée ») est dirigée vers le montage d'enregistrement (ou vers l'écran dans le cas d'un programme en direct).

Le tournage. — Tout ce dispositif permet donc de produire et de conserver des images, d'une manière différente de celle du cinématographe. Deux différences sont quelque chose de très petites : les conducteurs qui vont canaliser l'énergie que la lumière va venir y déposer.

Tous les vingt-cinquièmes de seconde, le faisceau électronique vient toucher le conducteur, qui se décharge d'un coup dans le cir-

de son travail à l'écran, et présente des suggestions au réalisateur ;

— après le tournage du plan, le fameux « feed back », qui résulte de ce que chaque point vérifie son travail. En un mot, la mise en scène ne converge plus vers le cinéma, qui est au cinéma le seul à pouvoir contrôler la bonne qualité de la « prise ».

Notons que ces différences entre procédés disparaissent lorsqu'on utilise au cinéma la méthode du contrôle vidéo, qui consiste à enregistrer simultanément sur magnétoscope ce que filme la caméra cinéma.

LES TRUQUAGES. — Pour beaucoup, et à juste raison, l'image vidéo demeure indissociable de l'effet de trucage. Et il est vrai que, face aux difficultés et ondules interventions sur l'image cinéma, la vidéo se prête volontiers à une manipulation très complexe et très rapide de l'image. L'intervention est, en quelque sorte, homogène au résultat, en particulier parce que les procédés (contrairement au cinéma) sont immédiatement assimilables et ne nécessitent pas de « contrepoints » intermédiaires.

Mais ces types d'interventions, parfois subtils, au juste ? Distinguez les effets de régie traditionnelle des effets à « mémoire de trame ».

« Les effets de régie consistent essentiellement à mélanger de manière plus ou moins expéditive plusieurs sources simultanées :

- le surimpression, ou fondu, est un mélange en chaque point des

intensités lumineuses de deux images ;

— les volutes, de formes plus ou moins complexes, consistent à diviser le cadre en deux zones, et à remplir chacune de ces zones par une image. Une commande simple fait évoluer la limite entre ces zones ;

— ces zones peuvent enfin être issues de l'une ou l'autre des images, et c'est alors la sélection des zones, qui consiste à reconnaître et à valider différencier les points dont l'intensité de lumière ou d'une certaine couleur dépasse un certain seuil. La plus connue des applications de la sélection dans le cinéma (ou le cinéma-télé) est l'effet de couleur (ou chroma-key) qui consiste à sélectionner dans le bleu, qui constitue une image, les éléments à placer sur un fond bleu (ou toute autre couleur) uniformément éclairé. La régie reconnaît les points appartenant au fond de ceux qui composent le silhouette du comédien (à moins que celui-ci ne soit vêtu de bleu...) et efface le découpage, ce qui permet au réalisateur de placer n'importe quelle autre image provenant d'une autre source autour du personnage.

Le fait qu'il est impossible de couper la bande vidéo (contrairement à ce qu'il se passe pour le film cinéma) :

Notons des images vidéo d'est, bien sûr, en choisissant des extraits et placer ceux-ci dans un ordre différent. Pour cela, le montage vidéo doit disposer de deux machines : la première sur laquelle il se lit les images qu'il veut insérer, et la seconde avec laquelle il recopie ces images.

plus ou moins grande quantité de la couleur qu'on a sélectionnée.

Les régies sophistiquées permettent d'effectuer jusqu'à huit de ces trucs en une fois.

« Les effets à mémoire de trame, quant à eux, nécessitent, comme leur nom l'indique, la mise en mémoire d'un motif ou image complète, et permettant alors toutes les manipulations géométriques de l'image : rotation, miroir, renversement, « étrépage », diminution, effacement de loupes, répétitions, etc. Ils ont fait leur apparition voilà peu de temps dans les matériels et leurs prix sont encore très élevés.

LE MONTAGE. — Les éléments de la vidéo rapprochés peuvent à celle-ci que les solutions technologiques apportées au problème du montage laissent encore à désirer. Il est donc que le montage vidéo est encore difficile, et cela pour deux raisons :

- la prise des matériels professionnels, qui fait monter le prix de l'heure de travail (plus de 5 000 F l'heure dans certains studios) et limite le temps de montage ;

le fait qu'il est impossible de couper la bande vidéo (contrairement à ce qu'il se passe pour le film cinéma) :

Notons des images vidéo d'est, bien sûr, en choisissant des extraits et placer ceux-ci dans un ordre différent. Pour cela, le montage vidéo doit disposer de deux machines : la première sur laquelle il se lit les images qu'il veut insérer, et la seconde avec laquelle il recopie ces images.

LE SON. — Tous les magnétoscopes modernes comportent deux pistes son, dont la qualité est bien meilleure que celle du cinéma optico-son. Mais, au cinéma, le travail du son est beaucoup plus simple : la monteur enregistre ses éléments sur des pellicules magnétiques de petites dimensions que la pellicule image (16 ou 35 millimètres). Il est facile de disposer ses sons d'une manière synchrone par rapport à l'image, en format des bobines de son de même longueur que l'image. Il sera également simple de découper un son vers l'avant ou l'arrière, ou modifier la longueur d'un « amorçage » effectuée qui sépare les éléments sonores de la bobine. Au cours du travail, il pourra disposer ses sons sur plusieurs bobines (jusqu'à une quinzaine).

En vidéo, il faut utiliser une autre technique : synchroniser un magnétoscope 16 ou 32 pistes avec la magnétoscope, et se servir de ceux de ces pistes comme d'une bande son cinéma. Une partie du travail est rendue plus facile, mais certaines opérations sont pratiquement impossibles (la synchronisation de post-synchronisation, par exemple). De plus, ces matériels sont rares en France (trois ou quatre à Paris) et fort coûteux.

Ainsi, les problèmes de montage, image ou son, restent difficiles à résoudre en vidéo. Peut-être faudrait-il se tourner vers le vidéo-couleur qu'apparaît un nouveau type d'appareils dont les performances seraient comparables à celles du cinéma.

هذ من لاصح

XVI LE MONDE DIMANCHE
17 MAI 1981

Le Monde

DIMANCHE

COURRIER

Parti pris : hommes ; Vous et moi : vœux ; Actuelles : la rentrée

AUJOURD'HUI

Vies : L'acheminement des papillons
L'argent de l'église
Ruptures : au secours des « foyers dissolus » ; Criminel
Afrique du Sud : Puritanisme et apartheid au jour le jour

Reflets du monde
Pologne : la balade des juges
Demain
Démocratie : Jacques Lesourne face aux groupes de pression
Méthuse : Les monstres flottants du « Moyen-Orient » canadien ; Crible

CLEFS

Réveries : promenade avec Jorge Luis Borges
Allégeance fédérale : un théâtre cogité ; Grande Bretagne : Orwell écrivain politique
Histoire : Ronald Reagan on le retour des puritains

CHRONIQUES

Théâtre : Beckett, populaire ; Langage : Rétrospective électorale

DOSSIER

Les techniques de la vidéo

UNE NOUVELLE INÉDITE DE CLAUDE LABRUE

La réunion de cellule

La salle de réunion était lugubre, éclairée par des néons suspendus au niveau de la loggia, dont la rambarde en bois éclair s'écailait à certains endroits. Sur le mur, un poster de Marx inclinait bizarrement la tête, comme s'il avait été en train d'évaluer en silence le déroulement de la réunion.

« La situation est complexe. Chaque jour, la crise qui va en s'aggravant nous oblige à analyser avec plus de rigueur le contexte international et nous ne devons pas nous laisser abuser par l'écran de fumée que les médias, la droite et les réformistes s'appliquent à dresser entre la réalité et nous », disait Hélène.

Bérard, le cheminot, approuvait d'un hochement de tête prolongé. Il avait cinquante ans environ, un regard bleu tendu dans un visage déjà usé. Près de lui, Simone, une petite brune qui aimait bien rire, se chargeait du compte rendu.

« Je sais que de nombreux camarades s'interrogent sur la position actuelle de l'Union soviétique et, plus précisément, sur l'état de nos rapports avec ce pays frère. Hier encore, à la télévision, certains de vous ont dû assister à l'immense campagne menée contre notre parti par les journalistes à la solde du gouvernement. »

Sa politique était menue, sous un chemisier clair. La mince chaîne d'or qu'elle portait autour du cou retenait mon attention à chaque réunion. Mignon, un employé de banque, leva la main.

« Pourquoi le parti ne condamnerait-il pas avec plus de vigueur la répression des dissidents en U.R.S.S. ? »

Elle eut un léger sourire, comme si elle avait attendu cette question depuis le début de la soirée.

« C'est effectivement un point important... Notre position est d'affirmer que chaque individu a le droit de s'exprimer librement. Mais il faut tenir compte de l'histoire particulière de l'U.R.S.S. de sa longue lutte pour le socialisme dans un environnement mondial hostile. Il faut également tenir compte des contradictions qui la traversent et des tendances réactionnaires qui y subsistent. »

Elle posa ses longues mains osseuses sur la table, l'index et le majeur de sa main droite étaient joints par le tabac autour des ongles courts, jamais peints. Une montre plate, au bracelet large, ornait son poignet. La lui avait-on offerte ? Était-ce le souvenir d'un homme disparu ? La preuve concrète de l'attachement qu'elle avait pour un ami absent ? On ne lui connaissait pas de liaison et parmi les camarades, d'ordinaire si prolifiques sur les histoires d'adultère, on n'évoquait jamais la vie privée d'Hélène.

« Il n'empêche que dans ma boîte, ce n'est pas facile de discuter avec les gars en ce moment, déclare abruptement Lanier, qui travaillait à l'hôpital. C'est particulièrement à cause de l'U.R.S.S. ou des choses dont vous discutez depuis dix minutes, c'est surtout parce qu'ils ne savent plus trop bien si on aura le pouvoir un jour ! »

Ce n'est pas ainsi qu'il faut analyser la situation », dit Hélène un peu froidement, mais



JEAN-YVES DECOITIGNES

portait. Plantevin, le militant probablement le plus dilettante de la section, le dandy aux tenues savamment excentriques à qui on avait donné une réputation de tumbour..., et c'était pour lui qu'elle avait ce sourire dédaigneux, ses inflexions de voix plus douces !

Elle passa une main dans ses cheveux, de courtes mèches châtaines qui rebondissaient sur sa nuque, et inclina légèrement la tête en avant. Le regard qu'elle posait sur Plantevin me fit mal.

« Tu ne peux pas ignorer les manœuvres du capitalisme, les problèmes du tiers-monde et les projets impérialistes pour une nouvelle répartition des richesses, dit-elle posément. Crois-tu que les États-Unis se croient les bras ? C'est, il n'y a plus de Vietnam, mais ils restent actifs un peu partout ! »

Je trouvais qu'elle s'adressait à lui comme à un enfant assez turbulent mais dans le fond sérieux, avec qui il faut faire preuve de patience. Les autres écoutaient Hélène avec attention, se tournaient de temps à autre vers Plantevin avec des sourires

goguenards pour guetter ses réactions. Ils aimèrent bien, sans trop savoir pourquoi, ces moments où les deux militants s'opposaient.

« Vieille histoire que l'ignominie américaine, répliqua Plantevin. Ce n'est d'ailleurs jamais empêché l'U.R.S.S. même aux pires moments de la domination yankee, d'entretenir de fructueuses relations économiques avec le gouvernement de Washington et de prêter la coopération pacifique. Les choses ont-elles tellement évolué entre les Deux Grands, n'est-ce pas ? »

« L'U.R.S.S. n'utilise-t-elle pas cette récente « crise » internationale pour masquer et étouffer de graves problèmes intérieurs ? »

« Tu parles comme dans les articles réactionnaires ! », s'exclama Dubois, qui intervenait pour la première fois : il était magistral dans une fabrique de carreaux.

« Bien sûr que l'U.R.S.S. n'est pas exempte d'erreurs, dit posément Hélène. Mais il ne faut pas oublier que, dans le contexte mondial, elle est porteuse de l'esprit du socialisme et du progrès. »

Elle esquiva manifestement la question de Plantevin et il ne se priva pas de lui faire remarquer avec un sourire ironique et charnel.

« Je suis de l'avis d'Hélène », commenta-t-elle, mais je fus coupé par Dubois, qui désirait donner une information sur la liste de cartes dans sa boîte.

« Qui va distribuer les tracts chez Chorus demain matin ? » demanda Bérard, le cheminot.

« À quelle heure ? »

« Sept heures moins le quart, j'y serai, précisa Hélène. »

« On a pensé aux tracts en arabe ? » demanda Plantevin.

Karin, s'en est occupé, il sera avec nous demain matin. »

Je les accompagnais souvent, le matin, distribuer nos tracts aux portes des usines. Elin portait un manteau de cuir doublé qu'elle se boutonnait jamais, même les jours de grand froid. Elle riait de nous voir émus, émus dans nos écharpes. De la buée s'échappait de ses lèvres, elle était pâle. Elle prétendait n'avoir jamais froid.

J'aimais ces instants où elle était à côté dans le petit matin, j'en gardais jalousement le souvenir dans ma mémoire durant plusieurs jours ; les pas lourds sur le bitume humide et, par endroits, recouvert de plaques de verges, les hommes, la tête dans les épaules, qui

entraient par le grand portail de fer, et ceux qui sortaient de l'usine et se dirigeaient à pas rapides vers le parking, de l'autre côté de l'avenue. Le bruit du papier qui glissait dans une main inconnue, les explications quand l'un d'eux acceptait de s'arrêter un moment dans le froid et elle qui parlait simplement, presque dans un épuisement, de l'usine, de l'exploitation, des heures supplémentaires qui les faisaient croire en fin de mois qu'un

avait touché un bon salaire, et des profits exorbitants de la production nationale dont dépendait l'usine.

Quand l'homme s'éloignait, elle se tournait vers nous, souriait, ses dents brillaient dans l'obscurité et elle demandait une cigarette parce qu'elle avait terminé son paquet vers 2 heures du matin et qu'elle n'avait pas eu le temps de s'arrêter au seul tabac ouvert tôt en nous rejoignant pour la distribution de tracts.

J'aurais voulu le serrer dans mes bras, le réchauffer de tout mon poids contre le mur gris et lui murmurer d'autres mots que ceux que nous échangeons presque quotidiennement.

Enfin, nous nous attablions dans un bistrot devant des cafés brûlants, et j'étais toujours choquée parce que certains camarades ajoutaient de l'eau-de-vie dans leur tasse. Elle nous quittait la première, vers 8 heures, et je la suivais de peu pour prendre mon travail. Je n'avais jamais osé partir en même temps qu'elle.

« Il faut s'arrêter pour ce soir, dit Hélène à voix basse, et je fus arraché à mes pensées. Il y a six volontaires pour la distribution de tracts, dit Plantevin. »

« C'est pas vrai, s'écria Dubois. Tu t'y mets, camarade ! »

Il y eut quelques rires amusés, mais, moi, j'avais la gorge serrée.

« Tu passes me prendre ? », demanda Plantevin à Hélène.

Elle ne répondit pas, mais j'étais sûr qu'elle serait le lendemain matin devant le vieil immeuble où il habitait. De la fatigue familière dont il avait parlé, j'en déduisais même qu'elle connaissait déjà bien les lieux.

Nous sortîmes. Dehors, la nuit était humide et une brume légère planait au-dessus des arêtes de la glace.

« S'il pleut demain, ce sera le bouquet ! », murmura Lanier.

Plantevin prit le bras de Simone, notre secrétaire de séance.

« Alors, camarade, pas trop crevé ? », me demanda Bérard d'une voix cordiale.

Je ne répondis pas. Hélène me sourit dans l'obscurité.

« Tu viens prendre un pot avec nous ? », ajouta-t-elle.

Je déclinai l'invitation.

« Avez-vous remarqué que notre ami a un empiètement tous les mardis après 23 heures ? », dit Plantevin et comme il se tenait près de moi, je décelai une lueur ironique dans son regard.

Nous avions toujours du mal à nous séparer, surtout après les réunions du soir. Un petit groupe se détacha et se dirigea vers le café dont on apercevait la façade éclairée à l'angle de la place.

« Tu viens avec nous ? » demanda Plantevin à Hélène.

Non. Il faut se lever tôt demain.

Il s'éloigna vers les autres, qui s'éloignaient en direction du bistrot, ébahita Simone, qui possédait un petit cri perçant dans la nuit, puis, se tournant vers nous, il cria à Hélène :

« Frappe fort demain matin ! »

Elle sourit sans répondre, les mains enfouies dans les poches de son imperméable. On se soulevait une bonne nuit et je restai le dernier sur le bord du trottoir à nouer la ceinture de mon pardessus. Je la suivais des yeux, silencieusement, et je me disais que, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'ombre des ormeaux qui entouraient la place, en direction de l'esplanade où devait être garée sa voiture, je

ceux que nous échangeons presque quotidiennement.

Enfin, nous nous attablions dans un bistrot devant des cafés brûlants, et j'étais toujours choquée parce que certains camarades ajoutaient de l'eau-de-vie dans leur tasse. Elle nous quittait la première, vers 8 heures, et je la suivais de peu pour prendre mon travail. Je n'avais jamais osé partir en même temps qu'elle.

« Il faut s'arrêter pour ce soir, dit Hélène à voix basse, et je fus arraché à mes pensées. Il y a six volontaires pour la distribution de tracts, dit Plantevin. »

« C'est pas vrai, s'écria Dubois. Tu t'y mets, camarade ! »

Il y eut quelques rires amusés, mais, moi, j'avais la gorge serrée.

« Tu passes me prendre ? », demanda Plantevin à Hélène.

Elle ne répondit pas, mais j'étais sûr qu'elle serait le lendemain matin devant le vieil immeuble où il habitait. De la fatigue familière dont il avait parlé, j'en déduisais même qu'elle connaissait déjà bien les lieux.

Nous sortîmes. Dehors, la nuit était humide et une brume légère planait au-dessus des arêtes de la glace.

« S'il pleut demain, ce sera le bouquet ! », murmura Lanier.

Plantevin prit le bras de Simone, notre secrétaire de séance.

« Alors, camarade, pas trop crevé ? », me demanda Bérard d'une voix cordiale.

Je ne répondis pas. Hélène me sourit dans l'obscurité.

« Tu viens prendre un pot avec nous ? », ajouta-t-elle.

Je déclinai l'invitation.

« Avez-vous remarqué que notre ami a un empiètement tous les mardis après 23 heures ? », dit Plantevin et comme il se tenait près de moi, je décelai une lueur ironique dans son regard.

Nous avions toujours du mal à nous séparer, surtout après les réunions du soir. Un petit groupe se détacha et se dirigea vers le café dont on apercevait la façade éclairée à l'angle de la place.

« Tu viens avec nous ? » demanda Plantevin à Hélène.

Non. Il faut se lever tôt demain.

Il s'éloigna vers les autres, qui s'éloignaient en direction du bistrot, ébahita Simone, qui possédait un petit cri perçant dans la nuit, puis, se tournant vers nous, il cria à Hélène :

« Frappe fort demain matin ! »

Elle sourit sans répondre, les mains enfouies dans les poches de son imperméable. On se soulevait une bonne nuit et je restai le dernier sur le bord du trottoir à nouer la ceinture de mon pardessus. Je la suivais des yeux, silencieusement, et je me disais que, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'ombre des ormeaux qui entouraient la place, en direction de l'esplanade où devait être garée sa voiture, je

ceux que nous échangeons presque quotidiennement.

Enfin, nous nous attablions dans un bistrot devant des cafés brûlants, et j'étais toujours choquée parce que certains camarades ajoutaient de l'eau-de-vie dans leur tasse. Elle nous quittait la première, vers 8 heures, et je la suivais de peu pour prendre mon travail. Je n'avais jamais osé partir en même temps qu'elle.

« Il faut s'arrêter pour ce soir, dit Hélène à voix basse, et je fus arraché à mes pensées. Il y a six volontaires pour la distribution de tracts, dit Plantevin. »

« C'est pas vrai, s'écria Dubois. Tu t'y mets, camarade ! »

Il y eut quelques rires amusés, mais, moi, j'avais la gorge serrée.

« Tu passes me prendre ? », demanda Plantevin à Hélène.

Elle ne répondit pas, mais j'étais sûr qu'elle serait le lendemain matin devant le vieil immeuble où il habitait. De la fatigue familière dont il avait parlé, j'en déduisais même qu'elle connaissait déjà bien les lieux.

Nous sortîmes. Dehors, la nuit était humide et une brume légère planait au-dessus des arêtes de la glace.

« S'il pleut demain, ce sera le bouquet ! », murmura Lanier.

Plantevin prit le bras de Simone, notre secrétaire de séance.

« Alors, camarade, pas trop crevé ? », me demanda Bérard d'une voix cordiale.

Je ne répondis pas. Hélène me sourit dans l'obscurité.

« Tu viens prendre un pot avec nous ? », ajouta-t-elle.

Je déclinai l'invitation.

« Avez-vous remarqué que notre ami a un empiètement tous les mardis après 23 heures ? », dit Plantevin et comme il se tenait près de moi, je décelai une lueur ironique dans son regard.

Nous avions toujours du mal à nous séparer, surtout après les réunions du soir. Un petit groupe se détacha et se dirigea vers le café dont on apercevait la façade éclairée à l'angle de la place.

« Tu viens avec nous ? » demanda Plantevin à Hélène.

Non. Il faut se lever tôt demain.

Il s'éloigna vers les autres, qui s'éloignaient en direction du bistrot, ébahita Simone, qui possédait un petit cri perçant dans la nuit, puis, se tournant vers nous, il cria à Hélène :

« Frappe fort demain matin ! »

Elle sourit sans répondre, les mains enfouies dans les poches de son imperméable. On se soulevait une bonne nuit et je restai le dernier sur le bord du trottoir à nouer la ceinture de mon pardessus. Je la suivais des yeux, silencieusement, et je me disais que, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'ombre des ormeaux qui entouraient la place, en direction de l'esplanade où devait être garée sa voiture, je

FAUCONNET 73010 GENEVE
COURTESY 27 INCH
COUVERTS ORFÈVRE
70, RUE AMBLET
FRANOR 75011 PARIS
Orfèvre spécialiste de la restauration
Orfèvre spécialiste de la restauration

NOROIT cahiers littéraires
JUAN BRUCA éditeur. Spécimen et abonnements
35, av. du Maréchal - Ligne - 33970 CAP FERRET.
Le numéro au : 30 F. Chez votre marchand de journaux.